

JOURNAL DU THÉATRE

Dans ce numéro :

THÉATRE ÉDOUARD-VII

TÉMOIN A CHARGE

Pièce en 3 actes d'**Agatha CHRISTIE**
Adaptation de **Paule DE BEAUMONT**
et **Henry TORRES**

★

INQUIÉTUDES

Pièce en un acte et trois tableaux
de **Jean LUIZET**

PRIX DU SKETCH 1955
Fondation Paule BECQUET DE NODREST

★

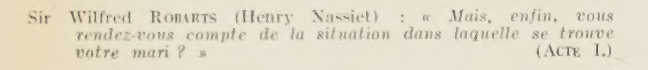
La quinzaine dramatique

par André CAMP

JEAN COLIN

N° 136 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)



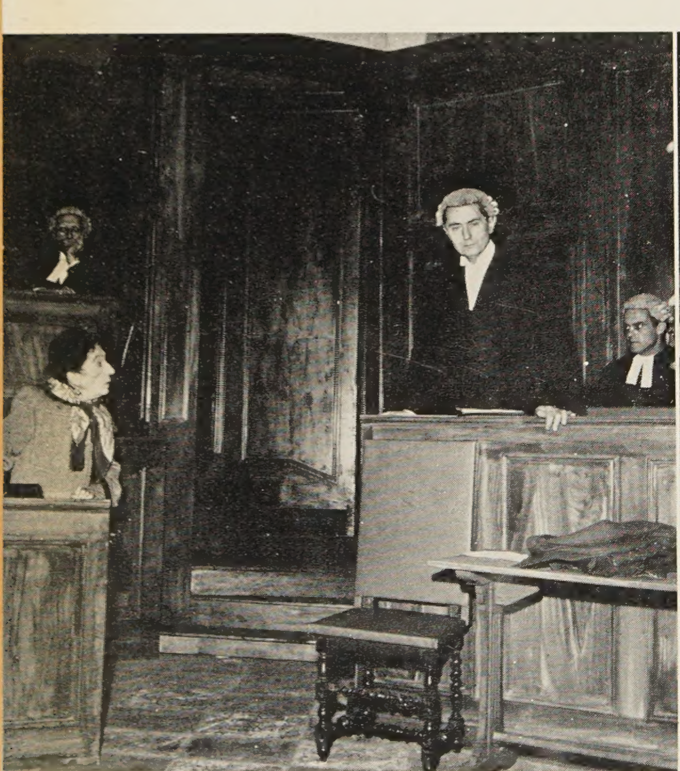


Sir Wilfred Robarts (Henry Nassiet) : « *Mais, enfin, vous rendez-vous compte de la situation dans laquelle se trouve votre mari ?* » (Acte I.)



Clegg (Etienne Aubray) : « *Oui, quarante-deux pour cent des gens font partie du groupe O. C'est un groupe très fréquenté!* » (Acte II.)

QUELQUES SCÈNES DE « TÉMOIN A CHARGE »



Janet (Gabrielle Fontan) : « *Ce sera dégoûtant d'injustice s'il touche jamais un sou de cet argent.* » (Acte II.)



James (Yves Massard) : « *Romaine!* » (Acte II.)

THÉATRE EDOUARD-VII
DIRECTRICE : Elizabeth HIJAR

**Pièce policière en trois actes
d'Agatha CHRISTIE**

**Adaptation
de Paule DE BEAUMONT
et Henry TORRES**

**Mise en scène
de Pierre VALDE**

**Décors de Brigitte JAGU
réalisés par COLOMBIER
et peints par DECANDT**

TÉMOIN A CHARGE

DISTRIBUTION

PAR ORDRE D'ENTREE EN SCÈNE

GRETA	Alix MAHIEUX
Me MAYHEW	Philippe DUMAT
JAMES VOLE	Yves MASSARD
SIR WILFRED ROBARTS	H. NASSIET
INSPECTEUR HEARNE	Roger SALTEL
ROMAINE	Odile MALLET
JUGE WAINWRIGHT	René LACOUR
Me MYERS	Raymond MAUREL
Dr. WYATT	Aram STEPHAN
JANET MACKENZIE	Gabrielle FONTAN
M. CLEGG	Etienne AUBRAY

Plusieurs employés du tribunal, sténographes,
— agents de police, gardiens publics —



DECORS

ACTE I. — *Le cabinet de Sir Wilfred Robarts, Q. C.*

ACTE II. — *Cour d'Assises à Londres (six semaines plus tard).*

ACTE III. — 1re scène : *Cabinet de Sir W. Robarts, le même soir.*
2e scène : *La Cour d'Assises (le matin suivant).*



La première représentation a eu
lieu au Théâtre Edouard-VII
le 18 septembre 1955

L'AUTEUR :

AGATHA CHRISTIE

D'Agatha Christie, que dirions-nous qui puisse apprendre quelque chose aux innombrables lecteurs de ses cinquante ou soixante romans policiers, aux amis et admirateurs du petit détective belge Hercule Poirot et de Miss Marple, vieille fille subtile et pleine d'humour ?

« C'est, dit un jour Sir Winston Churchill, qui se flatte d'avoir lu tous ses livres, c'est la femme à qui le crime a le plus rapporté depuis Lucrèce Borgia ! »

Son premier roman, *La Mystérieuse Affaire de Styles*, fut écrit en 1919, pendant une maladie qui l'immobilisa six semaines. Il fut successivement refusé par onze éditeurs anglais et ne put être publié que fin 1920. Déjà y apparaissait Hercule Poirot. C'est *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, publié en 1926, qui lança Agatha Christie, et rarement énigme policière fut-elle plus habilement maintenue jusqu'à la dernière page. Cette aventure exceptionnellement attachante et dont les qualités sont celles de *Crime à Londres*, inaugura en France la populaire collection policière du « Masque, », la plus ancienne et la plus fameuse de toutes celles qui paraissent actuellement à Paris.

Depuis, la romancière a présenté ses mystères criminels de toutes les façons possibles, allant jusqu'à la parodie de ses propres formules dans *Partners in Crime* et aussi jusqu'au roman policier archéologique dans *Death comes as the end* qui se déroule deux mille ans avant Jésus-Christ, en Egypte pharaonique.

Agatha Christie se remariait en 1930 avec M. Max E. L. Mallowan, un très brillant archéologue qu'elle avait rencontré l'année précédente au cours d'un voyage en Irak : il y appartenait à l'équipe du célèbre orientaliste Leonard Wooley, qui dirige les fouilles d'Ur.

Agatha Christie a écrit des romans psychologiques et littéraires ; ne voulant pas influencer le public et la critique, elle a signé ses romans Mary Westmacott, et ce n'est qu'après l'accueil chaleureux du public que, par un indiscret, il fut révélé qu'Agatha Christie et Mary Westmacott n'était qu'une seule et même personne.

LES ADAPTATEURS :

PAULE DE BEAUMONT

Paule de Beaumont a adapté, avec Jean Cocteau, Le Tramway nommé Désir, *puis ensuite* La Rose tatouée, Eté et Fumée, *toujours de Tennessee Williams. Avec Jean Anouilh, elle a adapté ensuite* Le Désir sous les Ormes, *d'Eugène O'Neil, puis, avec Gaston Bonheur,* Les Innocents, *d'après la nouvelle de Henry James :* Le Tour d'Ecrou.

Elle est la traductrice des Mémoires d'Eisenhower, *des livres de Sacville West. Toujours traduites par elle, vont paraître incessamment des* Nouvelles *de Jackson, auteur de* Lost Week-End, *ainsi que* Le Poison et L'Amour de Sept Poupées, *de Paul Gallico, dont on a tiré le film* Lily, *ainsi que* Sans Esprit de Retour, *de Margaret Kennedy.*

HENRY TORRÈS

Henry Torrès est né le 17 octobre 1891, aux Andelys (Eure).

Avocat à la Cour de Bordeaux en 1917, puis à la Cour de Paris à partir de 1919, a plaidé en France et en Europe les procès, surtout criminels, les plus retentissants de ces trente dernières années.

Auteur dramatique, il est surtout connu par l'adaptation à la scène du Procès de Mary Dugan, *qui connut un vif succès et fut joué à Paris consécutivement pendant 500 représentations et repris en 1951 au Théâtre Sarah-Bernhardt. Il est aussi l'auteur d'*Edition spéciale, *qui eut une brillante carrière au Théâtre des Ambassadeurs.*

Critique dramatique, il fut directeur politique, en 1931, du journal L'Œuvre.

Il a été élu, en 1948, et réélu en 1952 Sénateur de la Seine et fait partie au Luxembourg, comme autrefois au Palais-Bourbon, de la Commission des Affaires Etrangères. Il est également vice-président de la Haute-Cour de Justice.

TÉMOIN A CHARGE

ACTE I

Le cabinet de Sir Wilfred Robarts, dans son appartement.

Au lever du rideau, Greta, jeune fille coquette ayant une haute opinion de sa propre personne, se dirige vers la cheminée en faisant quelques pas de danse. Elle prend un papier dans un classeur. Le téléphone sonne. Elle répond :

GRETA. — Le cabinet de Sir Wilfred Robarts. Ah ! c'est vous, Charles ! Non. Sir Wilfred est au Palais. Il ne sera pas de retour tout de suite... Oui, l'affaire Shuttleworth... Quoi ?... Avec Banter comme juge et Myers comme partie civile. Le jugement sera rendu d'ici deux heures... Non, pas une seconde ce matin... Tous les rendez-vous sont pris Demain, si vous voulez... Non, c'est impossible. J'attends Mᵉ Mayhew. Oui, Mayhew, d'une minute à l'autre... A bientôt ! (*Elle se met du vernis à ongle.*)

(*Entre Mayhew, élégant, désinvolte, avec un rien de prétention.*)

Dois-je faire le thé, maître Mayhew ?

MAYHEW. — Ce n'est pas tout à fait l'heure. (*Il regarde sa montre.*)

GRETA. — A ma montre, c'est l'heure.

MAYHEW. — Alors votre montre avance.

GRETA. — J'ai pris l'heure à la radio.

MAYHEW. — Alors la radio avance.

GRETA. — Pas la radio, maître Mayhew, la radio ne se trompe jamais.

MAYHEW. — Ma montre est une montre de famille, elle n'avance ni ne retarde. (*Il secoue la tête, puis prend une des feuilles tapées à la machine qu'il a devant lui.*) Oh ! quelle dactylo !... Tout le temps des erreurs. Vous avez encore mis un mot pour un autre.

GRETA. — Oh ! bien, un mot ! Tout le monde peut se tromper.

MAYHEW. — Mais ce mot change « légèrement » le sens de la phrase.

GRETA. — Pourquoi ?

MAYHEW. — Avant au lieu d'après, quand il s'agi d'un décès !

(*Greta rit.*)

GRETA. — Vraiment ? Au fond, c'est drôle.

MAYHEW. — Ce n'est pas drôle du tout. (*Il déchire la lettre.*) Refaites-la. (*Furieux.*) Et l'affaire Bryant et Hosfall, où l'erreur d'un clerc...

GRETA, *l'interrompant.* — ... fait hériter le voleur.

MAYHEW. — Précisément.

GRETA. — Ça aussi c'est très drôle. Non ? (*Elle rit.*)

MAYHEW. — Les cabinets d'avocat ne sont pas des salles de spectacles. La justice, Greta, est une chose sérieuse et qui doit être traitée en conséquence.

GRETA. — On ne le dirait pas à entendre les plaisanteries de certains avocats, tels que vous, par exemple, mon cher Maître.

MAYHEW. — Plaisanter sur la justice est la prérogative du Barreau, mademoiselle.

GRETA. — Pourtant, je lis souvent dans les comptes rendus des audiences de la Cour : rires dans le public.

MAYHEW. — Si ce n'est pas un bon mot du président qui a provoqué le rire, le public a les plus grandes chances d'être évacué immédiatement. (*Il regarde sa montre.*) Vous pouvez faire le thé, maintenant, Greta. J'attends M. James Vole. Vous le ferez entrer dès qu'il sera là.

GRETA, *très agitée.* — James Vole ! C'est le Vole dont parlent tous les journaux ?

MAYHEW. — Le thé, Greta.

GRETA. — Celui que la police a prié de se faire connaître pour fournir des renseignements dans l'affaire French.

MAYHEW. — Le thé !

GRETA. — Ça remonte à la semaine...

(Il la foudroie du regard et Greta sort.)

MAYHEW. — Ah ! ces filles... Belle tête, mais de cervelle, point.

(Greta rentre, introduisant James Vole, jeune homme très sympathique, vingt-sept ans, l'air un peu nerveux.)

GRETA. — Monsieur James Vole... Ah !... Asseyez vous, monsieur Vole. *(Elle prend le chapeau de James et le suspend à un porte-manteau, puis sort après avoir jeté un long coup d'œil à James.)*

MAYHEW. — Sir Wilfred va arriver d'un moment à l'autre, monsieur Vole, quoiqu'on ne puisse jamais savoir avec le juge Banter. J'ai prévenu mon patron que vous êtes venu me rendre visite ; vu l'urgence de votre cas, il a consenti à vous recevoir aujourd'hui même.

(James s'est levé et tourne autour de la pièce.)

MAYHEW. — Mais asseyez-vous, monsieur Vole.

JAMES. — Merci, je préfère bouger. Ce genre d'histoire vous rend un peu nerveux.

MAYHEW. — Bien entendu.

(Greta rentre, elle s'adresse à Mayhew, mais ne quitte pas James des yeux.)

GRETA. — Une tasse de thé, messieurs.

JAMES. — Volontiers, je serai ravi de...

MAYHEW, *le coupant, à Greta.* — Non, merci. Laissez-nous pour le moment.

(Greta sort. James la regarde pendant qu'elle sort et ils se sourient.)

JAMES. — Je n'arrive pas à croire que ça m'arrive à moi. Je me répète tout le temps que ce n'est qu'un rêve et que je ne vais pas tarder à me réveiller. Tout ça est tellement idiot, hein ?

MAYHEW, *d'une voix sèche.* — Idiot ?

JAMES. — Eh ! oui, j'ai toujours été un gars plutôt gentil, je n'ai jamais fait de mal à personne et me voilà dans un drôle de bain... Enfin, on ne peut pas condamner quelqu'un pour une chose qu'il n'a pas faite, tout de même.

MAYHEW. — Notre système judiciaire est le plus équitable du monde.

JAMES, *pas très réconforté.* — Bien sûr..., mais il y a eu le cas de... comment s'appelle-t-il déjà ? Adolf Beck. Après des années, ils ont découvert que le coupable n'était pas lui, mais un nommé Smith. Alors, ils l'ont gracié. Moi, ça me paraît pas normal, tout de même, de gracier un type pour une chose qu'il n'a pas faite.

MAYHEW. — Gracier est pourtant le verbe employé par la loi.

JAMES. — N'empêche que ça me paraît pas très juste...

MAYHEW. — L'essentiel était que Beck fût remis en liberté.

JAMES. — Oui, pour lui ça s'est arrangé, mais s'il s'était agi d'un meurtre... *(Il s'assoit tout d'un coup.)* Il aurait été pendu... et la grâce serait arrivée un peu tard.

MAYHEW. — Du calme, monsieur Vole, du calme !

JAMES, *pathétique.* — Pardon, Maître, mais voyez-vous, je commence à me faire de la bile.

MAYHEW. — Du calme, vous dis-je ? Me Wilfred va arriver d'un moment à l'autre. Je veux que vous lui racontiez votre histoire comme vous me l'avez racontée à moi-même.

JAMES. — Oui, Maître.

MAYHEW. — En attendant, nous pourrions peut-être mettre au point quelques détails. Si j'ai bien compris, vous êtes actuellement sans travail ?

JAMES. — C'est-à-dire que j'ai tout de même un peu d'argent de côté. Oh ! pas grand-chose... Je pourrais peut-être vous...

MAYHEW. — Oh ! ce n'est pas à mes honoraires que je pense, mais à vous, j'essaie d'y voir clair. Je répète : depuis combien de temps êtes-vous sans travail ?

JAMES. — Deux mois, à peu près.

MAYHEW. — Que faisiez-vous auparavant ?

JAMES. — Je travaillais dans un poste d'essence. J'étais devenu une vraie machine, voilà ce que j'étais: une machine !... *(Il parle très simplement, très amicalement.)*

MAYHEW. — Combien de temps y êtes-vous resté ?

JAMES. — Trois mois, à peu près.

MAYHEW. — On vous a renvoyé ?

JAMES. — Non. Je suis parti de mon plein gré. Je me suis disputé avec le directeur, une vraie teigne... enfin je veux dire... heu... oui... je l'avais tout le temps sur le dos.

MAYHEW. — Et avant ?

JAMES. — J'étais dans un garage, mais cela n'a pas très bien collé, alors je suis parti.

MAYHEW. — Pas très bien collé ! Pourquoi ?

JAMES, *un peu embarrassé.* — Eh bien !... La fille du patron, une gosse, commençait à avoir le béguin pour moi. Oh ! il n'y avait rien entre nous, mais le papa en a fait toute une histoire et m'a balancé. Il a d'ailleurs été très chic, car il m'a donné un bon petit certificat. Avant ça, je plaçais des fouets à battre les œufs. J'étais payé à la commission.

MAYHEW. — Cela ne devait pas être très rémunérateur ni...

JAMES. — Ni très sérieux, vous trouvez ! Evidemment, tout cela fait un peu instable. C'est vrai, dans un sens, mais ce n'est cependant pas dans mon caractère. L'armée aussi m'a un peu changé. J'ai fait l'occupation en Autriche, je me suis bien plu là-bas. J'y ai rencontré ma femme, elle est artiste, actrice quoi ! Depuis que je suis revenu à Londres, je ne peux pas à arriver à me fixer. Je ne sais pas au juste ce que j'ai envie de faire. Les voitures, c'est tout de même ça qui m'intéresse le plus ; puis inventer des petits trucs nouveaux, perfectionner des petites mécaniques. Ça, ça me passionne, vous me comprenez ?

(Sir Wilfred entre.)

SIR WILFRED. — Bonjour, Greta !

MAYHEW. — Bonjour, patron.

SIR WILFRED. — Bonjour, John. Je suis en retard, Banter s'est surpassé...

MAYHEW. — Vous avez gagné votre procès, patron?

SIR WILFRED. — Oui, heureusement.

MAYHEW. — Vous êtes toujours content de l'emporter sur Myers, n'est-ce pas ?

SIR WILFRED. — Je suis toujours content de gagner contre n'importe qui.

MAYHEW. — Mais surtout contre Myers.

SIR WILFRED. — Oui, je ne supporte plus Myers. Monsieur Vole, sans doute.

MAYHEW. — Oui.

JAMES. — Bonjour, Maître.

SIR WILFRED. — Asseyez-vous donc. Oui. Je ne supporte plus Myers, avec sa perruque..., sa prétention, sa façon de m'appeler Robarts Ro-barts et sa manie d'allonger les débats pour des questions qui ne comportent que rarement des réponses. (*Un temps.*) C'est quand même un grand avocat.

MAYHEW. — Et vous êtes bon juge, patron. Je vous ai amené M. Vole, ici présent, parce que je désire que vous entendiez son histoire exactement comme il me l'a racontée.

SIR WILFRED. — Je vous écoute, monsieur Vole.

JAMES. — Ma femme croit que je vais être arrêté.

SIR WILFRED. — Quoi ! (*Il a l'air embarrassé.*)

JAMES. — Elle est bien plus intelligente que moi, elle a peut-être raison.

SIR WILFRED. — Arrêté, pour quel motif ?

JAMES, *de plus en plus embarrassé.* — Eh bien ! pour le meurtre de...

MAYHEW. — C'est l'affaire Emily French que vous avez lue dans les journaux. (*Sir Wilfred acquiesce.*) Je vous la résume : une vieille demoiselle vivait seule avec sa bonne dans une maison à côté de Highgate. Dans la nuit du 14 octobre, la bonne, qui était sortie, trouve, en rentrant à onze heures du soir, la maison sens dessus dessous et sa patronne morte, assommée d'un coup de matraque.

JAMES. — Des histoires pareilles, il en arrive tous les jours. J'ai entendu un appel de la police à la radio. Elle recherchait un homme qui avait rendu visite à Mlle French dans la soirée. Alors j'ai pensé que j'étais l'homme en question (*il regarde Sir Wilfred*), car j'étais avec elle à huit heures du soir. Naturellement, je suis allé au commissariat de police où on m'a interrogé en long et en large.

SIR WILFRED. — Ils vous ont mis en garde contre la portée de vos déclarations ?

JAMES, *vaguement.* — Ils m'ont demandé si je voulais faire une déclaration qui pourrait servir à la police. C'est ça me mettre en garde ?

SIR WILFRED. — De toute façon, il est trop tard, maintenant...

JAMES. — J'ai dit tout ce que je savais. Ils ont été très polis avec moi. Ils ont paru très contents, très satisfaits de ce que je leur avais dit. Quand je suis revenu à la maison et que j'ai raconté tout ça à Romaine, c'est ma femme, elle s'est mise dans tous ses états. Elle a l'impression que la police s'est fourré dans la tête que c'est moi qui ai fait le coup. Alors, n'est-ce pas, je me suis dit qu'il faudrait peut-être mieux que je voie un avocat. (*A Mayhew.*) Alors, je suis venu trouver Me Mayhew qui s'était occupé d'un de mes copains et il m'a adressé à vous. (*Il regarde l'un et l'autre avec anxiété.*)

SIR WILFRED. — Vous connaissiez bien Miss French?

JAMES. — Oh oui ! C'était une brave femme, allez. Elle s'occupait gentiment de moi, peut-être trop même, c'était parfois fatigant, mais enfin elle cherchait à me faire plaisir et quand j'ai lu dans les journaux qu'elle avait été tuée, j'ai été bouleversé parce que, voyez-vous, j'avais de l'affection pour elle.

MAYHEW. — Expliquez à Sir Wilfred comment vous avez fait sa connaissance.

JAMES, *obéit et se tourne vers Sir Wilfred.* — C'était dans Oxford Street. Un jour, j'ai vu une petite vieille qui traversait la rue, des paquets plein les bras. Au beau milieu de la rue, crac, tous les paquets tombent par terre. Elle cherche à les ramasser quand, brusquement, un autobus lui arrive presque sur le dos ; alors je viens à son secours, je ramasse ses paquets, je les nettoie, je les rafistole, elle, je la console, enfin vous voyez la scène !

SIR WILFRED. — Elle vous tient désormais pour un messager de la Providence...

JAMES. — Oui, elle m'a beaucoup remercié, et tout. A l'entendre, on aurait cru que je lui avais sauvé la vie.

SIR WILFRED. — Et ce n'était pas le cas.

JAMES. — Mais non... Je n'avais fait que ramasser ses paquets.

SIR WILFRED. — Une cigarette ? (*Il prend une boîte dans un tiroir.*)

JAMES. — Non, merci, Maître, je ne fume jamais...

SIR WILFRED. — Et comment l'avez-vous revue ?

JAMES. — Par une coïncidence extraordinaire : deux jours plus tard, je me trouve assis derrière elle au théâtre. Voilà qu'elle se retourne et me reconnaît. Alors nous bavardons un peu et, à la fin de la pièce, elle me demande de venir la voir.

SIR WILFRED. — Et vous y êtes allé ?

JAMES. — Oui.

SIR WILFRED. — Je me souviens d'avoir vu dans les journaux qu'elle vivait avec une vieille bonne.

JAMES. — Une vieille bonne et huit chats. Huit ! La maison était magnifiquement meublée, mais ça ne sentait pas très bon. Huit chats, vous vous rendez compte ?

SIR WILFRED. — Aviez-vous l'impression qu'elle avait de l'argent ?

JAMES. — Oh ! elle parlait, en tout cas, comme si elle en avait.

SIR WILFRED. — Et vous, vous avez de l'argent ?

JAMES, *gaiement.* — Moi ? Je suis sans un... et depuis longtemps...

SIR WILFRED. — C'est dommage.

JAMES. — Et comment ! Dites donc, vous croyez que les gens vont s'imaginer que je lui faisais du charme à cause de son argent ?

SIR WILFRED. — C'est possible.

JAMES. — C'est absolument faux. En réalité, elle me faisait pitié, la pauvre femme. J'ai été élevé par une vieille tante, ma tante Betsy, alors j'aime bien les vieilles dames.

SIR WILFRED. — Vieille dame ; mais quel âge avait-elle ?

JAMES. — Je ne le savais pas ; mais je l'ai lu dans les journaux après le meurtre : elle avait cinquante-six ans.

SIR WILFRED. — Cinquante-six ans, et vous estimez que c'était une vieille dame, monsieur Vole !

MAYHEW. — Je doute que Miss French eût été de votre avis.

JAMES. — Vous ne pouvez tout de même pas dire que c'était un bébé, non ?

SIR WILFRED. — Hum ! continuons. Vous la voyiez fréquemment ?

JAMES. — Oh ! une ou deux fois par semaine, environ.

SIR WILFRED. — Miss French savait que vous étiez marié ?

JAMES. — Oui.

SIR WILFRED. — Vous avez amené votre femme chez elle ?

JAMES. — Non, j'y allais seul.

SIR WILFRED. — Pourquoi ?

JAMES. — Eh bien ! franchement, je ne sais pas si ça aurait très bien marché avec ma femme.

SIR WILFRED. — Voulez-vous dire que votre femme n'aurait pas aimé Miss French ? Ou le contraire ?

JAMES. — Oh ! c'est plutôt Miss French qui n'aurait pas aimé ma femme.

SIR WILFRED. — Pourquoi ? Elle était tombée amoureuse de vous ?

JAMES, *horrifié*. — Oh ! fichtre non. Mais elle aimait me dorloter, me chouchouter.

SIR WILFRED, *après un moment*. — Je dois vous prévenir, monsieur Vole, qu'il pourra sembler curieux aux jurés qu'un homme de trente ans et sans doute moins, beau garçon, jeune marié, consacre tant de temps à une vieille dame rencontrée *par hasard*.

(*Il se lève, parle bas, va vers la cheminée où il prend un cigare.*)

JAMES, *maussade, tristement*. — Oui, je sais, ils diront que j'en voulais à son argent.

SIR WILFRED. — Hé !...

JAMES. — Après tout, c'est peut-être vrai... dans un sens.

SIR WILFRED, *un peu désarmé*. — Vous êtes franc, monsieur Vole, et cela me plaît..., mais... (*Il s'arrête devant Vole.*)

JAMES. — Vous savez ce que c'est. A ma première visite, elle m'a supplié de revenir, elle était seule, elle s'ennuyait. C'est difficile de refuser. Alors, je suis revenu. Je suis plutôt faible de caractère, je ne sais pas très bien dire non. Alors, après avoir été chez elle plusieurs fois, je me suis pris sincèrement à l'aimer. J'ai l'impression que ça sonne terriblement faux ce que je suis en train de vous raconter. Et pourtant, c'est vrai.

SIR WILFRED. — Je vous crois, monsieur Vole. C'est psychologiquement très plausible. Maintenant, qu'en pensera le jury ? C'est une autre affaire. (*Il va vers Vole.*) Mais revenons à la question argent.

JAMES. — Eh bien ! elle ne cachait pas qu'elle avait des moyens. Je vous l'ai déjà dit, Romaine et moi — Romaine, c'est ma femme — sommes un peu fauchés. J'espérais bien que si un jour j'étais vraiment à bout, elle me prêterait de l'argent. Ça, il faut que je sois franc là-dessus.

SIR WILFRED. — Vous lui avez demandé... de vous prêter de l'argent ?

JAMES. — Non, jamais. Et elle ne m'en a jamais offert. Vous savez, ma situation n'était pas désespérée. (*Il devient tout à coup plus sérieux, comme s'il se rendait compte de la gravité de ce qu'il vient de dire.*) Bien sûr, aujourd'hui, je me rends compte que ça ne paraît pas très clair.

MAYHEW. — Monsieur Vole, est-ce que la bonne : Janet... ?

JAMES. — Janet Mackenzie ?

MAYHEW. — Oui, Janet Mackenzie n'a-t-elle pas déclaré que Miss French était persuadée que vous étiez célibataire ?

JAMES, *un temps*. — Janet Mackenzie ne me gobait pas.

SIR WILFRED. — Pourquoi ne vous « gobait-elle » pas ?

JAMES. — C'est un véritable despote, vous savez, la Janet. Elle tyrannisait sa patronne et, naturellement, elle trouvait que je marchais sur ses brisées quand j'aidais Miss French dans ses affaires.

SIR WILFRED. — Ah ! Vous aidiez Miss French dans ses affaires ?

JAMES. — Oui. Elle s'en faisait toujours pour ses placements d'argent. Puis elle ne comprenait rien aux imprimés du fisc, aux mystères de l'income-tax : alors je lui donnais un coup de main.

SIR WILFRED. — Maintenant, monsieur Vole, je vais vous poser une question très grave. Il est d'une importance capitale que vous me disiez la vérité. Vous étiez dans une situation financière difficile. Vous vous occupiez des affaires de cette dame... Dites-moi, avez-vous jamais détourné à votre profit des valeurs qui vous passaient entre les mains ? (*James s'apprête à réfuter, mais Sir Wilfred lui impose silence.*) Attendez une minute, monsieur Vole, avant de répondre. Voyez-vous, il y a un dilemme, deux points de vue, si vous préférez : ou bien vous n'avez rien à vous reprocher, et nous pouvons tirer argument de votre probité, de votre honnêteté, ou bien, si l'on peut prouver, au contraire, que vous en preniez trop à votre aise avec les fonds de Miss French, il est possible de soutenir que vous n'aviez aucune raison de l'assassiner puisqu'elle était pour vous une source constante de revenus. Vous voyez que chacun des deux points de vue a son avantage ? Ce qu'il me faut, c'est la vérité. Prenez votre temps avant de répondre.

JAMES. — Je vous assure, Sir Wilfred, que j'étais parfaitement régulier. Personne ne peut dire le contraire. Tout à fait régulier.

SIR WILFRED, *soulagé*. — Monsieur Vole, je vous fais crédit. Vous êtes trop intelligent pour mentir sur une question d'une telle gravité. Venons-en au mois d'octobre, le...

MAYHEW. — Le 14.

SIR WILFRED. — Oui, le 14. Miss French vous avait demandé de venir la voir ce soir-là ?

JAMES. — A vrai dire, non. Mais j'avais trouvé une nouvelle brosse pour les chats et j'ai pensé que cela lui ferait plaisir. Je suis donc allé chez elle ce soir-là vers huit heures moins un quart ; c'était le jour de sortie de sa bonne et je savais qu'elle serait seule, et peut-être un peu triste.

SIR WILFRED. — C'était le jour de sortie de Janet Mackenzie et vous le saviez ?

JAMES, *allègrement*. — Oui, je savais qu'elle sortait tous les vendredis.

SIR WILFRED. — Hum ! Ce n'est pas très bon pour nous...

JAMES. — Pourquoi ? Il est normal que j'aie choisi ce soir-là pour lui tenir compagnie.

SIR WILFRED. — Continuez, monsieur Vole !

JAMES. — Je suis donc arrivé à huit heures moins un quart. Elle avait fini de dîner, j'ai bu une tasse de café avec elle, nous avons fait une partie de backgammon ; à neuf heures, je lui ai dit bonsoir, et je suis rentré chez moi.

MAYHEW. — Si je me souviens bien, la bonne est revenue ce soir-là plus tôt que d'habitude ?

JAMES. — Oui, la police m'a dit qu'elle était revenue chercher je ne sais quoi, et qu'elle avait entendu, enfin qu'elle prétend avoir entendu quelqu'un qui causait avec Miss French. En tout cas, ce n'était pas moi.

SIR WILFRED. — Pouvez-vous le prouver, monsieur Vole ?

JAMES. — Oui, bien sûr, je peux le prouver. Janet Mackenzie dit être revenue à neuf heures et demie. Or, j'étais chez moi, à cette heure-là, avec ma femme. La police m'a posé la question plus de dix fois : « Où étiez-vous à neuf heures et demie ? » Il y a des jours où on ne sait pas où on était à neuf heures et demie ; mais une chance : je me souviens très bien, ce soir-là, je suis rentré directement à la maison retrouver Romaine et nous ne sommes pas ressortis.

SIR WILFRED. — Vous habitez un appartement ?

JAMES. — Un tout petit appartement à côté de la gare d'Euston.

SIR WILFRED. — Quelqu'un vous a-t-il vu rentrer ?

JAMES. — Je ne crois pas. Pourquoi ?

SIR WILFRED. — Cela aurait mieux valu, croyez-moi.

JAMES. — Vous ne pensez tout de même pas... Enfin ! Si la pauvre Miss French a été tuée à neuf heures et demie, ma femme peut prouver que j'étais avec elle à cette heure-là. Ça suffit, non ?

(*Sir Wilfred et Mayhew se regardent.*)

MAYHEW. — Votre femme dira que vous étiez avec elle à neuf heures et demie ?

JAMES. — Evidemment.

MAYHEW. — Vous aimez beaucoup votre femme ? Et votre femme vous aime beaucoup ?

JAMES, *son visage s'adoucit.* — Romaine m'est dévouée corps et âme. C'est la femme la plus adorable qu'un homme puisse avoir.

MAYHEW. — Heureux homme !

JAMES. — De plus heureux, je n'en connais pas. Romaine est merveilleuse..., absolument merveilleuse. Quand vous la connaîtrez, maître Mayhew...

(*On frappe à la porte.*)

SIR WILFRED. — Entrez.

(*Greta entre.*)

GRETA. — Le journal du soir, Sir Wilfred.

(*Elle montre un paragraphe à Sir Wilfred sur le journal que Sir Wilfred passe ensuite à Mayhew.*)

SIR WILFRED. — Merci, Greta.

GRETA. — Une tasse de thé, Maître ?

SIR WILFRED. — Non, merci. Mais vous, monsieur Vole, une tasse de thé ?

JAMES. — Merci, Maître.

SIR WILFRED. — Merci bien, Greta.

(*Greta sort.*)

MAYHEW. — Je crois qu'il ne serait peut-être pas inutile que votre femme vînt ici s'entretenir avec nous.

JAMES, *goguenard.* — Ce serait une véritable conférence à quatre.

MAYHEW. — Je me demande si vous prenez cette affaire suffisamment au sérieux.

JAMES, *nerveusement.* — Oui, oui... mais je vous l'ai dit, cela paraît un mauvais rêve ! Vous savez, un meurtre, c'est ce qu'on lit dans les romans et dans les journaux... mais on ne peut pas imaginer que ça vous arrive à vous. C'est pour cela que j'ai l'air de blaguer, mais ce n'est pas une blague, hein ?

MAYHEW. — Non, je crains que ce ne soit pas une blague, en effet.

JAMES. — Mais ça va s'arranger tout de même, n'est-ce pas ? Parce que s'ils croient que Miss French a été tuée à neuf heures et demie et que je peux prouver que j'étais à la maison à neuf heures et demie avec Romaine...

MAYHEW. — Comment êtes-vous rentré chez vous ? En autobus, en métro ?

JAMES. — A pied. Oh ! ça m'a pris vingt minutes, la nuit était belle avec un peu de vent.

MAYHEW. — Vous avez rencontré quelqu'un de connaissance sur le chemin ?

JAMES. — Non, mais puisque Romaine...

SIR WILFRED. — La déclaration de votre femme, si elle n'est étayée par aucun autre témoignage, ne sera peut-être pas suffisante, monsieur Vole.

JAMES. — Vous voulez dire qu'ils croiront que Romaine ment pour me soutenir ?

SIR WILFRED. — Cela s'est déjà vu, monsieur Vole.

JAMES. — Oh ! je suis sûr qu'elle le ferait d'ailleurs, mais dans ce cas-là, justement, ce ne sera pas un mensonge. Je veux le dire, ce sera vraiment la vérité... Vous me croyez n'est-ce pas ?

MAYHEW. — Vous savez, monsieur Vole, que Miss French vous a, par testament, légué toute sa fortune ?

JAMES, *totalement ahuri.* — Légué toute sa fortune ? A moi ? C'est une blague ?

MAYHEW. — Ce n'est pas une blague. C'est dans le journal de ce soir.

JAMES. — Je ne peux pas le croire.

SIR WILFRED. — Vous ne vous en doutiez pas ?

JAMES. — Absolument pas. Elle ne m'en a jamais dit un mot. Jamais.

MAYHEW. — Vous en êtes absolument sûr, monsieur Vole ?

JAMES. — Sûr, absolument sûr. Je lui suis infiniment reconnaissant, mais je préférerais maintenant qu'elle ne l'ait pas fait. Vous comprenez... c'est un peu ennuyeux, après ce qui s'est passé.

SIR WILFRED. — Evidemment, cela n'améliore pas votre position... On s'étonnera que Miss French ne vous ai fait aucune allusion à ce testament...

JAMES. — Un jour, elle a dit à Janet : « Vous avez peur que je change mon testament ? » Mais cela

n'avait aucun rapport avec moi. C'était une petite querelle entre elles. (*L'attitude de James change.*) Vous croyez vraiment qu'ils vont m'arrêter ?

SIR WILFRED. — Je crois, monsieur Vole, qu'il faut vous préparer à cette éventualité.

JAMES. — Vous... vous ferez tout ce que vous pourrez pour moi, n'est-ce pas ?

SIR WILFRED, *allant vers lui et lui parlant avec affabilité.* — Vous pouvez en être assuré, mon cher monsieur Vole, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour démontrer votre innocence. Ne vous tourmentez pas. Laissez-moi faire.

JAMES. — Vous vous occuperez de Romaine, n'est-ce pas ? Oh ! elle va être dans un état épouvantable, ça va être affreux pour elle.

SIR WILFRED. — Ne vous tourmentez pas, mon garçon, ne vous tourmentez pas.

JAMES. — Il y a aussi la question d'argent. Ça me tarabuste, ça. Je n'ai pas un sou. Je n'aurai peut-être pas dû vous demander de me défendre...

MAYHEW, *au moment où Sir Wilfred s'apprête à répondre.* — Dans une cause dont l'enjeu est lourd, Sir Wilfred ne se dérobe jamais et la question des honoraires est pour lui secondaire. Ne vous en faites donc pas pour le moment.

SIR WILFRED. — Euh, oui !

JAMES. — Merci, mais quelle histoire ! Je ne peux pas croire que moi, James Vole, je puisse bientôt être debout dans le box des accusés, disant non coupable, et tout le monde me regardant. (*Il se secoue comme s'il faisait un mauvais rêve et se tourne vers Mayhew.*) Je ne comprends pas pourquoi ils refusent de croire que c'est un cambrioleur qui a fait le coup. La fenêtre avait été forcée, tout était en désordre... ; c'est certainement un cambrioleur.

MAYHEW. — La police a-t-elle des raisons de croire le contraire ?

JAMES. — Je ne crois pas que...

(*Greta entre, très triste.*)

GRETA. — Excusez-moi, Maître, mais il y a deux messieurs qui demandent M. Vole.

SIR WILFRED. — La police ?

GRETA. — Oui, Maître.

JAMES. — Est-ce que c'est... ?

SIR WILFRED. — Je crains que oui, mon ami, ne perdez pas courage. (*Il lui donne une tape sur l'épaule.*) Ne répondez plus à aucune question en dehors de ma présence. Je m'occupe de tout. Faites entrer, Greta.

JAMES. — Comment ont-ils su que j'étais ici ?

MAYHEW. — Ils ont dû vous filer.

JAMES. — Alors, ils me soupçonnent vraiment ? (*Il ne peut pas arriver à se persuader.*)

(*L'inspecteur Hearne et un autre homme entrent dans la pièce.*)

L'INSPECTEUR HEARNE. — Excusez-moi de vous déranger, Sir Wilfred.

SIR WILFRED. — Voici M. Vole, inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Vous êtes monsieur James Vole ?

JAMES. — Oui.

L'INSPECTEUR. — J'ai un mandat d'arrêt contre vous pour le meurtre de Miss Emily French, le 14 octobre dernier. Je dois vous prévenir que tout ce que vous direz sera désormais retenu contre vous.

JAMES. — *O. K. !* Je suis prêt. (*Il regarde nerveusement Sir Wilfred, traverse la pièce et va vers la porte entre les deux agents.*)

MAYHEW. — Bonjour, inspecteur. Je suis Me Mayhew, je représente M. Vole.

L'INSPECTEUR. — Cela ne me dérange pas. Bonjour, maître Mayhew. (*Se retournant avant de franchir la scène.*) Nous emmenons directement avec nous M. James Vole et le prenons en charge. (*Vers Wilfred.*) Temps de saison, n'est-ce pas ? Le fond de l'air est froid. Bon. Mes respects, Sir Wilfred, et encore mes excuses de vous avoir dérangé.

SIR WILFRED. — On ne me dérange jamais, inspecteur. (*L'inspecteur rit poliment et sort. Sir Wilfred ferme la porte.*) Eh bien ! John, je dois dire que ce jeune homme est dans une situation infiniment plus critique qu'il n'a l'air de le croire.

MAYHEW. — C'est bien mon avis. Quelle impression vous fait-il ?

SIR WILFRED. — Incroyablement naïf. Une certaine malice toutefois et même de l'intelligence..., mais il ne se rend certainement pas compte de la gravité de son cas.

MAYHEW. — Vous le croyez coupable ?

SIR WILFRED. — A première vue, non, et vous ?

MAYHEW. — Moi non plus.

SIR WILFRED. — En somme, il nous a fait une bonne impression. Je ne vois vraiment pas pourquoi. Elle ne tient pas debout, son histoire. Dieu sait ce que nous allons pouvoir en tirer.

MAYHEW. — En tout cas, il nous tombe une belle affaire. Patron, c'est le prestige de votre nom qui nous vaut ça...

SIR WILFRED. — Croyez-vous plus au nom qu'au talent, John ?

MAYHEW, *qui bourre sa pipe dans le pot à tabac que lui a passé Sir Wilfred.* — A notre époque, patron...

(*On frappe.*)

SIR WILFRED. — Entrez.

(*Greta entre, elle est très agitée et un peu affolée. Elle ferme la porte.*)

Qu'y a-t-il ?

GRETA, *tout bas.* — Mme Vole est là.

MAYHEW. — Mme Vole ! Oh ! Elle va s'évanouir sur tous les fauteuils...

SIR WILFRED. — Greta, vous avez vu James Vole ? Il vient d'être arrêté pour meurtre.

GRETA. — Je sais. C'est passionnant !

SIR WILFRED. — Le croyez-vous coupable ?

GRETA. — Oh non ! Maître, je suis sûre que non.

SIR WILFRED. — Tiens, pourquoi ?

GRETA. — Il a l'air bien trop gentil.

SIR WILFRED. — En voilà trois du même avis ! Faites entrer Mme Vole.

(*Greta sort.*)

En fin de compte, nous sommes sans doute trois

imbéciles et nous nous faisons rouler par un garçon, qui a l'air sympathique. (*Il pousse un fauteuil pendant que Greta entre en annonçant.*) Dire que j'ai tant de rendez-vous. Greta faites entrer.

MAYHEW, *allant au-devant de Mme Vole.* — Chère madame Vole.

(*Il s'approche d'elle avec beaucoup d'intérêt, mais reste saisi. Romaine est une étrangère ayant une grande personnalité, très calme ; sa voix a une étrange inflexion ironique.*)

ROMAINE. — Vous êtes maître Mayhew ?

MAYHEW. — Oui, et je vous présente Sir Wilfred Robarts qui a bien voulu accepter de défendre votre mari.

SIR WILFRED. — Bonjour, madame

ROMAINE. — Bonjour, Maître. J'arrive de votre cabinet, maître Mayhew. On m'a dit que vous étiez ici avec mon mari.

MAYHEW. — En effet, en effet, madame.

ROMAINE. — En descendant de mon taxi, j'ai cru voir James monter dans une voiture avec deux hommes.

SIR WILFRED. — Chère madame Vole, ne vous affolez pas.

ROMAINE. — Mais je ne m'affole pas.

SIR WILFRED — Voulez-vous vous asseoir ici

ROMAINE — Merci

SIR WILFRED. — Il n'y a aucune raison de se tourmenter pour le moment. Ne nous laissons pas aller. Le principal est d'être calme et de considérer tout ceci avec sang-froid et lucidité.

ROMAINE. — Bien, mais vous ne devez rien me cacher. Sir Wilfred, je veux tout savoir. Je veux savoir le pire.

SIR WILFRED. — Bravo, bravo. Comme vous vous en doutez, votre mari vient d'être arrêté.

ROMAINE. — Pour le meurtre de Miss Emily French?

SIR WILFRED. — Hélas ! oui, mais encore une fois ne vous affolez pas...

ROMAINE. — Vous répétez tout le temps cela, Sir Wilfred. Je ne m'affole pas...

SIR WILFRED. — Oui, vous avez beaucoup de courage.

ROMAINE. — Du courage ? Si on veut.

SIR WILFRED. — Bon, alors nous ferons ensemble du bon travail. Votre mari était devenu un grand ami de Miss Emily French depuis un mois. Etiez-vous au courant de cette, heu !... amitié ?

ROMAINE. — Oui. Il m'a raconté qu'il avait aidé une vieille dame dans une rue très encombrée, devant un autobus. Après, elle l'avait invité à venir chez elle.

SIR WILFRED. — C'est parfaitement naturel... Alors votre mari a été la voir, et ils sont devenus de bons amis.

ROMAINE. — Il paraît.

SIR WILFRED. — Il n'a jamais été question que vous l'accompagniez dans ses visites ?

ROMAINE. — James n'y tenait pas.

SIR WILFRED, *lui jetant un regard perçant.* — Entre nous, chère madame, pour quelle raison ?

ROMAINE. — Il pensait que Miss French préférait être seule avec lui.

SIR WILFRED, *esquivant le sujet.* — Oui, oui. Bon, bon. Nous parlerons de cela plus tard. Votre mari, donc lié d'amitié avec Miss French, lui rendait quelques services et elle le trouvait très agréable.

ROMAINE. — James peut être très charmant.

SIR WILFRED. — Oui, j'en suis sûr. Il pensait certainement faire une bonne action en remontant le moral d'une aimable vieille dame.

ROMAINE. — C'est possible.

SIR WILFRED. — Et vous-même, vous ne voyiez aucune objection à cette amitié entre votre mari et cette vieille dame ?

ROMAINE. — Aucune objection.

SIR WILFRED. — Vous avez, évidemment, entière confiance en votre mari, madame Vole, le connaissant comme vous le connaissez.

ROMAINE. — Oui, je connais très bien James.

SIR WILFRED. — Je ne peux pas vous dire combien j'apprécie, madame, votre calme et votre courage bien à la mesure du dévouement que vous apportez à votre mari.

ROMAINE. — Oh ! vous saviez que je lui suis dévouée ?

SIR WILFRED. — Bien sûr.

ROMAINE. — Excusez-moi, mais je suis étrangère, je ne comprends pas toujours le sens de certains mots. Est-ce qu'il y a dans votre langue un mot pour dire que l'on sait quelque chose par soi-même ?

(*Un temps.*)

Sir Wilfred, comment savez-vous que je suis dévouée à James ? (*Elle sourit.*)

SIR WILFRED, *légèrement déconcerté.* — Je le tiens de votre mari.

ROMAINE. — Ah ! James vous a dit que je lui étais dévouée.

SIR WILFRED. — Oui, il m'en a parlé avec des mots touchants.

ROMAINE. — Les hommes, je pense souvent, sont des imbéciles.

MAYHEW. — Pardon. Vous permettez, patron ? Miss French était une femme très riche. Elle était seule dans la vie, sans parents proches, et comme beaucoup de vieilles dames excentriques, elle avait la manie de faire des testaments. Peu après avoir connu votre mari, elle en a fait un nouveau, le dernier. A part quelques dons insignifiants, elle a laissé toute sa fortune à votre mari.

ROMAINE. — Oui.

MAYHEW. — Vous le saviez ?

ROMAINE. — Je viens de le lire dans le journal.

SIR WILFRED, *les deux hommes se regardent soulagés.* — Ah bon ! Vous ne vous en doutiez pas avant ?

ROMAINE. — Non.

SIR WILFRED. — Votre mari non plus ?

(*Un silence.*)

ROMAINE. — C'est ce qu'il vous a dit ?

SIR WILFRED. — Mais qu'insinuez-vous ?

ROMAINE. — Je n'insinue rien.

SIR WILFRED. — Revenons à Miss French. Il semble

indéniable qu'elle considérait votre mari comme un fils...

ROMAINE. — Vous pensez que Miss French considérait mon mari comme un fils ?

(*Sa voix est nettement ironique, ce qui trouble Sir Wilfred.*)

SIR WILFRED. — Oui, certainement. Je crois même que c'est naturel, parfaitement naturel.

ROMAINE. — Comme vous êtes hypocrites, ici... dans ce pays.

(*Mayhew s'assied sur une chaise.*)

SIR WILFRED. — Chère madame Vole !

ROMAINE. — Je vous choque ! Excusez-moi.

SIR WILFRED. — Ne vous excusez pas. Vous avez une manière, disons très continentale, de considérer ce genre de choses, mais je vous assure, chère madame Vole, que ce n'est pas du tout la marche à suivre au procès. Il serait extrêmement maladroit de laisser supposer que Miss French pouvait avoir... pour James Vole, enfin, un sentiment, heu... qui ne serait pas celui d'une mère ou, heu... disons d'une parente...

ROMAINE. — Absolument. Disons une parente, si vous croyez que c'est mieux.

SIR WILFRED. — Madame Vole, nous devons penser à l'effet que tout cela fera sur le jury, ne l'oublions pas.

ROMAINE. — Oui, je comprends.

SIR WILFRED. — Très bien. Parlons donc de cette soirée du 14 octobre, il y a à peine huit jours. Vous vous en souvenez ?

ROMAINE. — Je m'en souviens très bien.

SIR WILFRED. — James Vole est allé faire une visite à Miss French. Il la quitte à neuf heures, rentre à pied m'a-t-il dit, et arrive vers neuf heures vingt-cinq chez vous. (*Il l'interroge du regard.*)

ROMAINE, *sans expression, pensivement.* — Neuf heures vingt-cinq.

SIR WILFRED. — A neuf heures et demie, Janet Mackensie revient à la maison prendre quelque chose qu'elle avait oublié. En passant devant la porte du salon, elle entend Miss French discuter avec un homme. Elle croit que l'homme est James Vole. C'est ce qu'elle a déclaré à la police et c'est cette déclaration qui a fait arrêter votre mari. M. Vole, néanmoins, dit avoir un alibi à toute épreuve car, à cette heure-là, c'est-à-dire à neuf heures et demie, il était dans votre appartement avec vous.

(*Un silence. Romaine ne parle pas tandis que Sir Wilfred la regarde.*)

C'est bien cela, n'est-ce pas ? Il était avec vous à neuf heures et demie ?

(*Les deux hommes la regardent.*)

ROMAINE. — C'est ce que dit James ? Qu'il était avec moi à la maison à neuf heures et demie.

SIR WILFRED, *élevant la voix.* — Ce n'est pas vrai ?

(*Un long silence.*)

ROMAINE. — Mais bien sûr que c'est vrai.

(*Sir Wilfred pousse un soupir de soulagement.*)

SIR WILFRED. — Ah ! La police vous a déjà questionnée à ce sujet ?

ROMAINE. — Oh ! oui. Ils sont venus me voir hier soir.

SIR WILFRED. — Et qu'avez-vous répondu ?

ROMAINE, *comme répétant une leçon apprise.* — J'ai dit que James était rentré à neuf heures vingt-cinq et qu'il n'était pas ressorti.

MAYHEW, *mal à l'aise.* — Hum... hum...

ROMAINE. — C'est bien ce qu'il fallait dire, n'est-ce pas ?

SIR WILFRED. — Que signifie cette phrase, madame Vole ?

ROMAINE, *avec douceur.* — C'est ce que James veut que je dise.

SIR WILFRED. — Oui, mais... c'est bien la vérité ?

ROMAINE. — Il faut que je comprenne, pour être sûre. Si je dis oui, c'est la vérité, James était avec moi dans notre appartement à neuf heures et demie et n'est pas ressorti. Est-ce qu'ils l'acquitteront ? Est-ce qu'ils lui rendront la liberté ?

(*Son comportement les déconcerte.*)

MAYHEW. — Si vous dites tous les deux la vérité, ils seront bien forcés... de l'acquitter.

ROMAINE. — Mais quand j'ai dit ça à la police, j'ai l'impression qu'ils ne m'ont pas crue. (*Elle ne semble aucunement angoissée, mais plutôt un peu satisfaite.*)

SIR WILFRED. — Pourquoi ne vous auraient-ils pas crue ?

ROMAINE, *ironiquement tout à coup.* — Peut-être parce que je ne l'ai pas dit comme il fallait.

(*Son regard glacé et insolent croise celui de Sir Wilfred. Il y a un certain antagonisme entre eux deux. Alors, il s'assoit à côté d'elle et change de tactique.*)

SIR WILFRED. — Voyez-vous, madame Vole, je ne comprends pas très bien votre attitude.

ROMAINE. — Ah ! vous ne comprenez pas très bien..., c'est peut-être un peu difficile.

SIR WILFRED. — Mais enfin, vous rendez-vous compte de la situation dans laquelle se trouve votre mari ?

ROMAINE. — J'ai déjà dit que je veux savoir le pire... Je dis à la police : James était avec moi à neuf heures et demie et elle ne me croit pas, mais peut-être il y a — comment dire ça... — un autre témoignage... quelqu'un qui a vu mon mari quitter la maison de Miss French, quelqu'un qui l'a rencontré dans la rue.

(*Elle regarde brusquement et sournoisement l'un et l'autre. Sir Wilfred et Mayhew s'interrogent du regard.*)

MAYHEW, *à contre-cœur.* — Pour le moment, madame Vole, votre mari ne voit personne qui, sur ce point essentiel, puisse témoigner en sa faveur.

ROMAINE. — Alors, il n'y aura que sa parole et la mienne ? (*Appuyant sur ces mots.*) ... et la mienne... (*Tout à coup, elle se lève.*) Merci. C'est tout ce que je voulais savoir...

MAYHEW. — Madame Vole, ne vous en allez pas, je vous en prie. Nous avons encore beaucoup de choses à mettre au point.

ROMAINE. — Il faudra que je jure, n'est-ce pas, de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

(*Elle semble amusée.*)

SIR WILFRED. — Oui, il vous faudra prêter serment...

ROMAINE, *se moquant ouvertement de lui.* — Lorsqu'on me demandera... (*Elle imite la voix d'un*

homme.) « Quand James Vole est-il revenu chez lui, cette nuit-là ? » Si je réponds...

SIR WILFRED. — Quoi ?

ROMAINE, *lentement.* — Oh ! il y a tant de choses que je pourrais répondre !

SIR WILFRED. — Madame Vole, aimez-vous votre mari ?

ROMAINE. — James dit que je l'aime ?

SIR WILFRED. — Oui, il en mettrait sa main au feu.

ROMAINE. — James n'est pas très intelligent.

SIR WILFRED. — Savez-vous, madame Vole, que la loi ne vous autorise pas à témoigner contre votre mari ?

ROMAINE, *l'interrompant.* — Il n'est pas mon mari.

SIR WILFRED, *sensation.* — Quoi ?

ROMAINE. — James Vole n'est pas mon mari. Nous nous sommes plus ou moins mariés à Vienne, plutôt moins que plus. Il m'a sortie de la zone russe et il m'a amenée ici. Je ne le lui ai pas dit, mais j'avais alors un mari qui vivait encore.

SIR WILFRED, *se levant.* — Il vous a sortie de la zone russe ; il vous a mise en sécurité dans ce pays. Vous devriez lui en être reconnaissante.

ROMAINE. — On peut se fatiguer de la reconnaissance.

SIR WILFRED. — James vous a-t-il jamais maltraitée ?

ROMAINE, *furieuse.* — James, me maltraiter, moi ? Il embrasserait la terre sur laquelle je marche.

SIR WILFRED. — Et vous ?

(*Une fois de plus, ils se mesurent du regard ; puis elle se met à rire et détourne les yeux.*)

ROMAINE. — Vous voulez trop savoir.

MAYHEW. — Je m'excuse, patron, mais il faudrait revenir à la vraie question. Qu'est-il arrivé exactement ce fameux soir du 14 octobre ? A l'avocat choisi par votre mari et à son collaborateur, vous devez, madame, sous la garantie du secret professionnel, ne rien cacher.

ROMAINE, *d'une voix monotone.* — James est rentré à neuf heures vingt-cinq et n'est pas ressorti. Ça s'appelle un alibi, oui ou non ?

(*Un silence.*)

SIR WILFRED. — Oui, madame Vole.

ROMAINE. — Vous êtes satisfait, cher Maître ?

SIR WILFRED. — Vous êtes une femme très remarquable, madame Vole.

(*Elle sort lentement.*)

Je veux bien être pendu si je suis satisfait ! Entre nous, elle ne s'est pas évanouie sur tous les fauteuils.

MAYHEW. — A qui le dites-vous !

SIR WILFRED. — Cette femme est une énigme déconcertante... Si nous l'appelons à la barre, nous risquons un terrible bouchon.

MAYHEW. — Surtout si elle tombe dans les mains de Myers.

SIR WILFRED. — Pourquoi Myers ?

MAYHEW. — Parce qu'il se débrouillera pour être une fois de plus partie civile contre vous...

SIR WILFRED. — J'aurai donc à combattre trois adversaires : l'illustre Myers, le bourreau de Sa Majesté et plus redoutable encore : l'étrangère. Un contre trois, cela ne me fait pas peur.

MAYHEW. — Patron, je souhaiterai d'être aussi jeune que vous.

SIR WILFRED. — A mon âge ?

MAYHEW. — Au mien. Quelle sera votre tactique, patron ?

SIR WILFRED. — Comme d'habitude, interrompre constamment et protester sans arrêt.

MAYHEW. — Ce qui me dépasse, c'est que Vole est convaincu que sa femme l'adore...

SIR WILFRED. — N'importe quelle femme peut rouler un homme qui est amoureux d'elle...

MAYHEW. — Ah çà ! pour être amoureux d'elle, il l'est. Il a une entière confiance en elle.

SIR WILFRED. — N'avoir jamais confiance en une femme, c'est ce que m'a appris une longue pratique de notre dur métier, John.

MAYHEW. — Ne soyez pas injuste envers les femmes, patron, sans elles, il n'y aurait pas de belles affaires.

RIDEAU

ACTE II

The Old Bailey (Cour d'Assises de Londres) six semaines plus tard.

Maître Myers, partie civile. Sir Wilfred Robarts, défense.

Le rideau se lève quand une femme juré va prêter serment.

L'HUISSIER, *indiquant leur place à deux figurants, dont une femme très blonde.* — Dépêchez-vous de vous placer. Ici. (*Il montre un coin de la salle.*)

MAYHEW, *montre discrètement la femme blonde à Sir Wilfred.* — Belle fille ? Venue pour vous, sans doute.

SIR WILFRED. — Mayhew, ne comptez pas sur moi comme alibi.

MAYHEW, *qui fixe la fille.* — Alibi, mais je suis innocent, hélas !

LA FEMME JURÉ. — Je jure par Dieu tout-puissant, que je ferai le mieux, le plus clairement et loyalement possible, une déclaration solennelle entre notre souveraine, la Reine, et le détenu à la barre dont le sort est entre mes mains, et que je rendrai un verdict impartial d'après les dépositions.

MYERS, *se levant.* — Messieurs les Jurés, je représente l'accusation et mes amis, maîtres Wilfred Robarts et John Mayhew, la défense. Nous sommes devant une affaire criminelle. Ce n'est cependant pas un cas compliqué. Vous entendrez comment le détenu, un jeune homme séduisant, fit la connaissance de Miss Emily French, une femme de cinquante-six ans, comment il devint un habitué de sa maison où il fut traité avec bonté, voire même avec affection. Vous déciderez de la nature de cette affection.
Voici les faits : ils sont simples et indiscutables. Le 14 octobre dernier, un mardi, Janet Mackenzie, la fidèle bonne était sortie. C'était son jour. Par hasard, elle revint quelques minutes à 9 h. 25 du soir, et ouvrit la porte de la maison avec sa clé : en montant dans sa chambre, elle passa devant la porte du salon. Elle vous dira qu'elle entendit les voix de Miss French et du détenu, James Vole.

JAMES. — Ce n'est pas vrai, ce n'était pas moi.

MYERS, *continuant.* — Janet Mackenzie quitta la maison quelques minutes plus tard et quand elle revint à 11 heures, elle trouva Miss French assassinée, le salon dans le plus grand désordre. Elle téléphona immédiatement à la police. L'autopsie établit que la mort survenue entre 9 h. 20 et 10 heures du soir avait été provoquée par un coup de matraque sur la tête. Nous accusons le détenu James Vole. J'appellerai maintenant l'inspecteur Hearne.

(*L'inspecteur Hearne, agent de haute taille et beau garçon, entre dans le box et prête serment.*)

L'INSPECTEUR. — Je jure par Dieu tout-puissant de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

MYERS. — Vous êtes l'inspecteur Hearne, du Bureau d'Enquêtes Criminelles de Scotland Yard ?

L'INSPECTEUR. — Oui, Maître.

MYERS. — Qu'avez-vous fait ?

L'INSPECTEUR. — Avec le sergent Randell, je me suis rendu au 23, Ashburn Grove. Entré dans la maison, j'ai constaté que la propriétaire, Miss Emily French, était morte. Elle était étendue sur le ventre, elle avait plusieurs blessures derrière la tête. La fenêtre avait été forcée avec un ciseau. Les vitres étaient brisées près de la poignée. Des éclats de verre étaient sur le parquet, mais j'en ai découvert également à l'extérieur.

MYERS. — Des débris de vitre aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur signifient-ils quelque chose de particulier ?

SIR WILFRED. — Opposition. Mon éminent confrère cherche à influencer le témoin... La loi exige des dépositions objectives...

MAYHEW. — Inspecteur Hearne, vous vous êtes déjà occupé de vols avec effraction ?

L'INSPECTEUR. — Oui, Maître.

MYERS. — Quand une fenêtre a été brisée de l'extérieur, où sont en général les débris ?

L'INSPECTEUR. — A l'intérieur.

MYERS. — Vous est-il jamais arrivé, lorsque la fenêtre avait été brisée de l'extérieur, de trouver... des éclats de vitre à l'extérieur aussi...

L'INSPECTEUR. — Non.

MYERS. — Continuez, je vous prie.

L'INSPECTEUR. — Après avoir pris des photographies, nous avons relevé des empreintes digitales.

MYERS. — Ont-elles été identifiées ?

L'INSPECTEUR. — C'étaient celles de Miss French, de Janet Mackenzie et de l'accusé, James Vole.

MYERS. — Il n'y en avait pas d'autres ?

L'INSPECTEUR. — Aucune autre.

MYERS. — Vous avez ensuite interrogé James Vole?

L'INSPECTEUR. — Oui, Maître. Janet Mackenzie n'a pas été capable de me donner son adresse, mais grâce à un appel de la radio, M. James Vole vint à notre bureau et fit une déclaration.

MYERS. — Et le 20 octobre, une fois arrêté, que vous a dit le détenu ?

L'INSPECTEUR. — Il a répondu : « O. K. Je suis prêt. »

MYERS. — Inspecteur, vous dites bien que le désordre du salon était de nature à donner l'impression qu'un vol avait été commis ?

SIR WILFRED. — C'est précisément une chose que l'inspecteur n'a pas dite, monsieur le Président, si vous voulez bien vous souvenir. C'est une suggestion faite par mon illustre ami.

LE PRÉSIDENT. — Vous avez raison, Sir Wilfred, l'inspecteur n'a rien dit de semblable. Mais je ne suis pas certain que l'inspecteur, d'autre part, n'ait pas le droit de nous signaler certains faits qui permettraient d'affirmer ou non que le désordre de la pièce n'était pas l'œuvre d'un cambrioleur.

SIR WILFRED. — Monsieur le Président, puis-je me permettre d'approuver respectueusement vos paroles : des faits, oui, mais non une opinion.

MYERS. — Monsieur le Président, si je posais ma question d'une façon différente, peut-être Me Robarts serait-il enfin satisfait ? Par exemple, monsieur l'Inspecteur, pourriez-vous nous affirmer si, d'après vos constatations, il y a vraiment eu effraction ?

SIR WILFRED. — Opposition, monsieur le Président ; une fois de plus, mon éminent confrère cherche encore à obtenir du témoin une opinion.

LE PRÉSIDENT. — Oui, maître Myers, je ne crois pas que vous ayez trouvé la bonne formule.

MYERS. — Monsieur l'Inspecteur, avez-vous trouvé un indice incompatible avec le fait qu'on ait pénétré dans la maison.

L'INSPECTEUR. — Uniquement les débris de verre à l'extérieur.

MYERS. — Rien d'autre.

L'INSPECTEUR. — Non, Maître, rien d'autre.

LE PRÉSIDENT. — Il semble que nous aboutissions à une impasse, maître Myers.

MYERS. — Miss French portait-elle des bijoux de valeur ?

L'INSPECTEUR. — Une broche en diamants et également deux bagues ornées de diamants d'une valeur approximative de 1.900 livres.

MYERS. — A-t-on touché à ses bijoux ?

L'INSPECTEUR. — Non, Maître.

MYERS. — A-t-on emporté quoi que ce soit ?

L'INSPECTEUR. — A en croire Janet Mackenzie, rien ne manquait.

MYERS. — Bon... Selon votre expérience, monsieur l'inspecteur, lorsqu'un voleur pénètre par effraction dans une maison, s'en va-t-il les mains vides ?

L'INSPECTEUR. — Non, à moins d'être surpris.

MYERS. — Dans le cas présent, il ne semble pas que le voleur ait été surpris. Vous avez saisi un veston appartenant à l'accusé ?

L'INSPECTEUR. — Oui, Maître.

(*On lui tend le veston.*)

MYERS. — Monsieur l'Huissier, montrez le veston à l'Inspecteur. Celui-ci ?

L'INSPECTEUR. — Oui, Maître.

(*L'huissier met le veston sur la table.*)

MYERS. — Où l'avez-vous trouvé ?

L'INSPECTEUR. — Dans l'appartement de l'accusé, peu de temps après son arrestation. Je l'ai fait examiner immédiatement par le laboratoire.

MYERS. — Pourquoi ?

L'INSPECTEUR. — Une des manches avait été lavée.

MYERS. — Pour terminer, monsieur l'Inspecteur, pouvez-vous produire le testament de Miss French, du 8 octobre 1953, dans lequel, à part quelques legs insignifiants, elle laisse toute sa fortune au détenu ?

(*L'huissier tend le testament à l'inspecteur.*)

L'INSPECTEUR. — Le voici, Maître.

MYERS. — Daté du 8 octobre, n'est-ce pas ?

L'INSPECTEUR. — Oui, Maître.

(*L'huissier remet le testament sur la table.*)

MYERS. — Quelle est la valeur du legs fait à l'accusé ?

L'INSPECTEUR. — A peu près 85.000 livres sterling.

(*Sensation.*)

(*Myers s'assoit tandis que Sir Wilfred se lève.*)

SIR WILFRED. — Vous dites que les seules empreintes digitales que vous avez trouvées dans la pièce sont celles de Miss Emily French, de l'accusé, James Vole, et de Janet Mackenzie. Inspecteur, selon votre expérience, un cambrioleur laisse-t-il des empreintes digitales ? Ou porte-t-il des gants ?

L'INSPECTEUR. — Il porte des gants.

SIR WILFRED. — Toujours ?

L'INSPECTEUR. — Presque toujours.

SIR WILFRED. — Enfin l'absence d'empreintes digitales dans un cambriolage ne vous surprendrait pas ?

L'INSPECTEUR. — Non, Maître.

SIR WILFRED. — Les marques de l'instrument utilisé pour forcer la fenêtre étaient-elles à l'intérieur ou à l'extérieur ?

L'INSPECTEUR. — A l'extérieur.

SIR WILFRED. — Cela ne prouve-t-il pas, indéniablement, que la fenêtre a été forcée de l'extérieur ?

L'INSPECTEUR. — A moins que le meurtrier ne l'ai fait en s'en allant, après avoir accompli son meurtre. (*Il montre le ciseau sur la table des pièces à conviction.*)

SIR WILFRED. — Inspecteur, vous nous avez dit qu'il n'y avait pas eu vol. Imaginons un jeune voyou pénétrant chez Miss French par la fenêtre avec l'intention de la voler. Il la matraque et s'aperçoit avec horreur qu'elle est, non pas évanouie, mais morte.

La panique s'empare de lui et il s'enfuit, les mains et les poches vides. N'est-ce pas plausible ?

MYERS. — Il me paraît totalement impossible que l'inspecteur Hearne puisse exprimer une opinion sur ce qui pourrait traverser l'esprit d'un malfaiteur hypothétique, qui probablement n'existe pas.

SIR WILFRED. — L'accusé est venu, spontanément, à la police et a fait sa déposition de son plein gré, n'est-ce pas ?

L'INSPECTEUR. — C'est exact.

SIR WILFRED. — Il est également vrai que l'accusé, depuis le début de l'instruction, n'a cessé de proclamer son innocence.

L'INSPECTEUR. — Oui, Maître.

SIR WILFRED. — Monsieur l'Huissier, voulez-vous remettre à l'inspecteur ce couteau saisi au domicile de l'accusé. Passez le doigt sur le fil de la lame... Attention... Vous reconnaissez qu'il a le tranchant d'un rasoir.

L'INSPECTEUR. — Oui, Maître.

SIR WILFRED. — Et si en découpant, disons, un jambon, vous faisiez un faux mouvement, ce couteau pourrait vous faire une vilaine blessure, qui saignerait abondamment.

MYERS. — Opposition. Ceci est affaire d'opinion, des faits, maître Robarts, pas d'opinion.

SIR WILFRED. — Je retire ma question, Inspecteur Hearne. Le détenu, lorsque vous l'avez questionné sur les taches de sang trouvées sur son veston, vous a bien fait remarquer une cicatrice récente sur son poignet provenant, disait-il, d'une coupure avec un couteau de cuisine.

L'INSPECTEUR. — C'est bien ce qu'il m'a dit.

SIR WILFRED. — Et la femme du détenu a bien dit la même chose ?

L'INSPECTEUR. — La première fois, oui, ensuite...

SIR WILFRED, *rapidement.* — Répondez-moi par oui ou non, s'il vous plaît. La femme du détenu vous a-t-elle dit que son mari s'était blessé au poignet en découpant du jambon ?

L'INSPECTEUR. — Oui, Maître.

(Sir Wilfred s'assied.)

MYERS, *se levant.* — Monsieur l'Inspecteur, vous avez fait examiner le veston du détenu dès que vous l'avez trouvé ?

L'INSPECTEUR. — Oui, Maître.

MYERS. — Et on vous a raconté cette histoire du couteau de cuisine ?

L'INSPECTEUR. — Oui, maître.

MYERS. — Et on vous a montré la cicatrice sur le poignet du détenu ?

L'INSPECTEUR. — Oui, Maître.

MYERS. — En admettant que cette cicatrice provienne d'une coupure faite par ce couteau, qu'est-ce qui nous prouve que cette coupure ait été accidentelle ou provoquée. N'est-ce pas, inspecteur ?

SIR WILFRED, *se levant.* — Vraiment, monsieur le Président, si Me Myers répond lui-même à ses propres questions, la présence du témoin me semble superflue.

MYERS, *avec résignation.* — Je retire la question. Merci monsieur l'inspecteur.

(L'inspecteur s'en va.)

Docteur Wyatt.

(Le docteur Wyatt entre et prête serment.)

DOCTEUR WYATT. — Je jure par Dieu tout-puissant que je dirai la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

MYERS. — Vous êtes le docteur Wyatt ?

DOCTEUR WYATT. — Oui.

MYERS. — Médecin attaché à la Division de Police de Hampstead ?

DOCTEUR WYATT. — Oui.

MYERS. — Voulez-vous avoir l'obligeance de dire à MM. les Jurés ce que vous savez concernant la mort de Miss Emily French.

DOCTEUR WYATT. — A 11 heures du soir, le 14 octobre, j'ai été mis en présence du cadavre de Miss French. De l'examen du corps, j'ai déduit que la mort résultait d'un coup sur la tête provenant vraisemblablement d'une matraque et avait été, sans doute, instantanée. D'après la température du corps et les autres données de mon expertise, la mort serait survenue entre 9 h. 30 et 10 heures du soir.

MYERS. — Miss French s'était-elle débattue ?

DOCTEUR WYATT. — Il n'y a aucune trace de lutte. Je dirai plutôt qu'elle semble avoir été attaquée par surprise.

(Myers s'assoit.)

SIR WILFRED. — Docteur, il n'y avait qu'un seul coup, n'est-ce pas, et à quel endroit exact de la tête ?

DOCTEUR WYATT. — Un seul coup, du côté gauche, à l'astérion.

SIR WILFRED. — Pardon, où ?

DOCTEUR WYATT. — A l'astérion, à la jonction du pariétal, du temporal et de l'occipital.

SIR WILFRED. — Et en langage plus clair, ça se trouve où ?

DOCTEUR WYATT. — Derrière l'oreille.

SIR WILFRED. — Au moment où le coup fut asséné, le sang pouvait-il jaillir sur la main et le bras de l'assassin ?

DOCTEUR WYATT. — Oui, certes.

SIR WILFRED. — Sur la main et le bras seulement ?

DOCTEUR WYATT. — Sans doute, mais il est difficile, là encore, de se prononcer en toute certitude.

SIR WILFRED. — C'est évident, docteur Wyatt. Encore une question : est-il indispensable d'être fort pour asséner un coup pareil ?

DOCTEUR WYATT. — Non, en raison de l'endroit où le coup a été porté, l'agresseur n'avait pas besoin d'être fort pour que la blessure soit mortelle.

SIR WILFRED. — Donc il n'était pas absolument nécessaire que le meurtrier fût un homme ; une femme aurait pu commettre le crime ?

DOCTEUR WYATT. — Certainement.

SIR WILFRED. — Merci. *(Il s'assoit.)*

MYERS. — Merci, docteur. Faites entrer Janet Mackenzie.

(Janet entre. L'agent ferme la porte derrière elle. Elle prend la Bible de la main gauche.)

L'HUISSIER. — L'autre main, s'il vous plaît.

JANET MACKENZIE. — Je jure par Dieu tout-puissant de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. (*Janet Mackenzie est une grande Ecossaise, avec un air obstiné. Son visage est austère. Chaque fois qu'elle regarde le détenu, elle le fait avec dégoût.*)

MYERS. — Votre nom est Janet Mackenzie ?

JANET. — Oui, c'est mon nom.

MYERS. — Vous étiez la bonne de Miss Emily French.

JANET. — J'étais sa gouvernante, monsieur... et je l'aidais dans le ménage, il n'y a pas de sot métier.

MYERS. — Bien sûr, bien sûr. Je sais d'ailleurs que Miss French vous tenait en haute estime et avait pour vous de l'affection. Vous étiez plus encore son amie que sa domestique... (*Elle tique*) ... Ou que sa gouvernante.

JANET. — Vingt ans que j'ai été avec elle. Elle avait confiance en moi... Et plus d'une fois je l'ai empêchée de faire des bêtises.

LE PRÉSIDENT. — Miss Mackenzie, voulez-vous, je vous prie, vous adresser aux jurés ?

MYERS. — Quel genre de personne était Miss French ?

JANET. — C'était une femme de grand cœur, trop grand quelquefois. Par moment elle n'avait aucun bon sens... un peu impulsive aussi. On l'avait à la flatterie.

MYERS. — Quand avez-vous vu le détenu James Vole pour la première fois ?

JANET. — Quand il est venu à la maison, au début du mois d'août, je crois.

MYERS. — Venait-il souvent ?

JANET. — Pour commencer, une fois par semaine, puis petit à petit plus souvent... deux fois, même trois fois par semaine. Il restait là, il la flattait, il lui disait qu'elle avait l'air très jeune, chaque fois qu'elle portait une robe neuve il le remarquait.

MYERS, *plutôt hâtivement.* — Bien, bien. Parlez-nous de ce qui s'est passé le 14 octobre ?

JANET. — C'était un mardi, mon soir de sortie. J'étais allée voir une amie, à 7 h. 30, à dix minutes de chez nous. Je devais lui apporter le patron d'un pull qui lui avait beaucoup plu. Quand je suis arrivée chez elle, je me suis aperçue que je l'avais oublié, alors, après le dîner, je suis retournée le chercher. Je suis donc revenue à la maison à 9 h. 25 ; j'ai ouvert avec ma clé et j'ai pris l'escalier pour aller dans ma chambre. En passant devant le salon, j'ai entendu l'accusé parler avec Miss French.

(*James proteste.*)

MYERS. — Vous êtes certaine que c'est l'accusé ?

JANET. — Oui, je connais sa voix, allez. J'ai eu le temps de la connaître, une voix agréable, d'ailleurs, je ne peux pas dire le contraire. Ils parlaient et riaient tous les deux quand je suis passée avant de monter chercher le pull et quelques minutes après, quand je suis repassée pour retourner chez mon amie.

MYERS. — Vous avez bien dit que vous étiez repassée à la maison à 9 h. 25 ?

JANET. — Oui, j'ai quitté mes amis à 9 h. 20.

MYERS. — Comment pouvez-vous en être aussi sûre, Miss Mackenzie ?

JANET. — En quittant mon amie, j'ai regardé ma montre. C'est une très bonne montre. Il était exactement 9 h. 20. J'ai cherché mon patron, je ne savais plus très bien où je l'avais fourré... ; ça m'a bien pris dix minutes.

MYERS. — Et vous êtes retournée chez votre amie.

JANET. — Oui. Et qu'est-ce qu'elle l'a trouvé beau, mon pull ! Oh ! là... là...

MYERS. — A quelle heure êtes-vous rentrée ?...

JANET — A 11 heures moins 20. Je suis allée directement au salon pour voir si, avant de se coucher, Miss French n'avait pas besoin de quelque chose.

MYERS. — Continuez.

JANET. — Elle était étendue sur le plancher, la pauvre âme, le crâne défoncé. Les tiroirs du bureau étaient vidés par terre et tout était sens dessus dessous, le vase de fleurs était en morceaux sur le plancher et les rideaux volaient au vent.

MYERS. — Qu'avez-vous fait ?

JANET. — J'ai appelé la police.

MYERS. — Avez-vous vraiment pensé que c'était un cambrioleur qui avait tué Miss French ?

SIR WILFRED. — Opposition, monsieur le Président, permettez-moi simplement de demander ceci, Miss Mackenzie. Qu'avez-vous fait après avoir téléphoné à la police ?

JANET. — J'ai cherché dans toute la maison.

MYERS. — Pourquoi ?

JANET. — Pour voir s'il n'y avait pas un malfaiteur.

MYERS. — Avez-vous trouvé quelqu'un ?

JANET. — Personne. D'ailleurs, tout était intact, sauf dans le salon.

MYERS. — Que savez-vous de James Vole ?

JANET. — Je sais qu'il avait besoin d'argent.

MYERS. — En demandait-il à Miss French ?

JANET. — Il était bien trop malin pour ça.

MYERS. — Il aidait Miss French dans ses affaires, dans ses déclarations d'impôts ?...

JANET. — Ouais... cependant, c'était vraiment pas utile.

MYERS. — Que voulez-vous dire par : ce n'était pas utile ?

JANET. — Je veux dire que Miss French s'y connaissait très bien en affaires. Elle avait l'esprit clair. J'ai souvent entendu les hommes de loi l'en féliciter.

MYERS. — Vous doutiez-vous de la façon dont Miss French avait disposé de sa fortune en prévision de sa mort ?

JANET. — Elle faisait des tas de testaments, chaque fois que la fantaisie l'en prenait... C'était une femme qui avait beaucoup d'argent et aucun parent à qui le laisser. Elle disait toujours : mon argent doit aller là où il sera le plus utile. Une fois, c'est à des orphelins qu'elle l'a légué, une autre fois, à un asile de vieillards, et puis à une clinique pour vieux chats et vieux chiens, et puis à une œuvre pour les anciens jockeys. Mais en fin de compte, ça se passait toujours de la même façon ; elle se disputait

avec les gens, déchirait le testament et en faisait un autre.

Myers. — Savez-vous quand elle a fait son dernier testament ?

Janet. — Le 8 octobre dernier. La veille, en apportant le café, j'ai entendu Miss French téléphoner à son notaire. M. Stokes, elle lui disait de venir le lendemain, car elle voulait changer son testament. Lui, il était là pendant tout ce temps, je veux dire l'accusé, et il protestait... « Non, non, non. » « Mais si, mon cher garçon, disait ma patronne, je le veux. Souvenez-vous du jour où j'ai failli être écrasée par un autobus. Ça peut m'arriver pour de bon. »

Myers. — Saviez-vous, Miss Mackenzie, que James Vole était marié ?

Janet. — Non, bien sûr que non, et ma patronne non plus ne le savait pas.

Sir Wilfred. — Opposition. Ce que Miss French savait ou ne savait pas est pure hypothèse chez Janet Mackenzie.

Myers. — Alors, disons plutôt que vous avez l'impression que Miss French croyait James Vole célibataire. Sur quoi fondiez-vous cette impression ?

Janet. — Le dernier livre qu'elle a fait venir de la bibliothèque, il l'intéressait, qu'elle m'a dit, parce qu'il s'agissait de la femme de Disraeli qui avait épousé un homme bien plus jeune qu'elle. Je savais bien, moi, ce qu'elle avait dans la tête.

Le président. — Ceci est une considération à rejeter.

Janet. — Pourquoi ?

Le président. — Parce que messieurs les Jurés, une femme peut fort bien lire la vie de la femme de Disraeli sans automatiquement penser à épouser un garçon plus jeune qu'elle.

Myers. — M. Vole a-t-il jamais fait allusion à sa femme ?

Janet. — Jamais.

Myers. — Merci. (*Il s'assoit.*)

(*Sir Wilfred se lève.*)

Sir Wilfred, *doux et aimable.* — Nous avons tous apprécié votre dévouement à l'égard de votre maîtresse, Miss Mackenzie.

Janet. — Vous êtes bien aimable, monsieur l'Avocat.

Sir Wilfred. — Vous aviez beaucoup d'influence sur elle ?

Janet. — Ah ! pour ça, oui.

Sir Wilfred. — Savez-vous quand Miss French avait fait son avant-dernier testament ?

Janet. — Au printemps, oui.

Sir Wilfred. — Dans ce testament, elle vous laissait toute sa fortune. Le saviez-vous ?

Janet. — Oui, elle me l'avait dit.

Sir Wilfred. — Dans son dernier testament, si j'ai bien compris, elle vous a simplement laissé un tout petit legs, en choisissant l'accusé pour son principal héritier.

Janet. — Ce sera dégoûtant d'injustice s'il touche jamais un sou de cet argent.

Sir Wilfred. — Bon. Venons au 14 octobre. Vous dites que vous avez entendu Miss French parler avec l'accusé. Avez-vous compris ce qu'ils disaient ?

Janet. — Je n'ai pas compris ce qu'ils disaient, non.

Sir Wilfred. — Vous n'avez entendu que le son de leurs voix.

Janet. — Ils étaient en train de parler et de rire.

Sir Wilfred. — Pourquoi affirmez-vous que c'était la voix de James Vole ?

Janet. — Je la connais bien, allez.

Sir Wilfred. — La porte était fermée, n'est-ce pas ?

Janet. — Oui, elle était fermée.

Sir Wilfred. — Vous avez entendu des voix à travers une porte fermée et vous nous jurez que l'une d'elles était celle de James Vole. Je prétends qu'en disant cela vous êtes de parti pris.

Janet. — C'était James Vole, que vous le vouliez ou non...

Sir Wilfred. — Si j'ai bien compris, vous êtes passée deux fois devant la porte du salon, une fois en allant dans votre chambre, une seconde fois en ressortant.

Janet. — C'est ça.

Sir Wilfred. — Vous étiez certainement très pressée de trouver le patron du pull et de retourner chez vos amis ?

Janet. — Je n'étais pas pressée ; j'avais toute la soirée devant moi.

Sir Wilfred. — Pourtant, chaque fois, vous avez dû passer assez vite devant la porte du salon ?

Janet. — Je suis passée assez lentement pour entendre ce que j'ai entendu.

Sir Wilfred. — Voyons, Miss Mackenzie, je suis certain que vous n'êtes pas en train d'avouer à MM. les Jurés que vous écoutez aux portes ?

Janet. — Certainement pas. J'ai mieux à faire que d'écouter aux portes.

Sir Wilfred. — J'en suis sûr. Vous êtes, n'est-ce pas, inscrite aux Assurances sur la maladie ?

Janet. — Oui, forcément. Quatre shillings et six pences que je donne chaque semaine. C'est lourd pour une femme qui est obligée de gagner sa vie.

Sir Wilfred. — Oui, oui, nous sommes bien tous de votre avis, Miss Mackenzie. Je crois savoir, Miss Mackenzie, que vous avez tout récemment fait une demande d'appareil contre la surdité.

Janet. — Oui, voilà six mois que je l'ai demandé et je ne l'ai toujours pas.

Sir Wilfred. — Donc, vous êtes un peu dure d'oreille, n'est-ce pas ? (*Il baisse la voix et bredouille exprès.*) Quand je vous dis, Miss Mackenzie, qu'il vous est absolument impossible de reconnaître une voix à travers une porte fermée, que me répondez-vous ? Pouvez-vous me répéter ce que je vous ai dit ?

Janet. — Je n'entends pas quand on marmonne.

Sir Wilfred. — Vous n'avez pas entendu ce que je disais et je ne suis qu'à quelques mètres de vous..., dans la même salle. Et, cependant, vous nous assurez que vous avez reconnu la voix de James Vole derrière une porte fermée...

Janet. — C'étai lui, je vous dis que c'était lui.

Sir Wilfred. — Vous voulez dire que vous désirez que ce soit lui. Vous n'êtes pas très objective.

JANET. — Objective... Qui ça pouvait-il être d'autre?

SIR WILFRED. — Ah ! Précisément. (*Il répète lentement.*) Qui cela pouvait-il être d'autre ? C'est une question que vous refusez de vous poser. Dites-moi, Miss Mackenzie, Miss French, d'après ce que l'on m'a dit, écoutait souvent la radio ?

JANET. — Oui.

SIR WILFRED. — Que préférait-elle ? Les actualités, la musique, les variétés, une bonne pièce de théâtre?

JANET. — Oui, elle aimait bien les pièces de théâtre.

SIR WILFRED. — Ne serait-il pas possible qu'au moment où vous êtes passée devant la porte du salon, ce fût la radio que vous ayez entendue ? Les voix d'un homme et d'une femme qui riaient. Ce soir-là, on jouait : « La Culbute des Amoureux ».

JANET. — Ce n'était pas la radio.

SIR WILFRED, *ironique.* — Pourquoi ?

JANET. — Notre radio était en réparation depuis huit jours.

(*Sensation dans le public.*)

(*Elle se rengorge.*)

SIR WILFRED. — Vous avez dû être bouleversée, si vous avez vraiment cru que Miss French voulait épouser l'accusé, Miss Mackenzie ?

JANET. — Naturellement que j'étais bouleversée, c'était tellement bête.

SIR WILFRED. — Si Miss French avait épousé l'accusé, il est possible qu'il l'aurait persuadée de vous renvoyer, n'est-ce pas ?

JANET. — Pour sûr, celui-là, (*Elle montre James.*) aurait tout fait pour se débarrasser de moi.

SIR WILFRED. — Si c'est ce que vous pensez, il n'est pas étonnant que vous soyez hostile à l'accusé.

(*Fin du contre-interrogatoire, Myers se lève.*)

MYERS. — Me Robarts a obtenu à grand-peine, Miss Mackenzie, que vous fassiez preuve d'animosité contre l'accusé.

SIR WILFRED, *sans se lever et assez audiblement pour que les jurés puissent l'entendre.* — Sans aucune peine, maître Myers, aucune peine.

MYERS. — Une seule question, quant à moi : Vous déclarez avoir entendu la voix de l'accusé à travers la porte. Voulez-vous dire à MM. les Jurés comment vous pouvez être sûre que c'était bien la voix de James Vole.

JANET. — On peut reconnaître la voix de quelqu'un sans comprendre ce qu'il dit.

MYERS. — Merci, Miss Mackenzie.

JANET, *après s'être inclinée devant le président.* — Au revoir, messieurs-dames. (*Elle s'en va, revient reprendre son parapluie. Deux ou trois fois pendant son interrogatoire, elle a voulu s'adresser au président qui l'a chaque fois renvoyée vers le jury. Elle est exaspérée.*)

MYERS. — Appelez Thomas Clegg.

L'HUISSIER. — Thomas Clegg.

(*L'huissier ouvre la porte pour faire sortir Janet et Clegg entre. Il va au box des témoins, l'huissier lui tend la Bible. Clegg est un petit jeune homme prétentieux, un tantinet pédéraste, comique, genre garçon coiffeur de bas étage.*)

M. CLEGG *prête serment, il a un petit carnet à la main et fait mine d'y chercher ses notes.* — Je jure par Dieu tout-puissant de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

MYERS. — Vous êtes Thomas Clegg ?

CLEGG. — Oui, Maître.

MYERS. — Assistant de laboratoire de Scotland Yard ?

CLEGG. — C'est mon titre.

MYERS. — Reconnaissez-vous ce veston ?

(*L'huissier se lève et va chercher le veston.*)

CLEGG. — Oui, Maître. Il m'a été donné par l'inspecteur Hearne pour y rechercher des traces de sang.

(*L'huissier lui tend le veston. Clegg ne veut même pas le regarder et l'huissier le repose sur la table.*)

MYERS. — Voulez-vous me dire ce que vous avez constaté ?

CLEGG. — Une manche du veston avait été lavée, mais insuffisamment repassée. Il m'a donc été possible de relever quelques traces de sang.

MYERS. — Quel groupe sanguin ?

CLEGG. — Groupe O.

MYERS. — Vous a-t-on également donné du sang à analyser ?

CLEGG. — On m'a donné celui de Miss Emily French. Il appartenait au groupe O.

(*Myers s'assoit.*)

SIR WILFRED. — Une manche seulement avait été lavée, la gauche ?

CLEGG. — Je l'ai dit...

SIR WILFRED. — Savez-vous que l'accusé avait prévenu la police qu'il avait une coupure au poignet gauche et du sang sur une manche de son veston ?

CLEGG. — J'étais au courant.

SIR WILFRED. — Voilà le certificat attestant que James Vole est donneur de sang dans un hôpital de Londres et que son groupe sanguin est le groupe O. C'est le même groupe, n'est-ce pas ?

CLEGG. — Oui.

SIR WILFRED. — Donc le sang trouvé sur la manche pourrait parfaitement provenir de la coupure du poignet de l'accusé.

CLEGG. — C'est possible.

MYERS, *se levant à nouveau.* — L'appartenance au groupe O est très fréquente, n'est-ce pas ?

CLEGG. — Oui, quarante-deux pour cent des gens font partie du groupe O. C'est un groupe très fréquenté.

(*Le public rit.*)

MYERS. — Merci. Appelez Romaine Heilger.

(*Clegg quitte le box des témoins. L'huissier se lève, appelle Romaine Heilger.*)

L'AGENT DE POLICE, *annonce.* — Romaine Heilger.

(*Il ouvre la porte, Clegg sort. Romaine entre dans le box. Tout le monde se met à parler dans la salle.*)

L'HUISSIER. — Silence !

(*Il tend la Bible à Romaine qui prête serment.*)

ROMAINE. — Je jure par le Dieu tout-puissant de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

MYERS. — Vous vous appelez Romaine Heilger ?

ROMAINE. — Oui.

MYERS. — Vous habitez 22 Lodgarry Mansions, et vous vivez maritalement avec James Vole, n'est-ce pas ?

ROMAINE. — Oui.

MYERS. — Etes-vous vraiment sa femme ?

ROMAINE. — Nous avons accompli une sorte de mariage à Vienne, mais mon premier mari est toujours vivant, donc ce mariage-ci n'est pas...

(*Sensation.*)

MYERS. — Pas valable...

JAMES. — Romaine, qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce que tu dis ?

LE PRÉSIDENT. — Silence.

MYERS. — Madame Heilger, êtes-vous prête à déposer contre James Vole qui n'est pas votre mari aux termes de la loi ?

ROMAINE. — Tout à fait prête.

SIR WILFRED. — Monsieur le Président, je récuse le témoin. Nous avons la preuve de son mariage avec l'accusé ; par contre, nous n'avons aucune preuve de son prétendu premier mariage.

MYERS. — Monsieur le Président, si Me Robarts ne s'était pas départi de sa patience coutumière et avait attendu mon autre question, cette interruption aurait pu être évitée. Madame Heilger, ceci est-il un certificat de mariage entre vous et Otto Gerth Heilger, le 18 avril 1946, à Vienne ?

ROMAINE. — En effet.

LE PRÉSIDENT. — J'aimerais voir ce certificat. (*L'huissier tend le certificat à un clerc qui le remet au président.*) Je crois que ce sera la pièce n° 4.

MYERS. — Je le crois, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT, *après avoir examiné le document.* — Mon opinion est que le témoin est autorisé à faire sa déposition.

(*Le clerc reprend le certificat, le tend à l'huissier qui le remet sur la table, après que Sir Wilfred l'eut examiné.*)

MYERS. — Voulez-vous me dire, madame Heilger, ce qui, à votre connaissance, s'est passé ce soir du 14 octobre ?

ROMAINE. — Je suis restée chez moi toute la soirée.

MYERS. — Et James Vole ?

ROMAINE. — James est sorti à 7 h. 30.

MYERS. — Et quand est-il rentré ?

ROMAINE. — A 10 h. 30.

(*Sensation.*)

JAMES. — Romaine, ce n'est pas vrai, tu sais que ce n'est pas vrai. Je suis rentré à 9 h. 25. (*Il s'assied, met son visage entre ses mains et murmure :*) Je ne comprends pas... Je ne comprends pas.

(*Mayhew va vers James et lui demande de se taire.*)

MYERS. — James Vole est rentré, dites-vous, à 10 h. 10 ?...

ROMAINE. — Oui.

MYERS. — Et ensuite ?

ROMAINE. — Il était essoufflé, très agité... Il a retiré son veston, en a examiné les manches, puis m'a demandé de les laver. Elles avaient des taches de sang.

MYERS. — A-t-il expliqué la provenance de ce sang ?

ROMAINE. — Il a dit : « Nom de Dieu, il y a du sang. » J'ai dit : « Qu'est-ce que tu as fait ? » Il a répondu : « Je l'ai tuée. »

JAMES, *affolé.* — Ce n'est pas vrai, je vous dis que ce n'est pas vrai.

LE PRÉSIDENT. — Calmez-vous, je vous prie.

JAMES, *affolé, hurlant.* — Ce n'est pas vrai. Je vous dis. Ce n'est pas vrai... Il n'y a pas un mot de vrai.

LE PRÉSIDENT. — Du calme, du calme.

JAMES. — Il n'y a pas un mot de vrai.

(*Les gardiens le font taire.*)

LE PRÉSIDENT, *à Romaine.* — Madame Heilger, vous vous rendez compte de la gravité de vos paroles ?

ROMAINE. — Je dois dire la vérité, n'est-ce pas ? Je viens de prêter serment que je dirai la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

MYERS. — L'accusé vous a dit : je l'ai tuée. Avez-vous compris à qui il faisait allusion ?

ROMAINE. — Oui. A la vieille femme qu'il allait voir si souvent.

MYERS. — Après vous avoir avoué qu'il l'avait tuée, que vous a-t-il dit ?

ROMAINE. — Il m'a demandé de déclarer qu'il était rentré à 9 h. 25 et qu'il n'était pas ressorti. Je lui ai demandé : « Est-ce qu'ils savent que c'est toi qui l'as tuée. Enfin je veux dire, la police ? » Il m'a répondu : « Non, ils croiront que c'est un cambrioleur, mais de toute façon, n'oublie pas que j'étais ici avec toi dès 9 h. 30.

MYERS. — Par la suite, la police vous a-t-elle interrogée ?

ROMAINE. — Oui.

MYERS. — Vous a-t-elle demandé si James Vole était rentré avec vous à 9 h. 30.

ROMAINE. — Oui.

MYERS. — Qu'avez-vous répondu ?

ROMAINE. — J'ai dit qu'il était avec moi.

MYERS. — Mais vous venez aujourd'hui de revenir sur cette déposition. Pourquoi ?

ROMAINE, *tout à coup avec passion.* — Parce que c'est un assassin. Je ne peux pas continuer à mentir pour le sauver. Je lui suis reconnaissante, oui, il m'a épousée à Vienne, il m'a amenée ici... Ce qu'il m'a demandé je l'ai toujours fait, parce qu'il m'avait sauvée !

MYERS. — Et parce que vous l'aimiez ?

ROMAINE. — Non, je ne l'ai jamais aimé.

JAMES. — Romaine !

ROMAINE, *elle ne le regarde jamais.* — Je ne l'ai jamais aimé.

MYERS. — Vous étiez reconnaissante à l'accusé de vous avoir amenée ici, en Angleterre. Il vous a demandé de lui fournir un alibi, d'abord vous avez accepté, mais ensuite vous avez réfléchi et vous vous êtes rendu compte que c'était impossible.

ROMAINE. — Oui, c'est exactement cela.

MYERS. — Pourquoi avez-vous senti que vous ne pouviez plus lui donner cet alibi. Aviez-vous peur qu'un innocent fût condamné à sa place ?

ROMAINE. — Oui, et puis il a commis un crime. Je ne peux pas venir au tribunal et mentir et dire qu'il était avec moi quand il était en train de tuer. Non, je ne peux pas. Je ne connais pas votre pays... J'ai peur de la police... Je veux dire la vérité.

MYERS. — Et c'est là, la vérité... James Vole est rentré à 10 h. 10 avec du sang sur les manches de son veston, il vous a dit : « Je viens de la tuer ! » Vous jurez devant Dieu que c'est la vérité.

ROMAINE. — C'est la vérité. Je le jure devant Dieu.

(*Myers s'assied, Sir Wilfred se lève.*)

SIR WILFRED, *pesamment.* — Vous dites, madame, que l'accusé vous a épousée en Autriche et vous a amenée ici. Savait-il que votre premier mari était vivant ?

ROMAINE. — Non.

SIR WILFRED. — Il a donc agi avec une bonne foi totale ?

ROMAINE. — Oui.

SIR WILFRED. — Son acte vous a inspiré de la gratitude.

ROMAINE. — De la gratitude, oui.

SIR WILFRED. — Et vous prouvez cette gratitude en venant ici témoigner contre lui.

ROMAINE. — Je dois dire la vérité...

SIR WILFRED, *brutalement.* — Mais est-ce la vérité ?

ROMAINE. — Oui.

SIR WILFRED. — Et moi, je vous dis que le 14 octobre, James Vole était chez vous à 9 h. 30 quand le meurtre a été commis. Je dis que votre histoire est une invention machiavélique pour vous venger.

ROMAINE. — Me venger de quoi ?

SIR WILFRED. — Vous savez que vous parlez sous la foi du serment.

ROMAINE. — Oui.

SIR WILFRED. — Je vous préviens, madame Heilger, que si le sort de l'accusé vous laisse indifférente, le vôtre mérite que vous y réfléchissiez, car les sanctions pour un parjure sont lourdes... en Angleterre.

MYERS, *s'interposant.* — Vraiment, monsieur le Président, je ne sais si ces déclarations théâtrales de Me Robarts ont pour but d'impressionner les jurés, mais j'ose dire avec toute la modération requise que, selon moi, rien ne permet de soupçonner le témoin de dire autre chose que la vérité.

LE PRÉSIDENT. — Maître Myers, maintenant l'accusé risque sa tête, je désire que la défense ait toute latitude de s'exprimer. Sir Wilfred, reprenez la parole.

SIR WILFRED. — Madame Heilger, dans votre première déposition, n'avez-vous pas dit à la police que le sang provenait d'une blessure que votre mari s'était faite en découpant du jambon ?

ROMAINE. — Je l'ai dit, oui, mais ce n'était pas vrai. Quand James s'est aperçu que ses manches étaient tachées, il s'est coupé lui-même au poignet pour faire croire que le sang était le sien.

JAMES, *se levant.* — Ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais fait cela.

(*On le fait taire.*)

SIR WILFRED. — Je vous en prie, je vous en prie. (*Se retournant vers Romaine.*) Vous admettez donc que votre première déposition à la police était un mensonge.

ROMAINE. — James m'avait fait la leçon.

SIR WILFRED. — Tout le problème consiste à savoir si vous avez menti à la police ou si vous mentez maintenant. Si vous aviez été sincèrement révoltée parce que votre mari avait commis un meurtre, vous auriez aussi bien pu dire la vérité quand on vous a interrogée la première fois.

ROMAINE. — J'avais peur de James.

SIR WILFRED, *montrant en gesticulant la pitoyable silhouette de James dans le box des accusés.* — Vous aviez peur de James Vole, peur de l'homme dont vous venez de briser le cœur par votre affreuse, votre effroyable déposition et je pèse mes mots. Je pense que MM. les Jurés sauront discerner lequel de vous deux il faut croire. (*Il s'assied.*)

MYERS, *se lève.* — Romaine Heilger, je vous le demande une dernière fois, nous avez-vous dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

ROMAINE. — C'est la vérité.

MYERS. — Monsieur le Président, je cède la parole à la défense.

(*Romaine sort, tandis que l'agent de police lui ouvre la porte.*)

JAMES, *pendant qu'elle passe près de lui.* — Romaine !

L'HUISSIER. — Silence !

LE PRÉSIDENT. — Sir Wilfred.

SIR WILFRED. — Monsieur le Président, messieurs les Jurés. Vous avez entendu la déposition de la police, une déclaration objective et impartiale se bornant à narrer les faits. Vous avez entendu le témoignage du médecin ; vous avez entendu celui de l'expert. Contre les témoins, je n'ai rien à dire. Par ailleurs, vous avez entendu Janet Mackenzie et une femme qui se fait appeler Romaine Vole. Pouvez-vous avoir foi en l'objectivité de leurs dépositions ? Janet Mackenzie qui n'est plus l'héritière de Miss French, sa place ayant été prise, bien involontairement, par ce pauvre garçon. Romaine Vole ou Heilger, peu importe son nom, qui réussit à se faire épouser par James en lui cachant qu'elle était déjà mariée et qui s'est servie de lui pour échapper à la persécution politique. Elle vient d'avouer qu'elle ne l'a jamais aimé. Il a joué le rôle qu'elle lui avait assigné. Elle le récompense par le plus ignominieux des témoignages. Quel crédit pouvez-vous consentir aux affirmations de cette femme qui joue du mensonge avec une virtuosité diabolique ? Messieurs les Jurés, j'appelle à la barre James Vole.

(*James Vole, toujours très bouleversé, va dans le box des témoins et prête serment.*)

JAMES. — Je jure par le Dieu tout-puissant de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

SIR WILFRED. — Nous savons quelle était votre amitié pour Miss French, monsieur Vole, voulez-vous nous dire si vous alliez la voir fréquemment.

JAMES. — Oui, très souvent.

SIR WILFRED. — Pour quelle raison ?

JAMES. — Elle était très gentille avec moi et je me suis mis à bien l'aimer. (*Doucement*.) Oui, je l'aimais beaucoup.

SIR WILFRED. — Vous avez entendu Janet Mackenzie dire que Miss French vous croyait célibataire et avait peut-être l'intention de vous épouser ? Qu'y a-t-il de vrai là-dedans ?

JAMES. — Rien du tout. C'est absolument idiot.

SIR WILFRED. — Miss French savait-elle que vous étiez marié ?

JAMES. — Oui.

SIR WILFRED. — Il n'a pas été question de mariage entre elle et vous ?

JAMES, *haussant les épaules*. — Bien sûr que non.

SIR WILFRED. — Voulez-vous nous raconter ce qui est arrivé le soir du 14 octobre ?

JAMES. — Eh bien ! voilà. J'avais trouvé une nouvelle brosse pour les chats, je n'avais rien à faire ce soir-là, alors j'ai pensé à lui apporter ce cadeau pour lui faire plaisir.

LE PRÉSIDENT. — Singulier cadeau !

JAMES. — Non, c'était un nouveau modèle venu d'Amérique.

LE PRÉSIDENT. — Naturellement.

SIR WILFRED. — A quelle heure êtes-vous allé chez elle ?

JAMES. — A huit heures. Je lui ai donné la brosse. Elle a été très contente. Nous l'avons essayée sur un des chats. Ensuite, nous avons fait une partie de backgammon... Miss French aimait beaucoup le backgammon..., puis je l'ai quittée.

SIR WILFRED. — Vous n'avez pas vu Janet Mackenzie ?

JAMES. — Non, c'est Miss French qui m'a ouvert la porte.

SIR WILFRED. — Saviez-vous que Janet Mackenzie était sortie ?

JAMES. — Non, je n'y ai même pas pensé.

SIR WILFRED. — A quelle heure avez-vous quitté Miss French ?

JAMES. — Un peu avant 9 heures. Je suis rentré à pied. Il faisait très beau.

SIR WILFRED. — Combien de temps avez-vous mis pour rentrer ?

JAMES. — Oh ! de vingt à trente minutes à peu près.

SIR WILFRED. — Vous étiez donc chez vous à... ?

JAMES. — A 9 h. 25, je crois.

SIR WILFRED. — Et votre femme — je continue à l'appeler votre femme — était à la maison.

JAMES. — Oui, naturellement, elle était là... il faut qu'elle soit devenue folle... pour...

SIR WILFRED. — Laissons cela pour le moment. Continuons votre histoire... Avez-vous lavé votre veston en rentrant ?

JAMES. — Non, bien sûr que non. C'est Romaine qui l'a lavé le lendemain matin. Elle m'a dit qu'il y avait du sang provenant de ma coupure au poignet.

SIR WILFRED. — Ah ! Votre coupure au poignet.

JAMES. — Oui, ici. (*Il montre son poignet.*) Vous pouvez encore voir la cicatrice.

SIR WILFRED. — Quand avez-vous entendu parler du meurtre pour la première fois ?

JAMES. — Je l'ai lu dans le journal, le lendemain soir.

SIR WILFRED. — Quelle fut votre réaction ?

JAMES. — J'ai été sonné.

SIR WILFRED. — Et ensuite ?

JAMES. — J'ai lu que la police voulait m'entendre et, naturellement, j'y suis allé.

SIR WILFRED. — Vous êtes allé au commissariat de police faire une déposition ?

JAMES. — Oui.

SIR WILFRED. — Vous n'avez pas hésité avant de vous y décider.

JAMES. — Non... Pourquoi ?

SIR WILFRED. — Miss French vous a-t-elle jamais donné de l'argent ?

JAMES. — Non, jamais.

SIR WILFRED. — Saviez-vous qu'elle avait fait un testament en votre faveur ?

JAMES. — Elle m'avait dit qu'elle avait téléphoné à son notaire pour modifier son testament. Je lui ai demandé alors si elle avait l'habitude de le refaire souvent, et elle m'a répondu : « Oui, de temps en temps. »

SIR WILFRED. — Saviez-vous quels allaient être les termes de ses nouvelles dispositions testamentaires.

JAMES. — Je jure que non.

SIR WILFRED. — Elle ne vous avait jamais fait la plus petite allusion au fait qu'elle vous laisserait quelque chose ?

JAMES. — Non.

SIR WILFRED. — Vous êtes arrivé chez vous à 9 h. 25 ce soir-là. Vous avez dîné avec votre femme. Etes-vous ressorti ?

JAMES. — Non. Nous nous sommes couchés de bonne heure.

SIR WILFRED. — Etes-vous gaucher ?

JAMES. — Non, je me sers toujours de la main droite ; c'est pour ça que je me suis coupé au poignet gauche en tranchant du jambon.

SIR WILFRED. — Je vais vous poser une dernière question, monsieur Vole. *Avez-vous tué Miss Emily French ?*

JAMES. — Non, je ne l'ai pas tuée.

(*Sir Wilfred s'assoit.*)

MYERS, *se lève*. — Avez-vous jamais essayé d'extorquer de l'argent à quelqu'un ?

JAMES. — Non.

MYERS. — Au bout de combien de temps avez-vous appris que Miss French possédait une grosse fortune ?

JAMES. — Au début, je me suis bien rendu compte qu'elle était à l'aise, mais je ne savais pas encore qu'elle était si riche.

MYERS. — Mais quand vous l'avez appris et de la source la plus sûre, puisque vous rédigiez ses déclarations d'impôts, n'avez-vous pas décidé de la voir plus souvent ?

JAMES. — Oui, c'est bien l'impression que ça doit faire. Mais la question d'argent n'avait rien à voir là-dedans. Je l'aimais vraiment beaucoup, vous savez.

MYERS. — Vous auriez continué à la voir même si elle avait été pauvre ?

JAMES, *violemment*. — Oui, naturellement.

MYERS. — Vous êtes, vous-même, dans une situation... disons, difficile ?

JAMES. — Cette blague..., vous n'apprenez rien à personne.

LE PRÉSIDENT. — Vole, soyez plus correct avec l'avocat de la poursuite.

MYERS. — Merci, monsieur le Président. (*A l'accusé.*) Répondez à ma question par oui ou par non.

JAMES. — Je réponds oui.

MYERS. — Combien gagnez-vous ?

JAMES. — Eh bien, à vrai dire, je suis en chômage pour le moment et depuis assez longtemps.

MYERS. — Vous vous êtes fait renvoyer de votre dernière place ?

JAMES, *avec une vanité puérile*. — Pas du tout. C'est moi qui en ai eu marre.

MYERS. — Au moment de votre arrestation, combien aviez-vous en banque ?

JAMES. — Oh ! quelques livres. J'attendais de l'argent dans une semaine ou deux.

MYERS. — Combien ?

JAMES, *souriant gentiment*. — Pas beaucoup.

MYERS. — En résumé, vous étiez à bout de ressources ?

JAMES. — Non, pas complètement à bout, juste un peu fauché, quoi.

MYERS. — Vous étiez « fauché » comme vous dites, vous rencontrez une femme riche et vous vous mettez à la fréquenter avec assiduité.

JAMES. — Vous transformez tout ce que je dis. Je vous assure que je l'aimais beaucoup.

MYERS. — Vous aidiez, n'est-ce pas, Miss French à établir sa déclaration d'impôts ?

JAMES. — Bien, vous connaissez ces paperasses. On ne peut pas en sortir ? En tout cas, elle ne s'en sortait pas.

MYERS. — Selon Janet Mackenzie, Miss French avait la tête bien accrochée sur les épaules et était très capable de gérer ses propres affaires.

JAMES. — Ce n'est pas ce qu'elle me disait. Elle se perdait dans tout ce charabia.

MYERS. — En remplissant ses déclarations d'impôts, vous avez évidemment appris le montant exact de ses revenus.

JAMES. — Non.

MYERS. — Non ?

JAMES. — Enfin... je veux dire oui... naturellement.

MYERS. — Oui, voilà qui est bien utile... Vous dites que Miss French savait que vous étiez marié ?

JAMES. — Oui.

MYERS. — Cependant, elle ne vous a jamais demandé d'amener votre femme ?

JAMES. — Non.

MYERS. — Pourquoi ?

JAMES. — Oh ! je ne sais pas. Je crois que les femmes l'embêtaient.

MYERS. — Sans doute préférait-elle les jolis garçons ? Et vous n'avez pas insisté pour lui amener votre femme ?

JAMES. — Non. Elle savait que Romaine était étrangère et... oh ! elle avait l'air de croire que nous ne nous entendions pas très bien.

MYERS. — C'est l'impression que vous lui avez donnée ?

JAMES. — Mais non ! Je crois qu'elle prenait ses désirs pour des réalités.

MYERS. — Vous voulez dire qu'elle était amoureuse de vous ?

JAMES. — Non, pas amoureuse, mais comment vous dire ça, c'est comme les mères quelquefois avec leur fils...

MYERS. — Avec leur fils ?

JAMES. — Elles n'ont pas envie qu'ils s'occupent d'une jeune fille, qu'ils lui fassent la cour, qu'ils...

MYERS. — Au fond, vous espériez tirer un avantage pécuniaire de votre amitié avec Miss French ?

JAMES. — Pas de la façon que vous pensez.

MYERS. — Vous semblez savoir ce que je pense mieux que moi-même. De quelle façon, alors, espériez-vous tirer d'elle un profit quelconque ? (*Un temps.*) Je répète : de quelle façon espériez-vous tirer de Miss French un profit quelconque ?

JAMES. — Eh bien, voilà, j'avais inventé un truc pour les voitures, un essuie-glace contre la neige. Je cherchais quelqu'un pour me commanditer. J'ai pensé alors à Miss French. Mais ce n'était pas seulement pour ça que j'allais la voir. Je vous ai déjà dit que je l'aimais beaucoup.

MYERS. — Oui, oui, nous avons déjà entendu ça plusieurs fois... vous l'aimiez beaucoup...

JAMES, *maussade*. — Mais, puisque c'est la vérité.

MYERS. — Messieurs les Jurés apprécieront. Monsieur Vole, je crois savoir qu'une semaine environ avant la mort de Miss French, vous vous êtes rendu dans une agence de voyage pour demander des renseignements en vue d'une croisière à l'étranger.

JAMES. — Et puis après, c'est un crime ?

MYERS. — Pas le moins du monde, beaucoup de gens font des croisières *quand ils en ont les moyens* ; mais vous n'en aviez pas les moyens, n'est-ce pas, monsieur Vole ?

JAMES. — J'avais plus le sou, je vous l'ai déjà dit.

MYERS. — Et pourtant, vous êtes allé dans cette agence de voyage avec une blonde, une blonde jonquille, si je suis bien renseigné ?

LE PRÉSIDENT. — Une blonde jonquille ? maître Myers.

MYERS. — C'est le qualificatif pour désigner une femme dont les cheveux sont blond-jonquille, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT. — Je croyais n'avoir plus rien à apprendre sur les blondes, mais une blonde jonquille... enfin continuez maître Myers.

MYERS. — Alors ?

JAMES. — Ma femme n'est pas blonde et, de toute façon, je ne suis entré à l'agence que pour m'amuser un peu.

MYERS. — C'est pour vous amuser que vous avez demandé des renseignements détaillés sur une croisière des plus coûteuses. Comment aviez-vous l'intention de payer ?

JAMES. — Je n'en avais pas l'intention.

MYERS. — Peut-être saviez-vous que huit jours plus tard, vous hériteriez d'une vieille dame fort riche ?

JAMES, *haussant les épaules.* — Je ne savais rien du tout. J'avais un coup de cafard, ce jour-là ; dans la vitrine, il y avait des affiches avec des palmiers, des cocotiers, une mer bleue, alors je suis entré pour demander des renseignements. L'employé m'a regardé du haut de sa grandeur ; je n'étais pas très élégant, évidemment. Cela m'a vexé et je lui ai joué la comédie. *(Il sourit en se souvenant de la scène.)* J'ai commencé à lui poser des tas de questions sur les croisières les plus chères, les meilleurs bateaux et les cabines de luxe.

MYERS. — Et vous espérez vraiment que les jurés croiront cette histoire ?

JAMES. — Je n'espère rien du tout. Mais c'était comme ça. C'était enfantin, c'était naïf, d'accord, mais c'était rigolo et j'ai passé un bon moment... *(Avec un regard pathétique.)* Je n'avais l'intention ni de tuer, ni d'hériter.

MYERS. — Et la mort de Miss French faisant de vous son héritier quelques jours plus tard ne fut qu'une extraordinaire coïncidence ?

JAMES. — Je vous l'ai dit. Je ne l'ai pas tuée.

MYERS. — Pourtant la femme qui est soi-disant votre épouse vous accuse. Pour quelle raison ?

JAMES. — Je ne vois aucune raison. Il n'y a pas de raison. Aucune. Elle a dû devenir folle. Bon Dieu, qu'est-ce qui lui est arrivé ? Qu'est-ce qui a pu la changer comme ça ?

MYERS. — Très jolie démonstration. Voyez-vous monsieur Vole, ici, au tribunal, nous ne tenons compte que des faits et le fait est que la seule personne qui vous ait vraiment vu le soir du crime affirme que vous êtes rentré à 10 h. 10... et elle ajoute que vous aviez des taches de sang sur vos vêtements.

JAMES. — Je me suis coupé au poignet. Vous pouvez voir la cicatrice. (*Il la montre à tous.*)

MYERS. — Vous vous êtes coupé au poignet volontairement.

JAMES. — Ce n'est pas vrai.

MYERS. — Vous êtes rentré à 10 h. 10 et non à 9 h. 25.

JAMES. — Ce n'est pas vrai.

MYERS. — Vous avez tué Miss French.

JAMES. — Ce n'est pas vrai. Je ne suis pas un assassin. (*Hystériquement.*) Je n'ai pas tué, je n'ai pas tué...

RIDEAU

ACTE III

Le cabinet de Sir Wilfred, le même soir.
La porte est ouverte par Greta. Sir Wilfred et Mayhew entrent.

SCÈNE I

GRETA. — Bonsoir, Maître. Il ne fait pas beau ce soir. (*Elle sort en fermant la porte, elle voulait parler, mais Sir Wilfred l'a congédiée d'un geste.*)

SIR WILFRED. — Oh ! ce brouillard ! (*Il allume la lampe du bureau et va à la fenêtre.*)

MAYHEW. — Soirée sinistre !

SIR WILFRED. — Il n'y a donc pas de justice. Nous sortons d'une Cour d'Assises étouffante, assoiffés d'air frais, et que trouvons-nous ?... le brouillard.

MAYHEW. — Moins épais que celui dans lequel nous plongent les déclarations de Mme Heilger.

SIR WILFRED. — Satanée femme ! plus redoutable encore que je ne l'avais pressenti ! L'étrangère !... La plus insupportable des Anglaises est un ange de douceur par comparaison avec ces vamps danubiennes.

MAYHEW. — Dans une sélection de garces, la nôtre serait Miss Europe !

SIR WILFRED. — « Me venger de quoi ? » m'a-t-elle répondu tout à l'heure et avec un tel regard qu'auprès du jury elle a peut-être marqué un point contre moi... et contre James. Et pourtant, il est évident qu'elle ne cherche qu'à se venger.

MAYHEW. — De quoi ? Songez à ce que James a fait pour elle.

SIR WILFRED. — Justement. Elle lui doit trop, c'est pour ça qu'elle le méprise.

GRETA. — Du thé, maître Wilfred ?

SIR WILFRED. — Du thé ! Du whisky, voilà ce qu'il nous faut.

GRETA. — Vous savez bien, Maître, que vous parlez toujours de whisky, mais que vous buvez toujours du thé ! Ça a marché aujourd'hui ?

SIR WILFRED. — Très mal.

GRETA. — Oh ! non, Maître. Ce n'est pas possible, il n'est pas coupable. Je suis sûre qu'il ne l'a pas tuée.

SIR WILFRED. — Vous continuez à être persuadée de son innocence ? (*La regardant pensivement.*) Pourquoi ?

GRETA. — Parce qu'il n'est pas le genre d'homme à faire cela. Il est gentil, il est même très gentil. Il n'aurait jamais matraqué une vieille dame. Vous allez le sauver, n'est-ce pas, Maître ?

SIR WILFRED. — Je vais le sauver. Dieu sait comment ? Il plaît aux femmes, c'est certain... Il n'est pas particulièrement joli garçon..., il n'a rien d'un séducteur..., mais il a quelque chose qui éveille leur instinct maternel... Pas de veine qu'il n'y ait qu'une seule femme dans le jury...

MAYHEW. — En tout cas, Mme Heilger n'a pas le genre maternel ! Cela saute aux yeux, bien qu'elle ait marqué des points, je ne crois pas qu'elle ait plu aux jurés.

SIR WILFRED. — Vous avez raison, John. Tout d'abord, c'est une étrangère. Nous, nous nous méfions des étrangers. Elle est... plus ou moins bigame, tout cela fait un déplorable effet et, par-dessus le marché, elle accable son homme quand il est en danger. On n'aime pas ça chez nous.

MAYHEW. — Tout ça ne peut que nous servir.

SIR WILFRED. — Oui, mais ça ne suffit pas. Avant l'audience, nous avions zéro preuve et zéro témoin pour corroborer les affirmations de James. Après l'audience, témoins en notre faveur : toujours zéro, preuves en notre faveur : zéro toujours. Par contre, Myers nous a porté un coup terrible dans son histoire de croisière super-luxe et sa blonde jonquille.

MAYHEW. — Et si elle existait vraiment.

SIR WILFRED. — Allons, vous croyez qu'il serait capable d'avoir une maîtresse... En tout cas, voilà le bilan de la journée.

MAYHEW. — Je suis moins pessimiste. Evidemment, James ne s'est pas brillamment tiré de l'incident de l'agence de voyage. Son explication...

SIR WILFRED, *devenant tout à coup très humain.* — Et si je vous disais, John, que ma femme en fait autant.

MAYHEW. — Comment ?

SIR WILFRED, *souriant avec indulgence.* — Elle va dans les agences de voyage, elle met au point les itinéraires les plus longs et les plus compliqués. (*Il met un pot à tabac sur le bureau.*)

MAYHEW. — Merci patron.

SIR WILFRED. — Elle se préoccupe des moindres détails. S'aperçoit-elle que le bateau n'a pas de correspondance aux Bermudes, elle se désole et elle déclare alors que nous gagnerions du temps en prenant l'avion, mais que nous ne verrions rien des pays que nous survolerions... elle sollicite mon avis, et je réponds : « Cela m'est égal, ma chérie, arrange cela pour le mieux. » Nous savons très bien tous les deux que nous jouons un jeu et que tout se terminera de la même façon, nous resterons chez nous.

MAYHEW. — Eh bien, ma mère, ce sont les maisons...

SIR WILFRED. — Les maisons ?

MAYHEW. — Elle passe son temps à en visiter. Je pense qu'il n'y a pas une seule maison à vendre en Angleterre qu'elle n'ait inspectée. Elle trace les plans, elle abat des murs, elle choisit le cuir des fauteuils, les rideaux, les peintures, le linoléum des salles de bains.

(*Ils se regardent tous les deux en souriant.*)

SIR WILFRED. — Oui, oui ! Malheureusement les fantaisies de nos femmes ou de nos mères ne sont pas des preuves pour les autres ; elles nous aident seulement, vous et moi, à admettre l'intérêt du jeune Vole pour les croisières en cabine de luxe.

MAYHEW. — Châteaux en Espagne.

SIR WILFRED, *va prendre la boîte à tabac et la tend à Mayhew.* — Tenez, John.

MAYHEW. — Merci, patron.

SIR WILFRED. — Comment trouvez-vous que cela a marché tantôt avec Janet Mackenzie ?

MAYHEW. — Vous avez marqué un rude avantage avec sa surdité.

SIR WILFRED. — Oui, oui, nous l'avons bien possédée. Mais elle nous a rendu la monnaie de notre pièce avec sa radio.

(*Mayhew remet la pipe dans sa poche.*)

Vous ne fumez pas ?

MAYHEW. — Non, pas maintenant.

SIR WILFRED. — Que s'est-il passé réellement ce soir-là ? Après tout, il y a peut-être eu effraction. La police a daigné admettre que cette hypothèse est plausible.

MAYHEW. — Oui, mais au fond, ils n'y croient pas et ils se trompent rarement. J'ai bavardé cinq minutes dans les couloirs avec l'inspecteur Hearne. Il est convaincu que l'assassin était dans la maison et qu'il a brisé les vitres de l'intérieur.

SIR WILFRED. — Cela me paraît bien invraisemblable. Tous ces inspecteurs se prennent aujourd'hui pour des experts. Et tous les experts se prennent pour des surhommes.

MAYHEW. — Mais alors, qui était l'homme que Janet Mackenzie a entendu à 9 h. 30 ?

SIR WILFRED. — Ou mon client... ce qui est impossible !

MAYHEW. — Heu... heu...

SIR WILFRED. — Ou alors Janet Mackenzie a improvisé toute cette histoire quand elle a vu que la police ne croyait pas au cambriolage.

MAYHEW. — Elle n'aurait pas fait ça !

SIR WILFRED. — Moi, je la crois capable de ne reculer devant rien... Rien.

(*Greta entre et ferme la porte.*)

GRETA, *émue.* — Maître Wilfred, une dame demande à vous voir, elle dit que c'est au sujet de l'affaire James Vole.

SIR WILFRED. — Une folle ?

GRETA. — Oh ! non, maître Wilfred, les piquées, je les reconnais tout de suite.

SIR WILFRED. — Qu'est-ce qu'elle veut ?

GRETA. — Elle prétend savoir quelque chose qui pourrait aider l'accusé.

SIR WILFRED, *avec un soupir.* — C'est peu probable. Nous n'avons pas le droit de négliger quoi que ce soit. Fais-la entrer.

(*Greta ouvre la porte et fait entrer une femme d'environ trente-cinq ans, vêtue de façon très voyante, mais bon marché. Elle porte une écharpe de couleur vive sur la tête ; quantités de boucles jaunes sortent de l'écharpe et elle est très maquillée, mais mal. Elle gesticule beaucoup avec ses mains.*)

LA FEMME, *regardant prudemment les deux hommes* — Hé ! Qu'est-ce que c'est ? Y en a deux ? Ah ! j'aime pas ça.

SIR WILFRED. — Ce monsieur est maître Mayhew, mon collaborateur. Je suis Wilfred Robarts.

LA FEMME, *regardant Sir Wilfred.* — Ah ! c'est vous, mon gros. Je ne vous reconnaissais pas sans votre perruque. Ce que vous êtes beaux avec vos perruques. Vous avez des embêtements dans ce procès, hein ? Peut-être bien que je peux vous aider, moi !... Oui, moi... ça vaut la peine, mais ça vous coûtera cher.

SIR WILFRED. — Mademoiselle... Mademoiselle ?

LA FEMME. — Pas besoin de nom... Qui c'est qui dit que je donnerais mon vrai nom, d'ailleurs. (*Elle rit.*)

SIR WILFRED. — Comme vous voulez. Si vous savez quelque chose concernant l'affaire Vole qui puisse nous intéresser...

LA FEMME. — Hé là, attention. Je n'ai pas dit que je savais quelque chose, non ? *J'ai* quelque chose, c'est bien plus important, hein ?

MAYHEW. — Qu'est-ce que vous avez, madame ?

LA FEMME. — J'étais au Tribunal aujourd'hui. (*A Mayhew qui a l'air de s'étonner.*) Au fond de la salle, près de la porte. J'ai entendu cette sale putain témoigner contre son mari, avec ses grands airs. C'est une salope, voilà ce qu'elle est...

SIR WILFRED. — D'accord, mais venons-en à ce que vous pouvez nous apprendre...

LA FEMME, *avec ruse.* — Ah ! oui, mais qu'est-ce que j'en tire, moi ? Ça se paie, ce que j'ai... cent livres qu'y me faut.

MAYHEW. — Je crains que nous ne puissions pas traiter avec vous si vous ne nous donnez pas quel-

ques détails sur ce que vous nous apportez... On verra après.

La femme. — Vous n'achetez pas chat en poche, hein ? Les avocats, ça s'y connaît. (*Elle ouvre son sac à main râpé et défraîchi.*) Des lettres, v'là ce que c'est..., des lettres.

Sir Wilfred. — Des lettres de Romaine Vole à l'accusé ?

La femme, *riant vulgairement.* — A l'accusé ! Vous me faites marrer. Pauvre accusé, il se fait rouler par sa bonne femme. Non, elles ne sont pas écrites à l'accusé, mes petites lettres. J'ai quelque chose à vendre, monsieur, faut pas confondre...

Mayhew. — Si vous nous montriez ces lettres, nous serions en mesure d'apprécier leur valeur, d'une manière adéquate.

La femme. — Adéquate ! Eh ! eh, vous, le petit, vous en avez de la défense ! D'accord, vous voulez pas acheter sans voir. On joue réglo, mais si ces lettres font l'affaire, si ça envoie cette putain d'étrangère où elle devrait être, c'est cent livres pour moi, d'accord ?

Mayhew, *très distingué, en sortant dix livres.* — Si ces lettres contiennent des informations utiles à la défense, je vous donne dix livres pour couvrir les frais que cette démarche vous a occasionnés.

La femme, *hurlant presque.* — Dix livres ! Vous vous foutez de moi, dix livres, pour des lettres pareilles ! A d'autres, beau gosse.

Sir Wilfred. — Si vous avez sur vous des lettres qui puissent aider à prouver l'innocence de mon client, vingt livres ne me paraissent pas un prix exagéré.

La femme. — Cinquante livres et c'est donné, si ces lettres font l'affaire.

Sir Wilfred. — Vingt livres. (*Il sort vingt livres et les lui tend sans hésiter.*)

La femme, *hésitant.* — Ça va, eh radin ! Voilà le paquet. Celle du dessus suffira.

Sir Wilfred. — Un instant. C'est bien l'écriture de Mme Vole ?

La femme. — Vous parlez que c'est son écriture. J'suis régulière, moi.

Sir Wilfred. — C'est vous qui le dites, mais j'aimerais...

Mayhew. — Patron ! J'ai une lettre de Mme Vole dans mon dossier. (*Il ouvre sa serviette, cherche dans un dossier et sort la lettre.*) Voici, patron, vous pouvez comparer.

Sir Wilfred. — Nous vous faisons confiance, madame, nous nous permettons seulement de vérifier.

(*Mayhew et Sir Wilfred commencent par comparer la lettre sortie de la serviette avec la première lettre de la liasse remise par l'inconnue. Ils continuent par la lecture de trois ou quatre lettres.*)

La femme. — Alors ? O. K.

Sir Wilfred, *à Mayhew.* — C'est incroyable, incroyable.

Mayhew. — Ahurissant !

Sir Wilfred, *s'approchant de la femme.* — Vous haïssez Mme Vole, n'est-ce pas ?

(*Elle tourne la tête tout à coup, d'un geste dramatique, et d'un mouvement brusque relève l'abat-jour de la lampe du bureau, afin que la lumière inonde son visage du côté jusqu'alors caché à l'auditoire, repoussant son écharpe au même moment. La joue est horriblement coupée et défigurée, portant partout des cicatrices affreuses. Sir Wilfred recule, horrifié.*)

Sir Wilfred. — C'est elle qui vous a fait cela ?

La femme. — Non, pas elle, le gars avec qui j'étais. Et je l'aimais, je vous jure. Vous me croirez peut-être pas, mais j'étais jolie à l'époque. Il était plus jeune que moi, mais il avait le béguin. C'est drôle, hein ? Et moi j'étais mordue pour ce salaud. Et puis, elle est arrivée, elle me l'a enlevé. Il a commencé à la voir en douce, et, un beau jour, il m'a plaquée. Je savais où il était, j'y suis allée et je les ai trouvés ensemble. Je lui ai dit ce que je pensais d'elle, je n'ai pas pris des gants. Alors, il s'est jeté sur moi avec un rasoir et il m'a tailladé la figure.

Sir Wilfred. — Quelle pitié !

La femme. — Voilà qu'il m'a dit : Comme ça, aucun homme ne te regardera plus.

Sir Wilfred. — Etes-vous allée à la police porter plainte ?

La femme. — Qui, moi à la police ? Pas question. Tout était de sa faute à elle. Mais je savais que mon heure viendrait. Lui, il n'est plus dans mon champ de tir. Il s'est trissé en Australie. Elle, je me doutais qu'elle aurait vite fait de le remplacer. Je l'ai guettée, et j'ai découvert le successeur. J'ai repéré la piaule où elle allait le retrouver, c'est comme ça que j'ai fauché les lettres. Tu m'embrasses, pas chéri ?

Sir Wilfred. — Oh ! je suis désolé, profondément désolé.

La femme. — Vous en faites pas, allez. Je vous comprends.

Sir Wilfred, *allant vers la femme et sortant son portefeuille.* — Permettez-moi, voici cinq livres de plus.

La femme *les lui arrache.* — Hé, vous avez voulu me rouler et maintenant vous m'allongez cinq livres de mieux. J'ai été rudement poire avec vous. J'aurais dû les garder, mes petites lettres.

Sir Wilfred. — Elles nous seront très utiles, je crois.

(*Il se tourne vers Mayhew qui lui fait signe de la main en lisant une autre lettre. Ils lisent un peu, parlant le dos tourné à la femme.*)

Mayhew. — Il nous faut le nom de cet homme et son adresse.

(*Tandis qu'il parle, la femme se sauve à toute vitesse par la porte, sans qu'ils s'en aperçoivent.*)

Patron, elle vient de filer. (*Il va vers la porte.*)

Sir Wilfred. — Mais il ne faut pas qu'elle parte avant de nous donner quelques détails.

Mayhew. — Greta, Greta, rattrapez la dame qui vient de sortir. Vite...

(*Mayhew rentre de nouveau.*)

Sir Wilfred. — Il n'y a pas une chance de la retrouver dans ce sacré brouillard.

Mayhew, *résigné.* — Si notre police veut s'en

donner la peine, elle nous la ramènera demain. Oui... elle et Romaine à la barre, ça sera du sport !

SIR WILFRED. — Du sport... mon garçon... au travail. La manœuvre consiste...

RIDEAU.

SCÈNE II

Le Tribunal, le lendemain matin.

James Vole retourne au box des accusés. Trois coups se font entendre à la porte par où le président doit entrer.

L'HUISSIER. — Levez-vous !

(*Tout le monde se lève, tandis que le président entre et s'assoit.*)

LE PRÉSIDENT. — Toute personne qui a quelque chose à dire avant que la Justice de la Reine commence et que la Cour délibère, que cette personne approche et fasse sa déclaration.

(*Le président salue, les jurés s'assoient, l'huissier aussi.*)

SIR WILFRED, *se levant.* — Monsieur le Président, depuis l'audience d'hier une pièce à conviction d'un caractère surprenant est tombée entre mes mains. Elle est d'une telle importance qu'elle me force à vous demander l'autorisation de rappeler à la barre le témoin à charge, Romaine Heilger.

LE PRÉSIDENT. — Depuis quand, maître Wilfred, êtes-vous en possession de ce nouveau témoignage ?

SIR WILFRED. — Il m'a été apporté hier au soir, après l'audience.

MYERS. — Monsieur le Président, je suis obligé de m'opposer à la requête de maître Wilfred, les témoignages à charge étant clos, et...

LE PRÉSIDENT. — Maître Myers, mon intention n'était pas de répondre à cette requête sans avoir examiné si elle est conforme à la jurisprudence de la Cour. Je vous écoute, Maître Wilfred.

SIR WILFRED, *il ouvre un livre de jurisprudence.* — Monsieur le Président. Dans le cas où la défense a reçu un témoignage capital pour l'accusé *avant que le verdict soit prononcé,* je prétends que ledit témoignage est non seulement recevable, mais que la Cour a le devoir de l'entendre. A l'appui de ce que j'avance, je citerai parmi de nombreux arrêts, celui de l'affaire du Roi contre Stillmann, que vous trouverez au répertoire 1926, page 463.

LE PRÉSIDENT. — Il est inutile de citer ces références, maître Wilfred, je les connais. Je voudrais entendre maître Myers.

MYERS. — Malgré tout mon respect, monsieur le Président, ce que propose mon éminent ami, maître maître Robarts, abstraction faite de circonstances extraordinaires, est sans précédent. Et, en quoi consiste, si je peux me permettre de le demander, en quoi consiste cette surprenante pièce à conviction, Sir Wilfred ?

SIR WILFRED. — Ce sont des lettres, monsieur le Président, des lettres de Romaine Heilger.

LE PRÉSIDENT. — J'aimerais voir ces lettres, Sir Wilfred.

(*Sir Wilfred remet les lettres au président qui commence à les lire.*)

MYERS. — Mon éloquent ami, Sir Wilfred, m'a seulement averti de son intention en pénétrant dans cette salle, ce qui ne nous a pas donné le temps d'examiner la question. Mais je crois me souvenir qu'en 1930, le Roi contre Porter...

LE PRÉSIDENT. — Non, maître Myers, le Roi contre Porter, c'est un arrêt de 1931... Je me le rappelle parfaitement. J'étais partie civile.

MYERS. — Ah !... (*Silence.*) Et si ma mémoire est fidèle, vous fîtes les mêmes objections que moi-même aujourd'hui et le président vous donna raison.

LE PRÉSIDENT. — Pour une fois, maître Myers, votre mémoire vous trahit. Mes conclusions orales furent rejetées par le président Swindon comme les vôtres aujourd'hui... par moi.

(*Tout le monde rit. Myers s'assoit. Sir Wilfred se lève et dit :*)

SIR WILFRED. — Appelez Romaine Heilger.

L'HUISSIER, *se lève et appelle.* — Romaine Heilger. (*En coulisse.*) Romaine Heilger !

LE PRÉSIDENT, *à Myers.* — Veuillez prendre connaissance de ces lettres, maître Myers.

(*Durant cette courte attente, James Vole est très agité. Il parle aux gardiens en gesticulant. Maître Mayhew lui parle et le calme, mais il secoue la tête et a l'air inquiet. Romaine apparaît et entre dans le box des témoins.*)

Romaine Heilger, nous vous avons appelée à nouveau à la barre, afin que Sir Wilfred puisse vous poser certaines questions et vous demander de plus amples détails sur votre déposition d'hier. Vous avez la parole, Sir Wilfred.

SIR WILFRED, *auquel, sans un mot, maître Myers vient de repasser les lettres.* — Madame Heilger, vous n'oubliez pas que vous parlez toujours sous la foi du serment ?

ROMAINE. — Naturellement.

SIR WILFRED. — Connaissez-vous un homme dont le prénom est Max ?

ROMAINE. — Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

SIR WILFRED. — Cependant ma question n'est pas difficile à comprendre. Connaissez-vous ou ne connaissez-vous pas un homme qui s'appelle Max ?

ROMAINE, *très secouée.* — Sûrement pas.

SIR WILFRED. — Vous en êtes certaine ?

ROMAINE. — Je n'ai jamais connu d'homme appelé Max, jamais !

SIR WILFRED. — Et pourtant, Max est un prénom et un diminutif assez fréquent en Autriche.

ROMAINE. — Oh ! à Vienne, oui, peut-être, mais je ne m'en souviens pas. Il y a si longtemps.

SIR WILFRED. — Je ne vous demande pas de faire appel à des souvenirs aussi lointains. Remontez seulement à quelques semaines. (*Il prend une lettre et la déplie cérémonieusement.*) Disons... Oui... au 15 octobre dernier.

ROMAINE, *tressaillant.* — Qu'est-ce que vous tenez là ?

SIR WILFRED. — Une lettre.

ROMAINE. — De quoi parlez-vous ?

SIR WILFRED. — Je parle d'une lettre, d'une lettre écrite le 15 octobre. Cette date ne vous dit rien.

ROMAINE. — Pas spécialement. Pourquoi ?

SIR WILFRED. — C'est le lendemain du jour où votre mari est rentré chez vous en s'accusant d'avoir assassiné Miss Emily French.

ROMAINE. — Naturellement, naturellement, je m'en souviens.

SIR WILFRED. — Ce jour-là vous avez écrit une certaine lettre adressée à un homme appelé Max.

ROMAINE. — Ce n'est pas vrai.

SIR WILFRED. — Cette lettre, je l'extrais d'une liasse de lettres écrites au même homme, à la même époque.

ROMAINE, *agitée*. — Des mensonges.

SIR WILFRED. — Le ton de ces lettres atteste que vous aviez avec leur destinataire des relations... intimes.

JAMES. — Comment osez-vous dire une chose pareille ? (*N'écoutant pas le gardien.*) Ce n'est pas vrai.

LE PRÉSIDENT. — Que l'accusé, dans son propre intérêt, s'abstienne de tout commentaire.

SIR WILFRED. — Je me soucie peu de la plupart de ces lettres. Je n'en retiens qu'une, celle du 15 octobre dernier. (*Il lit.*) « Mon chéri, mon Max bien-aimé. Une chose extraordinaire vient d'arriver. Je crois que toutes nos difficultés vont prendre fin. »

ROMAINE, *l'interrompant frénétiquement*. — Je n'ai jamais écrit ça. Comment avez-vous eu cette lettre ? Qui vous l'a donnée ?

SIR WILFRED. — La façon dont j'ai obtenu cette lettre ne regarde personne.

ROMAINE. — C'est une femme qui vous l'a donnée. C'est ça, hein, c'est ça ? Ou bien alors vous l'avez volée ; vous êtes un voleur et un menteur.

LE PRÉSIDENT. — Madame Heilger, voulez-vous, je vous prie, nous épargner vos injures et répondre seulement aux questions qui vous sont posées.

ROMAINE. — Je ne vous écoute plus. (*Elle se bouche les oreilles.*)

LE PRÉSIDENT. — Continuez, Sir Wilfred.

SIR WILFRED. — Madame Heilger, persistez-vous à nier avoir écrit cette lettre ?

ROMAINE. — Naturellement. Je ne l'ai pas écrite, c'est un faux, un faux, vous êtes un menteur.

LE PRÉSIDENT. — Je vous en prie.

SIR WILFRED. — C'est vous, madame, qui mentez. Vous avez menti, de façon constante et flagrante sous la foi du serment, et la raison pour laquelle vous avez menti éclate dans cette lettre noir sur blanc.

ROMAINE. — Pourquoi aurais-je écrit une chose pareille ?

SIR WILFRED. — Parce que vous veniez d'entrevoir une possibilité inespérée de vivre votre vie, qui valait bien d'envoyer un innocent à la mort. Une porte s'ouvrait soudain devant vous et vous aviez perdu tout contrôle de vous-même... Vous dites même que c'est vous qui avez blessé James au poignet avec un couteau.

ROMAINE, *également très vite*. — Je n'ai pas écrit cela. J'ai écrit qu'il s'était coupé lui-même accidentell... (*Sa voix tombe lorsqu'elle réalise qu'elle s'est fait prendre au piège.*)

SIR WILFRED. — Vous connaissez le contenu de cette lettre...

ROMAINE. — Sale brute, sale brute !

SIR WILFRED. — ... avant même que je vous l'aie lue ?

ROMAINE, *prête à s'écrouler*. — Laissez-moi partir ! Laissez-moi partir !

JAMES. — Laissez-la tranquille ! Je vous défends de...

LE PRÉSIDENT. — Donnez une chaise au témoin. (*A Sir Wilfred.*) Sir Wilfred, voulez-vous nous lire cette lettre afin que messieurs les Jurés puissent apprécier.

SIR WILFRED. — « Mon chéri, mon Max bien-aimé. Une chose extraordinaire vient d'arriver. Je crois que toutes nos difficultés vont prendre fin. Je vais pouvoir être à toi et t'aider dans le dur travail que tu fais dans ce pays. La vieille dont je t'avais parlé a été assassinée et c'est James qu'on soupçonne. Son alibi dépend de moi, de moi seule. Il fera mieux de ne pas trop y compter. Je pourrai même dire qu'il avait du sang sur les manches, ce qui est vrai, puisqu'il s'était coupé au poignet accidentellement. J'en ai tellement assez de ce pauvre type. L'avenir est à nous, mon chéri. Je t'adore. Romaine. »

LE PRÉSIDENT. — Romaine Heilger, revenez à la barre. Vous avez entendu ? Qu'avez-vous à dire ?

ROMAINE. — Rien.

JAMES. — Romaine... Dis-lui que tu n'as pas écrit cette lettre ; moi je sais que tu ne l'as pas écrite...

ROMAINE, *le regardant avec rage*. — Tu ne sais rien du tout. Bien sûr que je l'ai écrite.

SIR WILFRED, *triomphant discrètement*. — Et voilà, monsieur le Président, les conclusions de la défense.

LE PRÉSIDENT. — Sir Wilfred, savez-vous à qui ces lettres étaient adressées ?

SIR WILFRED, *se levant*. — Monsieur le Président, elles sont entrées par hasard en ma possession. Il semblerait que le Max en question se soit introduit chez nous illégalement et pour « un dur travail ». Mme Heilger pourrait à ce sujet nous fournir quelques éclaircissements.

ROMAINE, *pleine de défi*. — Vous ne saurez jamais qui est Max. Jamais ! Faites de moi ce que vous voudrez. Vous ne le saurez jamais.

LE PRÉSIDENT. — Maître Myers, avez-vous des questions à poser ?

MYERS, *se lève, plutôt abattu*. — Madame Heilger, vous êtes évidemment très nerveuse ; étrangère, vous ignorez probablement à quelles sanctions vous vous exposez en faisant un faux témoignage sous la foi du serment devant un Tribunal anglais. Si l'on a exercé sur vous une pression pour vous faire dire ou écrire des choses contraires à la vérité, n'hésitez pas, avouez-le.

ROMAINE. — Laissez-moi tranquille. Oui, j'ai écrit ça. Laissez-moi partir.

MYERS. — Monsieur le Président, je crois que le témoin est dans un tel état de surexcitation qu'elle ne sait plus ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait.

LE PRÉSIDENT. — Madame Heilger, je tiens à vous avertir que les choses n'en resteront pas là. Dans notre pays, on ne peut pas commettre de parjure sans avoir à en répondre. En conséquence, vous serez poursuivie pour faux témoignage et parjure, délit qui peut entraîner jusqu'à sept ans de prison. Vous pouvez vous retirer, madame Heilger. La parole est à la défense, Sir Wilfred.

SIR WILFRED *se lève, prend tout son temps, un large sourire aux lèvres.* — Messieurs les Jurés, je ne vous ferai pas un long discours.

(*Pendant qu'il parle la lumière s'éteint. Quand elle se rallume, les Jurés sont partis. Ils reviennent.*)

L'HUISSIER. — James Vole, levez-vous.

(*James se lève.*)

Messieurs les Jurés, James est-il coupable ou non coupable ?

LE PREMIER JURÉ. — Oui, monsieur le Président.

LE CLERC. — L'accusé James Vole est-il coupable ou non coupable ?

LE DEUXIÈME JURÉ. — Non coupable, monsieur le Président.

(*On entend des murmures d'approbation dans toute la salle. Le deuxième juré félicite le premier qui était très ému à l'idée de parler.*)

L'HUISSIER. — Silence !

LE PRÉSIDENT. — James Vole, vous avez été déclaré non coupable du meurtre de Miss Emily French. Vous êtes donc libre de quitter la Cour d'Assises. (*Le président se retire.*)

L'HUISSIER. — Dieu protège la Reine.

(*Sir Wilfred et Mayhew parlent ensemble, tandis que la Cour se vide. Quelques lumières sont à éteindre, afin que la salle soit obscurcie. James Vole s'approche d'abord de Mayhew.*)

MAYHEW. — Félicitations, mon garçon.

JAMES. — Je ne sais comment vous remercier.

MAYHEW, *montrant avec tact Sir Wilfred en s'affaçant.* — Voici celui que vous devez remercier.

JAMES, *se tourne vivement vers Sir Wilfred.* — Merci, Maître. (*Le ton de sa voix est moins aisé que lorsqu'il parlait à Mayhew. Il semble ne pas aimer Sir Wilfred.*) Vous m'avez tiré d'un drôle de pétrin.

SIR WILFRED. — Un drôle de pétrin ! Vous entendez cela, John ?

MAYHEW. — Il a fallu que le patron joue serré.

JAMES, *à contre-cœur.* — Oui, c'est bien possible.

SIR WILFRED. — Ah ! si nous n'avions pas été capables de confondre cette femme...

JAMES. — Etait-ce nécessaire de la malmener comme ça ? C'était terrible de la voir s'effondrer.

SIR WILFRED. — Vous n'allez pas vous attendrir sur elle ?

JAMES. — J'aurais juré qu'elle m'aimait et, pendant ce temps-là, elle allait avec un autre.

SIR WILFRED. — Vous êtes extraordinaire, Vole, on dirait que vous oubliez qu'elle a tout fait pour vous faire pendre !

MAYHEW. — Tâchez de vous en souvenir.

L'AGENT, *à James.* — Dans quelques minutes, monsieur, nous vous ferons sortir par une des portes de côté.

JAMES, *allant vers l'agent.* — Il y a encore beaucoup de monde ?

(*Romaine entre escortée par un agent.*)

L'AGENT. — Il vaut mieux attendre ici, madame, la foule est un peu nerveuse. A votre place, je les laisserais se disperser avant de sortir.

ROMAINE. — Merci. James chéri.

(*Elle va vers James, Sir Wilfred l'arrête au passage.*)

SIR WILFRED. — Ah ! non, je vous en prie.

ROMAINE, *amusée.* — Vous protégez James contre moi ? Ce n'est pas la peine, vous savez.

SIR WILFRED. — Vous lui avez fait assez de mal !

ROMAINE. — Je ne peux même pas féliciter James d'être libre ?

SIR WILFRED. — Vous n'y êtes pour rien.

ROMAINE. — ... et riche.

JAMES, *d'un ton incertain.* — Riche ?

MAYHEW. — Oui, cher monsieur Vole, vous allez hériter d'une fortune considérable.

JAMES, *enfantin.* — L'argent ne fait pas tout ! Après ce qui m'est arrivé. Romaine...

ROMAINE, *douce.* — James, je vais tout t'expliquer.

SIR WILFRED. — Je vous interdis.

(*Romaine et lui se regardent comme deux adversaires.*)

L'HUISSIER. — Monsieur Vole, voulez-vous me suivre au greffe.

ROMAINE, *à Sir Wilfred.* — Dites, toutes ces phrases du président, cela veut dire qu'on va me mettre en prison ?

SIR WILFRED. — Vous serez accusée de parjure, mise en jugement et vraisemblablement condamnée. Cela vous intéresserait-il de savoir que je vous ai jugée, madame, la première fois que je vous ai vue. Je me suis juré d'avoir le dernier mot contre vous, et, par Dieu, j'ai réussi, j'ai sauvé votre mari, *malgré* vous.

ROMAINE, *lente et ironique.* — Malgré moi ?

SIR WILFRED. — Vous niez que vous avez tout mis en œuvre pour le faire pendre ?

ROMAINE. — Si j'avais dit que James était rentré chez nous ce soir-là à 9 h. 25 et n'était pas ressorti, est-ce que les jurés m'auraient crue ?

SIR WILFRED, *un peu mal à l'aise.* — Pourquoi pas ?

ROMAINE. — Parce qu'ils se seraient dit : cette femme aime cet homme ; elle ferait n'importe quoi pour le sauver.

SIR WILFRED. — Nous les aurions forcés à vous croire...

ROMAINE. — En êtes-vous sûr? Ils auraient eu pitié

de moi, oui, mais ils ne m'auraient pas crue. Je voulaient qu'ils me détestent, qu'ils soient sûrs que je suis une menteuse. Voilà, vous savez tout, maintenant. (*Elle change de voix.*) « Tu veux m'embrasser, chéri ? »

SIR WILFRED, *comme frappé par la foudre.* — ... Bon Dieu...

ROMAINE. — Oui, la femme aux lettres, c'était moi. Je les ai écrites, je vous les ai apportées ; je suis une actrice ; ce n'est pas vous qui avez réussi à sauver James, c'est moi.

SIR WILFRED, *ému.* — Chère madame, ne pouviez-vous pas me faire confiance ? Notre système judiciaire britannique parvient toujours à découvrir la vérité.

ROMAINE. — Je n'ai pas voulu risquer ça... (*Lentement.*) Vous, vous croyiez qu'il était innocent.

SIR WILFRED. — Et vous, vous *saviez* qu'il l'était. Je comprends.

ROMAINE. — Vous ne comprenez rien du tout, Sir Wilfred. Moi, je savais qu'il était *coupable.*

(*Un long silence pendant lequel Sir Wilfred semble frappé par la foudre.*)

SIR WILFRED, *très digne.* — La première fois que je vous ai vue, je vous ai dit : « Vous êtes une femme très remarquable. » Madame, je ne vois aucune raison de modifier mon opinion. (*Il sort par le fond après s'être incliné.*)

UN HUISSIER. — C'est pas la peine d'entrer, mademoiselle. Tout est fini.

(*Il y a un moment d'agitation et puis une fille entre en courant avec un agent qui essaie de l'arrêter. Elle est très jeune, plutôt vulgaire, mais attirante. C'est la fille que Mayhew avait remarquée au début du deuxième acte. Elle se précipite vers James.*)

LA JEUNE FEMME. — James chéri, tu es libre ! Quelle veine ! J'en avais marre d'attendre dans la foule. Chéri, ça a été affreux. J'ai failli devenir folle.

ROMAINE, *tout à coup, durement, très lentement.* — James, *qui est cette fille ?*

LA JEUNE FEMME, *haineusement, à Romaine.* — Je suis la maîtresse de Jimmy. Vous m'entendez, sa maîtresse. Vous, vous n'êtes pas sa femme. Vous ne l'avez jamais été. Vous lui avez mis le grappin dessus parce que vous êtes plus vieille que lui. Vous avez fait tout ce que vous avez pu pour le faire pendre, vous êtes une sale bonne femme. Mais fini tout ça. (*Se tournant vers James.*) On va enfin la faire, la belle croisière, James, comme tu me l'as promis, ça va être formidable.

ROMAINE. — C'est vrai, ça ? Elle est ta maîtresse, James ?

(*La jeune femme hausse les épaules et se retire vers Mayhew. James hésite, puis se décide à avouer.*)

JAMES. — Ben oui, que veux-tu ?

ROMAINE. — Après tout ce que j'ai fait pour toi...

JAMES, *un peu gêné et en riant gentiment.* — Elle a dix ans de moins que toi, Romaine, enfin, presque...

(*Romaine recule comme frappée. James va vers elle et lui tapote un peu la joue, mi-menaçant, mi-gentil.*)

Romaine, je suis acquitté et je ne peux plus repasser en jugement. Mais je veux être chic. Pour ta défense, t'as pas besoin d'un peu de fric ? (*Très gai.*) Du bon fric, tu sais.

ROMAINE, *bouleversée, mais avec une grande dignité.* — Je ne veux pas de ton sale argent.

JAMES, *gentiment.* — Tant pis pour toi... Mais tâche de tenir ta langue, sinon c'est toi qui seras condamnée comme complice.

ROMAINE, *exaltée à fond.* — Je ne serai pas jugée comme complice.

JAMES. — Alors, tant mieux pour moi. (*Il retourne la tête vers la petite.*)

(*Romaine prend le couteau sur la table des pièces à conviction et frappe James. Il s'écroule dans ses bras. Le public n'a pas vu exactement ce qui s'est passé. Quand il tombe on voit le couteau dans la main de Romaine. La petite se précipite. Mayhew l'arrête.*)

ROMAINE. — Je ne serai pas jugée pour parjure. Je serai jugée pour meurtre... Pour le meurtre du seul homme que j'aie aimé. (*Figée sur place et le visage tourné vers la chaire du président, pendant que le rideau tombe. Elle laisse tomber le couteau.*) Coupable, votre Honneur.

RIDEAU.

TÉMOIN A CHARGE

ET LA CRITIQUE

Agatha Christie, reine de l'intrigue policière depuis 35 ans, a écrit 53 best-sellers (44 d'entre eux ont été traduits en français). Le tirage total de ses livres dépassait 50 millions en 1953. Et l'on prétendra ensuite que le crime ne paie pas.

Agatha Christie, qui a raconté dans tant de romans célèbres les travaux d'Hercule Poirot, est également l'auteur du dernier succès du Théâtre Edouard-VII : **Témoin à charge** (« Witness for prosecution »), dont Henry Torrès, prestigieux adaptateur du **Procès de Mary Dugan**, et Paule de Beaumont, traductrice attitrée de Tennessee Williams et du général Eisenhower (entre autres), ont signé la version française.

« Les assassins, a déclaré Agatha Christie au reporter de **Paris-Presse**, sont des gentlemen passionnants et pleins d'imprévu. » Passionnante et pleine d'imprévu, telle semble être, en effet, la dernière œuvre théâtrale de la grande romancière anglaise. C'est, du moins, l'avis d'André-Paul Antoine dans **L'Information** :

Considéré jadis comme un genre littéraire mineur, le roman policier a désormais conquis, grâce à des écrivains comme Agatha Christie et Georges Simenon, droit de cité dans les bibliothèques...

Il réclame de son auteur des dons d'ingéniosité, d'imagination et de construction peu communs qui expliquent sa vogue immense. Il a conquis la scène et l'écran. Et ce n'est pas fini.

Témoin à charge *est écrit dans la pure tradition du genre. Je ne vous conterai pas l'histoire de James Vole accusé d'avoir assassiné une vieille dame et dont le procès emplit ces trois actes. Ce serait déflorer votre plaisir.*

Mais je serais bien surpris que vous découvriez le mot de l'énigme avant les ultimes minutes de la pièce, à l'instant précis choisi par l'auteur et les adaptateurs, où une cascade de coups de théâtre fait apparaître toute l'aventure sous un aspect nouveau et imprévu. Sachez seulement que les règles sont respectées. Les méchants seront punis, les bons mis hors de cause. Et vous aurez passé une soirée fort amusante.

★

Le témoignage de Jean Vigneron, dans **La Croix**, n'est pas moins favorable :

Tous les éléments d'un triomphe ont présidé à l'élaboration de Témoin à charge. *Et, soyons-en certains, le théâtre Edouard-VII ne changera pas d'affiche de sitôt. De l'œuvre elle-même, nous nous abstiendrons, bien entendu, de dévoiler le dénouement. Qu'il suffise de savoir que, hormis Hercule Poirot, on y retrouve tous les éléments chers à Agatha Christie : une parfaite courtoisie dans les rapports entre juges, policiers et assassins, les moelleux cabinets des avocats britanniques, l'austère tribunal d'Old-Bailey où pleuvent les « Votre Honneur », etc...*

Les deux premiers actes situent le drame, nous font assister au procès et accroissent de plusieurs degrés la tension de chacun des spectateurs. Quant au troisième... il se résume dans la plus hallucinante succession de coups de théâtre qui se puisse imaginer. Tous les pronostics du second entracte s'effondrent devant la maîtrise d'Agatha Christie. Ah ! tous les petits jeunes gens des séries « noire » et « blême » peuvent venir prendre des leçons à Edouard-VII. Aucun de leurs « durs », aucune de leurs « pépées » n'est de taille...



Pour Paul Gordeaux également, **Témoin à charge**, à l'encontre des récits de la « Série Noire », relève du drame policier classique. Il s'en explique dans **France-Soir** :

Ce n'est pas un drame policier de la nouvelle école, celle qui a triomphé avec Crime parfait, *et où le coupable est connu dès les premières scènes. Non. C'est un « Whodunit ? », un « Qui a fait ça ? », de la période classique de la littérature policière : il s'agit, pour les jurés et pour les spectateurs, de savoir qui a assassiné la vieille dame riche à 80.000 livres. Est-ce le beau garçon impécunieux dont elle s'était entichée ? Est-ce la vieille servante qui craignait d'être déshéritée ? Est-ce le mari de la femme qu'aime le beau garçon ? Est-ce un vulgaire cambrioleur ?*

La réponse est fournie par un troisième acte dont trois rebondissements inattendus assureront le succès en même temps que celui de la pièce.



De même Max Favalelli, dans **Paris-Presse**, souligne les différences entre les genres policiers :

Face aux brutalités de la « Série noire » et du thriller américain, Mme Agatha Christie perpétue, avec une impassibilité typiquement anglo-saxonne, la tradition du problème policier selon les règles immuables édictées par le Detection-Club. C'est la tasse de thé de Scotland Yard contre le vulgaire bourbon de l'enquêteur yankee.

Le théâtre Edouard-VII a inscrit hier soir à son programme un de ces puzzles savants dont s'enchantent les « petites cellules grises » du cher Hercule Poirot.



Cependant, Pierre Marcabru, dans **Arts**, se plaît à analyser l'extraordinaire virtuosité d'Agatha Christie et les raisons de sa réussite :

Agatha Christie est une vieille dame étonnante qui a l'extraordinaire pouvoir de donner aux assassinats les plus atroces, aux situations les plus infamantes, une légèreté gracieuse, une ingénuité attendrissante qui réjouissent le cœur. Un humour très fin préside à l'élaboration de carnages qui conservent toujours une dignité exemplaire, un sens des bienséances qui font honneur à l'éducation britannique. Et pourtant jamais canailles plus ignobles n'ont été dépeintes avec un tel soin amusé, jamais auteur n'a manifesté un tel mépris pour ses personnages, et aussi une telle lucidité ; dans un genre lié par de strictes conventions, Agatha Christie est parvenue à conserver une indépendance d'esprit, une originalité d'invention qui feraient honneur à bien des écrivains. On voit ainsi par où elle plaît.



Enfin, après avoir affirmé que « Mme Agatha Christie s'est surpassée elle-même en ingéniosité », Robert Kemp, dans **Le Monde**, reconnaît que ce **Témoin à charge** est bien défendu par ses interprètes :

Et surtout c'est très bien joué. De petits rôles comme celui du juge, où M. René Lacourt miaule si drôlement, celui du médecin légiste, la tête de côté et la main droite paralysée, celui de la petite Greta, secrétaire affriolante et affriolée, sont tenus à ravir. M. Raymond Maurel incarne la « vindicte » avec un bel acharnement, et il aiguise bien la lame. M. Henry Nassiet a le volume, la voix, l'autorité et le parfait anglicisme de Sir Wilfred Roberts, avocat considérable. Dans le personnage de la vieille bonne, glapissante et haineuse, que rien n'intimide, à la barre, Mme Gabrielle Fontan a été pittoresque et fine...

On finit par se demander si les pièces policières ne sont pas ce qu'il y a de plus facile au monde...

Mais les personnages de James, le suspect cordial et charmant, et de Romaine, ne sont pas faciles. M. Yves Massard, un peu gouape, a été parfait et presque émouvant. Et Mlle Odile Mallet, en annonçant les auteurs, sanglotait sous les applaudissements. Cette jeune comédienne, que nous avons vue plusieurs fois sous un autre nom, et suivie aux épreuves du Conservatoire, s'est imposée.



Quant à nos lecteurs, ils ont désormais la possibilité de se faire une opinion par eux-mêmes, après examen de la pièce... à conviction.

INQUIÉTUDES

PRIX DU SKETCH 1955

(Fondation Paule BECQUET DE NODREST)

Pièce en un acte
et trois tableaux
de Jean LUIZET

Premier Prix du Sketch 1955

DISTRIBUTION

Jacques DELCROZE, 40 ans

Gérard FORTON, 40 ans

Hélène DELCROZE,
femme de Jacques, 32 ans

ERNEST, domestique, sans âge



AVIS AUX SPECTATEURS

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, lorsque l'idée nous vient d'écrire une pièce de théâtre, un problème se pose à nous : « Comment terminer la pièce ? »

Si la fin est dramatique, le spectateur, qui est venu se distraire, s'en va le cœur gonflé de regrets. Quel dommage de voir la tendre héroïne ou le beau chevalier disparaître lorsque le rideau tombe!

Terminer en gaîté? Evidemment c'est une solution, mais il faut bien changer un peu, n'est-ce pas?

Aujourd'hui je vous demande donc de choisir pour moi. La pièce que vous aller entendre a deux fins possibles : Comédie *ou* Drame. *C'est vous qui choisirez l'une ou l'autre.*

En vous remettant vos billets on vous a donné un ticket? Vous trouverez à la porte d'entrée deux urnes. L'une porte le mot COMEDIE, *l'autre le mot* DRAME. *Mettez votre ticket selon votre goût dans l'une ou l'autre des urnes et la majorité décidera.*

Si la pièce ne vous plaît pas, sifflez l'auteur, mais si c'est la fin qui ne vous contente pas, revenez un autre jour et... votez différemment.

J. L.

INQUIETUDES

PREMIER TABLEAU

La scène se passe de nos jours à Paris. Bureau-studio modern-style très luxueux. Au fond, à droite, porte-fenêtre donnant sur un balcon où l'on aperçoit les lueurs de la ville puis, plus tard, celles de l'incendie. Porte au deuxième plan, à droite. Une autre porte au fond, à gauche, donnant sur la salle à manger. A droite, un bureau avec téléphone portatif, journaux, livres. Près du bureau, un lampadaire donnant une lumière assez tamisée. Lustre au plafond allumé. A gauche, divan-lit près duquel se trouve un petit meuble bas. Lampe de chevet portative allumée. Au fond, une petite table porte un poste de T.S.F. Chaises, fauteuils.

SCÈNE I

JACQUES, *couché* ; ERNEST

Au lever du rideau, Jacques est couché sur le divan comme un malade.

JACQUES, *allumant une cigarette au briquet que lui tend Ernest.* — Merci... Quelle heure est-il ?

ERNEST. — Dix heures et demie, Monsieur.

JACQUES. — Seulement ! Dieu, que c'est long !... Passez-moi le journal, s'il vous plaît... Non, là sur le bureau... Merci.

ERNEST. — Monsieur n'a plus besoin de rien ?

JACQUES. — Heu... Non... Ah si ! attendez... Donnez-moi une goutte de wisky et du soda.

ERNEST. — Bien, Monsieur. (*Il va pour sortir, sonnerie du téléphone, il revient vers le bureau et prend l'appareil.*) Allô... Oui, Monsieur... Oui, ici l'appartement de M. Delcroze... Mais, Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler ?

JACQUES. — Qu'est-ce que c'est ?

ERNEST. — Un monsieur qui ne veut pas dire son nom. Il demande à parler à Monsieur.

JACQUES. — Passez-moi l'appareil.

ERNEST, *apportant l'appareil près du lit, le passe à Jacques.* — Voici, Monsieur.

JACQUES, *au téléphone.* — Allô !... Oui, ici M. Delcroze. Qu'est-ce que vous désirez ?... (*Etonné.*) Non !... Toi ici... Mon vieux Gérard. Mais d'où sors-tu, où es-tu ?... Chez la concierge ?.. Mais monte, mon vieux... Non, non, je suis seul... Rien du tout, je t'expliquerais, un petit accident stupide. Allons, monte vite, je t'attends.

(*Il raccroche l'appareil, Ernest le reprend et le reporte sur le bureau.*)

ERNEST. — C'est M. Forton ?

JACQUES. — Mais oui, Ernest, c'est lui. Un revenant.

ERNEST. — Je ne reconnaissais pas sa voix. Il est vrai que je ne m'attendais pas à l'entendre ce soir.

JACQUES. — Vous nous servirez du champagne et quelques gâteaux.

ERNEST. — Sec ou doux, le champagne, Monsieur ?

JACQUES. — Sec, Ernest, sec. (*On sonne dehors.*) Allez vite ouvrir.

(*Ernest sort par la droite. Jacques reste seul un instant.*)

SCÈNE II

JACQUES, GERARD, ERNEST, *un instant*

Gérard entre suivi d'Ernest. Celui-ci ressort à gauche, puis rentre une minute après portant un plateau avec des gâteaux et du champagne. Il pose le plateau et sort.

GÉRARD. — Bonjour, Jacques.

(*Ils se serrent la main longuement.*)

JACQUES. — Toi !... C'est bien toi ! Enfin, je te retrouve... J'ai cru que je ne te verrais plus. Lâcheur !... Tu nous oubliais.

GÉRARD, *triste.* — J'oubliai... oui... Peut-être... Mais pas toi. Non je t'assure, un besoin de solitude, d'éloignement de tout ce qui...

(*Jacques a fait une grimace de douleur.*)

Eh bien ! Quoi donc ? Ça ne va pas ? Qu'as-tu encore fait ?

JACQUES. — Rien, ce n'est rien ; un dérapage sur le verglas, route de Fontainebleau, tu sais, au carrefour de la Table-du-Roi. Il gelait à pierre fendre, j'arrivais à quatre-vingts environ, un mauvais taxi débouche à angle droit et... le fossé. Une jambe cassée, écorchures, ecchymoses, rien de bien grave, tu vois. Plus bruit que de mal.

GÉRARD. — Toujours le même alors.

JACQUES. — Toujours, j'adore le danger... Bast, un mois de repos et il n'y paraîtra plus. Mais je l'ai échappé belle.

GÉRARD. — Si cela pouvait... (*Geste de Jacques.*) Oh ! je sais bien. Casse-cou, tu ne changeras pas... Et Hélène, comment va-t-elle ?

JACQUES. — Très bien, merci ? Nous avions retenu des places pour un concert ce soir. Samson François à la Salle Pleyel, tu vois ça d'ici.

GÉRARD, *mélancolique.* — Je vois... Je vois... Il n'y a pas des siècles que j'ai quitté Paris, tu sais.

JACQUES. — Elle y est allée avec une de ses amies... Mais parle-moi un peu de toi. Comment vas-tu ? Ce voyage ? Pas trop fatigué ? As-tu faim ? Soif ?

GÉRARD. — Non, merci.

JACQUES. — Mais si, tiens, une coupe seulement. Le champagne pour le retour de l'enfant prodigue.

GÉRARD, *sourire forcé.* — Si tu veux.

(*Ils se servent, un temps.*)

JACQUES. — Tu as dîné dans le wagon-restaurant ?

GÉRARD. — Oui... Non... Oh ! Je n'en sais même plus rien... Vois-tu, ce retour !... Ce retour !... Je suis venu chez toi presque en arrivant, machinalement, juste le temps de déposer mes bagages... J'avais besoin de te revoir, de t'entendre... Après une absence pareille ! Huit grands mois !... Et puis...

(*Un temps.*)

JACQUES. — Allons, voyons, mon petit Gérard, triste encore ?

GÉRARD. — Bien sûr, triste... Oh ! ce n'est qu'une question de quelques jours... Renouer quelques habitudes... Une reprise de contact avec un tas de bibelots, de souvenirs... Cet appartement, tiens, qui n'a pas changé... (*Presque bas comme à lui-même.*) et cependnat qui a tant changé !

JACQUES. — Voyons, voyons, du nerf un peu. Raconte-moi ce que tu as fait, ce que tu as vu. Où es-tu allé ? D'où viens-tu ?

GÉRARD. — De partout et de nulle part... Je ne sais presque plus... Je passais, j'errais..., sans but..., sans idée.

JACQUES. — Raconte.

GÉRARD, *sourire vague, désabusé.* — Oui, certes... Ce qui me surprend le plus, vois-tu, de ce que j'ai vu, c'est ce que je retrouve. Un souvenir obsédant désagrège rapidement les autres. Tout m'étonne, me surprend... Je... Je suis comme perdu... Figure-toi un aveugle qui recouvre la vue. Il s'est fait un monde à son idée dans sa vision intérieure et il ne la retrouve plus. Je ne vois plus les choses telles que je me les représentais depuis mon départ... Il me revient, en les revoyant, une sorte de surprise..., de stupeur plutôt de les retrouver si peu semblables à l'idée que je m'en étais faite... Tiens, toi, toi-même, Jacques, ton bonheur, ta vie heureuse d'homme aimant..., aimé..., cela me semble...

JACQUES. — Moins bien ?

GÉRARD. — Non, mais différent... Mieux, peut-être ! Moins bien, je ne sais pas. Mais tout cela est plus vrai, plus réel... Si, je t'assure. Je contemple ta vie avec une joie sincère. Tu as le bonheur que je croyais avoir... Tu ne crois pas que cela me semble bon ?

JACQUES. — Si... peut-être... Mais je n'y songeais même pas.

GÉRARD. — C'est que le bonheur en amour est de ceux que l'on ne goûte qu'avec réflexion. Veux-tu une comparaison ? Je suis sûr que tu n'as jamais autant apprécié ta santé que depuis que tu es malade ?

JACQUES, *souriant.* — C'est pourtant vrai ce que tu dis là ! Mon pauvre Gérard, comme moi, tu guériras, tu es jeune encore. Tu as eu une désillusion amère, j'en conviens, mais toute la vie est devant toi et je suis certain que je te reverrais heureux comme tu l'étais avant.

GÉRARD. — Dis plutôt comme je croyais l'être. Nous autres hommes, nous avons un bonheur aveugle. Il ne se rend pas compte de son état. Connais-tu cette pièce de Clemenceau où il est dit : « Il faut pour le bonheur le voile qui cache la vérité des choses. » C'est exact, mon vieux, il est quelquefois préférable d'être aveugle que de voir des vérités pénibles. Le voile est tombé pour moi... Trop tard !

JACQUES. — Il n'est jamais trop tard.

GÉRARD. — Si. On ne vit pas deux fois. J'étais de ceux que la vie grise, j'aimais la vie. Oh ! Ne crois pas que je la déteste maintenant, je ne serais pas là. Non, je la supporte ; je la laisse s'écouler comme un grand fleuve sans en attendre rien..., plus rien. Je ne serai plus heureux que par intermittence..., par hasard. Aie soin de ton bonheur, Jacques, on va, on va..., on le gaspille à tous les vents.

JACQUES. — Il y a eu malentendu. Yvonne et toi ne vous êtes pas compris.

GÉRARD. — Il y a toujours malentendu. L'homme et la femme ne se comprennent jamais... Oh ! ne fais pas attention, je généralise bêtement. J'oubliais qu'Hélène et toi vous faites un couple... unique peut-être .

JACQUES. — Parce que nous ne nous embarrassons pas de vaine psychologie. A force de penser, de ruminer toutes sortes d'analyses qui portent en elles les germe de la mésentente, on en arrive à s'aigrir bêtement pour des riens. L'amour se dissout lentement comme un morceau de métal, si pur qu'il soit, plongé dans un acide. Cherches-tu à comprendre comment et pourquoi tu respires ?... Alors, pourquoi chercher à comprendre l'amour ? Il n'est que fonction. (*Geste de Gérard.*) Si, si, parfaitement, je dis bien fonction : de l'organe pour le sensuel et de l'intellect pour le sentimental, mais fonction naturelle et obligatoire. Les deux sexes s'attirent comme deux électricités de sens contraire, mais il est obligatoire qu'elles soient de sens contraire pour s'attirer, c'est une loi inéluctable.

GÉRARD. — Oui, c'est possible ; pourtant, je crois que nous cherchons chez la femme des qualités qu'elle n'a pas, des idées qu'elle ne comprend pas comme nous, alors qu'à côté de cela nous en négligeons d'autres qui la touchent profondément et que nous ne percevons même pas.

JACQUEÇS. — Alors tu crois que... Ah ! Non... rien... c'est trop idiot.

GÉRARD. — Dis... Parle franchement... Cela me fera du bien au contraire.

(*Un temps.*)

JACQUES. — Tu crois... que plus de bonté de ta part aurait... aurait retenu Yvonne ?... Allons donc ! Te serais-tu montré cent fois meilleur qu'elle eût été perdue pour toi de la même façon et peut-être même plus rapidement.

GÉRARD, *convaincu.* — Je ne sais pas si tu as raison, mais cependant je crois fermement que si elle m'a aimé... un peu... ce fut justement à cause de cette bonté et de cette compréhension que je lui ai apportées et, si elle me revient un jour, ce sera encore à cause d'elles.

JACQUES. — Et tu la reprendras ?

GÉRARD, *très net.* — Oui... Oh ! Je sais. Nous ne pensons pas de même à ce sujet. Quand je suis venu te voir pour te faire mes adieux, j'ai remarqué ta surprise, non pas seulement de la conduite d'Yvonne, mais aussi de la mienne. Ne proteste pas, dans ta surprise il y avait un peu de blâme.

JACQUES. — Je ne proteste pas... (*Très dur, catégorique.*) J'aurais tué... Je n'aurais pas pu...

GÉRARD, *le coupant.* — Qu'en aurais-tu tiré de plus ? Crois-tu que ce geste fatal aurait supprimé le souvenir chez toi ? Allons donc ! Bien au contraire... Et puis, en somme, de quel droit ?

JACQUES. — Il est possible que ta manière de voir soit exacte... Je ne sais plus... En tout cas, plus d'un à ta place...

GÉRARD, *le coupant.* — Toi par exemple ?

JACQUES. — Oh ! tu sais, moi, je n'ai pas assez d'imagination pour me représenter ma femme sans le visage d'Hélène. Alors !...

GÉRARD. — Décidément je ne suis qu'un maladroit.

JACQUES. — Tu n'es pas maladroit, mon pauvre Gérard, tu es malheureux ; ce n'est pas la même chose et à moi tu peux tout dire.

(*Un temps. Pendant les répliques qui vont suivre, Gérard, debout, tournera le dos à Jacques, très ému, revivant la scène ; il aura les yeux fixés dans le vide, face au public.*)

GÉRARD. — Ecoute, Jacques... Non pas ainsi..., ne me regarde pas... J'ai failli... oui, moi, j'ai failli la tuer... J'ai visé sur elle... et puis j'ai rencontré son regard... Peureux..., affolé..., suppliant... Toute notre vie, tout notre pauvre amour a passé devant moi... Je l'ai vue, là, devant moi, morte..., elle que j'aimais : morte !... comprends-tu... Alors... je n'ai pas pu... Je n'ai pas pu.

JACQUES, *troublé quand même.* — Tu fais du roman.

GÉRARD, *presque en larmes.* — Tais-toi. Tu ne peux savoir... Tu ne peux pas savoir ce que c'est de supprimer un être que l'on aime.

JACQUES. — Allons donc, mais tu ne l'aimais plus à ce moment.

GÉRARD. — Crois-tu donc qu'un amour qui a duré des années peut passer en une minute ?... Je l'aimais... Si tu savais ce que cela peut être bon de voir vivre ceux que l'on aime... T'es-tu figuré seulement un jour, que dis-je, une minute même, ta femme venant à disparaître ? As-tu pensé à ce que serait la vie sans elle ?

JACQUES, *hésitant.* — Non... évidemment. (*Il reste songeur un assez long moment, puis reprend, mais progressivement son débit devient fiévreux, violent même pour terminer.*) La vie sans elle !... La vie sans elle !... des mots tout cela. Je ne peux pas me l'imaginer, bien sûr ; mais la vie au côté d'un être qui ne vous est plus rien, avec lequel toute intimité de pensée, toute confiance, toute amitié même sont devenues impossibles. Cette espèce d'apathie, de mort lente de l'individu qui se laisse glisser dans un vide atroce, sans but, sans raison de vivre. Ah ! non pas ça... Pas ça ! Ce sont toutes ces faiblesse, ces tolérances ; qui ont petit à petit été exploitées. Il n'y a plus de retenue, plus de frein. Je préfère la vieille loi de l'homme, si égoïste soit-elle. Non, je ne pourrais pas vivre ainsi, je préfère n'importe quoi et je t'assure que je tuerais... Je tuerais ! (*Il a prononcé les derniers mots dans un état d'exaltation intense.*)

(*Vers la fin de sa tirade on a commencé à apercevoir, à la fenêtre, des lueurs rougeâtres d'un incendie lointain.*)

GÉRARD. — Voyons, Jacques, calme-toi, je t'en prie... C'est idiot de te faire mal pour rien et je suis un maladroit de t'avoir mis dans un état pareil, toi que es malade. Tu as la fièvre ?

JACQUES. — Peut-être... Je ne sais pas.

GÉRARD, *il va vers lui et lui prend le pouls.* — ... Evidemment... Ah ! c'est stupide de ma part ! Tu vas me faire le plaisir de te calmer.

JACQUES. — Oh ! Ce n'est rien.

GÉRARD. — Oui, eh bien ! mon vieux, je vais te laisser et tu vas bien vite dormir et te reposer.

(*On entend brutalement le signal des pompiers, deux ou trois voitures d'incendie passent bruyamment, faisant retentir leurs appels sinistres.*)

JACQUES. — Qu'est-ce que c'est ?

GÉRARD. — Les pompiers... Un incendie probablement. (*Il est allé vers la fenêtre dont il a écarté les rideaux, la lueur rougeâtre est nettement visible, même assez forte.*) En effet, il y a un fameux incendie... (*Il revient vers Jacques.*) Tiens, tu vois, nous sommes là à nous tracasser stupidement pour rien pendant que de pauvres gens souffrent réellement et sont peut-être en train de mourir.

JACQUES, *avec angoisse.* — Mourir loin de l'être que l'on aime.

GÉRARD. — Allons ! allons ! te voilà reparti, ça ne va pas ce soir et décidément je ne vaux rien comme garde-malade, il vaut mieux que je te laisse dormir. Hélène ne va pas tarder à rentrer et je ne veux pas qu'elle te trouve dans un état pareil, elle m'en voudrait terriblement et elle n'aurait pas entièrement tort. Je m'en vais.

JACQUES. — Tu as bien le temps.

GÉRARD. — Evidemment, mais il est préférable que tu restes tranquille et que tu calmes ta fièvre. As-tu besoin de quelque chose ?

JACQUES. — Non, merci. Si j'ai besoin de quoi que ce soit, j'appellerai Ernest. Tu as probablement raison, je me sens fatigué, je vais essayer de dormir.

GÉRARD, *lui serrant la main.* — Bravo ! Allons, bonsoir, Jacques, repose-toi. Je reviendrai demain prendre de tes nouvelles.

JACQUES. — Eteins le lustre en sortant, s'il te plaît.

(*Gérard éteint le lustre et sort à droite. Seuls restent allumés le lampadaire et la petite lampe de chevet, lumières assez tamisées qui rendent encore plus vives les lueurs rougeâtres de l'incendie.*)

SCÈNE III

JACQUES *seul, puis* ERNEST

JACQUES, *il reste silencieux un instant, regardant vers la fenêtre les lueurs de l'incendie.* — Oh ! Ce que ça brûle !... Les pauvres types !... (*Il éteint la lampe de chevet et s'étend pour dormir.*)

(*La scène est de moins en moins éclairée. Un temps assez long, puis Ernest rentre à gauche.*)

ERNEST. — Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ? (*La question restant sans réponse, il s'approche du divan, s'assure que Jacques dort, va vers la table, jette à nouveau un coup d'œil vers Jacques, prend un cigare dans la boîte, se sert un verre de champagne et va pour le boire.*)

JACQUES. — Hélène...

ERNEST, *il reste un moment le verre immobile.* — Il rêve... (*Il boit le verre de champagne, va vers la porte et éteint le lampadaire.*)

(*La scène reste allumée par les seules lueurs de la fenêtre pendant que le rideau tombe très lentement. Les trois coups tout de suite après.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Pendant le court instant du baissé de rideau, un acteur (ou un mannequin) a été mis sur le lit à la place de Jacques. Il est vêtu exactement comme ce dernier de façon très reconnaissable, éviter cependans les couleurs claires trop visibles dans le noir de la scène. Il faut qu'on ait l'impression très nette que c'est Jacques qui est toujours couché là. Jacques sera caché pour le public, invisible, très près du téléphone afin de pouvoir apparaître brusquement à celui-ci. Une sonnerie de téléphone retentit, au même moment le téléphone s'éclaire en rouge, puis s'éteint. Un instant, puis deuxième sonnerie et de nouveau lumière. Un instant, puis troisième sonnerie, mais alors Jacques apparaît, prenant l'appareil et c'est lui qui sera éclairé en rouge maintenant par un projecteur qui le suivra le long de la scène alors qu'une projection verte très pâle rendra plus visible encore le personnage étendu.

SCÈNE IV

JACQUES, *seul.*

La voix de Gérard au téléphone. Voix d'un speaker à la T.S.F., puis voix d'une speakrine ou d'un deuxième speaker. Voix différentes.

JACQUES, *au téléphone.* — Allô !

GÉRARD. — Allô !... Mirabeau 82-53 ?

JACQUES. — Oui. Comment, c'est toi, Gérard ? Que t'arrive-t-il ?

GÉRARD. — Allô ! Jacques, oui ici Gérard... Viens, Jacques, viens vite, je t'en supplie, j'ai besoin de toi.

JACQUES. — Mais qu'est-ce qu'il y a ? Tu sais bien que je ne peux pas bouger et je suis seul ici. Parle, voyons, parle. Qu'y a-t-il ?

GÉRARD. — Viens, Jacques, je t'en conjure... Je... je... J'ai tué Yvonne.

JACQUES. — Qu'est-ce que tu dis ?

GÉRARD. — J'ai tué Yvonne... Elle me trompait... Tu entends, Jacques, elle me trompait... Je l'ai tuée..., je l'ai tuée !

JACQUES. — Mais c'est fou, Gérard. Tu ne sais pas ce que tu dis... Oh ! ne pas pouvoir marcher !... Ecoute, Gérard... Gérard... (*Criant.*) Gérard... On a coupé... C'est affreux... (*Il secoue l'appareil, agite la manette, essaye de ravoir la communication vainement, puis repose enfin l'appareil. Il reste un moment hésitant, fait un ou deux pas vers la fenêtre, suivi par le projecteur, se passe la main sur le front et murmure :*) Encore cet incendie !... Mon pauvre Gérard !

(*Il va vers le poste de T.S.F., s'assied machinalement à côté et tourne le bouton du poste qui s'allume. Jacques reste la tête entre ses mains, un moment perdu dans ses pensées. Mais la musique commence, un piano fait entendre les dernières mesures de la* Rapsodie n° 2 *de Litz. Le morceau se termine. Applaudissements nourris, puis voix du premier speaker.*)

PREMIER SPEAKER. — Ici, la salle Pleyel. Vous entendez en ce moment la retransmission du concert de M. Samson François. Celui-ci va vous interpréter maintenant la *Grande Polonaise* de Frédéric Chopin.

(*Un court silence, puis la musique commence et on l'entend un assez long moment. Tout à coup un hurlement se fait entendre* « Au feu !... Au feu !... » *Brouhaha, cris de femmes, bruits de chaises qui tombent, un tumulte effrayant, des gens crient au secours, une voix appelle :* « Janine... Janine. » *Un enfant crie, le bruit est infernal. Puis, d'un seul coup, le silence glacial. Jacques s'est dressé devant le poste, hagard, il écoute intensément. Une minute de mort s'écoule, puis la voix de la speakerine (ou deuxième speaker) se fait entendre.*

SPEAKERINE. — Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, un épouvantable accident vient de se produire dont vous avez été les témoins involontairement. Ne vous alarmez point, nous vous le demandons instamment. Des secours vont être organisés. Etant ici au studio, nous ne pouvons malheureusement pas vous donner des renseignements. Tout commentaire et toute autre transmission, vous le comprendrez facilement, seraient actuellement déplacés. Nous allons donc couper l'émission pendant quelques instants et nous vous demandons de reprendre l'écoute dans une demi-heure, espérant pouvoir vous donner à ce moment des détails sur cet accident. Nous vous disons donc : « A tout à l'heure. »

(*Silence à nouveau. Jacques est resté planté devant le poste. Il l'a pris entre ses mains comme s'il voulait le broyer. A la fin de l'annonce, il éteint le poste et retombe assis, assommé, la tête dans ses mains en sanglotant.*)

JACQUES. — Hélène... Hélène... C'est affreux !

(*Les projections sur Jacques et sur le corps étendu s'éteignent. Des lueurs rouges vont éclairer successivement à de courts intervalles le téléphone, puis la T.S.F., puis Jacques, puis le corps étendu. Elles recommencent le cycle d'abord assez lentement, puis le mouvement s'accélère et devient très rapide, véritable ronde hallucinante. Les lueurs cessent brusquement. Un temps noir, puis une projection rouge éclaire Hélène rentrant par la porte de droite et un autre Jacques toujours assis prostré. Hélène est en grande toilette, décolleté, robe de soirée, bijoux. Toilette très élégante, même provocante.*)

SCÈNE V

HELENE, JACQUES

HÉLÈNE. — Eh bien ! mon grand, comment vas-tu ? Pas trop fatigué ? J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyé ? Je suis en retard, figure-toi que nous avons été arrêtés par un barrage, il y a un incendie épouvantable. Je ne sais pas ce qui peut brûler ainsi.

JACQUES, *voix étranglée.* — Qu'est-ce que tu dis ?

HÉLÈNE. — Mais... je te disais qu'il y a un immense incendie. Regarde, on aperçoit les lueurs d'ici.

JACQUES. — Où ça cet incendie ?

HÉLÈNE. — Mais je ne sais pas ! Comment voudrais-tu que je sache ?

JACQUES, *très ironique.* — En effet, comment pourrais-tu savoir ?

HÉLÈNE. — Qu'est-ce que tu as, Jacques ? Tu ne te sens pas bien ?

JACQUES. — Oh ! si, si, très bien, je t'assure... Continue. Tu as passé une bonne soirée ?

HÉLÈNE. — Merveilleuse.

JACQUES. — Il est vraiment très bon, Samson ?

HÉLÈNE. — Il est absolument extraordinaire.

JACQUES. — Beaucoup de monde ?

HÉLÈNE. — Un monde fou. La salle était archicomble.

JACQUES. — Tu as vu beaucoup de gens de connaissance ?

HÉLÈNE — Des tas.

JACQUES. — Mais qui encore ?

HÉLÈNE. — Oh ! Je ne sais trop ! Les Guiral et leurs éternelles filles à marier. D'Ombrezis.

JACQUES. — Il était à Pleyel, le beau d'Ombrezis ? Par quel hasard ? Ce n'est pas précisément son genre.

HÉLÈNE. — Pourquoi : le beau d'Ombrezis ? Ne sois donc pas mauvaise langue. Il m'a chargé de te faire ses amitiés.

JACQUES. — Trop aimable en vérité.

HÉLÈNE. — Mais enfin, qu'est-ce que tu as ?

JACQUES. — Rien, rien, je te dis. J'étais tellement seul, tu comprends, je voudrais savoir. Il a joué la *Polonaise* de Chopin, Samson ?

HÉLÈNE. — Oui.

JACQUES, *serrant les dents.* — Beaucoup de succès ?

HÉLÈNE. — Ça n'en finissait plus, on l'a rappelé trois fois.

JACQUES, *nettement ironique, pour Hélène.* — Trois fois, tu es bien sûre ?

HÉLÈNE. — Ah ! çà, Jacques, tu as quelque chose ; cela j'en suis certaine.

JACQUES. — Qu'est-ce que tu veux que j'ai ?... Tu ne m'as pas embrassé en entrant. (*Il s'est levé.*)

(*Elle vient à lui.*)

HÉLÈNE. — Excuse-moi. (*Elle vient l'embrasser.*)

(*Il la prend dans ses bras, les mains montent vers le cou délicat et serrent.*)

HÉLÈNE. — Jacques, tu me fais mal..., tu es fou... Jacques... Ja... (*Elle tombe.*)

(*Jacques la laisse glisser à terre, il reste debout pendant que le* RIDEAU *tombe très rapidement. Les trois coups retentissent tout de suite.*)

TROISIÈME TABLEAU

Pendant le baisser de rideau, Hélène et la personne couchée sur le divan disparaissent. Jacques reprend sa place, couché, dormant. Toutes les lumières sont éteintes, sauf évidemment celles de la fenêtre. Le rideau se relève rapidement. Silence un court instant.

SCÈNE VI

JACQUES, *seul ;* *puis* ERNEST

JACQUES, *se débattant dans un cauchemar et hurlant.* — Hélène... Hélène... Au feu... Au feu...

ERNEST, *entrant précipitamment et donnant de la lumière.* — Monsieur appelle ?... Monsieur est souffrant ?

JACQUES, *comme se réveillant de son cauchemar et montrant l'emplacement où était le corps d'Hélène.* — Qu'est-ce que c'est ?... N'avancez pas... Elle est là... là... Oh ! J'ai rêvé ! Quel cauchemar !

ERNEST. — Que Monsieur se calme. Il a de la fièvre, c'est certain. Monsieur devrait prendre quelque chose.

JACQUES. — Oh oui ! Ernest, donnez-moi un grand verre d'eau..., là, sur la table, il y a une carafe... Il y a aussi un tube d'aspirine, donnez-moi deux cachets.

(*Ernest apporte l'eau et les cachets.*)

ERNEST. — Voici, Monsieur.

JACQUES. — Merci. (*Il prend les comprimés.*) C'est tellement idiot de rêver pareillement... On est là bien tranquille et on part dans des histoires ridicules... Cela a commencé..., voyons... cela a commencé par un coup de téléphone...

(*Sonnerie du téléphone. Ernest va vers l'appareil pour répondre. Jacques ne lui en laisse pas le temps et crie.*) Laissez ça.

ERNEST. — Mais Monsieur...

JACQUES. — Laissez ça, je vous dis.

(*La sonnerie reprend deux fois, trois fois, etc.*)

(*Excédé.*) Ils ne s'arrêteront pas !

ERNEST. — Il vaudrait peut-être mieux répondre.

JACQUES. — Oui... vous avez raison... Passez-moi l'appareil.

(*Ernest apporte l'appareil. Jacques hésite un moment, la sonnerie résonne encore, il porte l'écouteur à l'oreille.*)

Allô !... (*Hurlant.*) Mais non, Monsieur, ce n'est pas chez Mme Cerlaine, c'est une erreur... (*Il raccroche brutalement.*) Imbécile ! (*Il pose l'appareil sur le petit meuble près du divan.*)

ERNEST. — C'était une erreur ?

JACQUES. — Oui. Une erreur ! Crétin, va ! On n'a pas idée d'être aussi bête.

ERNEST. — Mais Monsieur, ce n'est pas leur faute. C'est encore la fièvre qui énerve Monsieur. Il vaudrait mieux qu'il se repose.

(*On entend une porte qui claque dans le couloir extérieur.*)

JACQUES. — Voici Madame qui rentre. Allez vite, Ernest, pour la débarrasser de son manteau.

(*Ernest sort à droite, Jacques reste seul un instant.*)

SCÈNE VII

JACQUES, HELENE

Toute la première partie de cette scène sera exactement la copie de la scène V (Deuxième Tableau). La toilette d'Hélène, les intonations, tout doit être rigoureusement semblable.

HÉLÈNE. — Eh bien ! mon grand, comment vas-tu ? Pas trop fatigué ? J'espère que tu ne t'es pas trop ennuyé ? Je suis en retard, figure-toi que nous avons été arrêtés par un barrage, il y a un incendie épouvantable. Je ne sais pas ce qui peut brûler ainsi.

JACQUES, *voix étranglée.* — Qu'est-ce que tu dis ?

HÉLÈNE. — Mais... je te disais qu'il y a un immense incendie. Regarde, on aperçoit les lueurs d'ici.

JACQUES. — Où çà cet incendie ?

HÉLÈNE. — Mais je ne sais pas. Comment voudrais-tu que je sache ?

JACQUES, *très ironique.* — En effet, comment pourrais-tu savoir ?

HÉLÈNE. — Qu'est-ce que tu as, Jacques ? Tu ne te sens pas bien ?

JACQUES. — Oh ! si, si, très bien, je t'assure... Continue. Tu as passé une bonne soirée ?

HÉLÈNE. — Merveilleuse.

JACQUES. — Il est vraiment très bon, Samson ?

HÉLÈNE. — Il est absolument extraordinaire.

JACQUES. — Beaucoup de monde ?

HÉLÈNE. — Un monde fou. La salle était archicomble.

JACQUES. — Tu as vu beaucoup de gens de connaissance ?

HÉLÈNE. — Des tas.

JACQUES. — Mais qui encore ?

HÉLÈNE. — Oh ! Je ne sais trop : les Guiral et leurs éternelles filles à marier. D'Ombrezis.

JACQUES. — Il était à Pleyel, le beau d'Ombrezis ? Par quel hasard ? Ce n'est pas précisément son genre.

HÉLÈNE. — Pourquoi : le beau d'Ombrezis ? Ne sois donc pas mauvaise langue. Il m'a chargé de te faire ses amitiés.

JACQUES, *très ironique.* — Trop aimable en vérité.

HÉLÈNE. — Oh ! écoute, Jacques, tu as quelque chose. Je ne sais pas quoi, mais pourquoi toutes ces questions, ces insinuations ? Pourquoi regardes-tu toujours les lueurs de cet incendie ? Parle, je t'en prie ? Tu as l'air de croire que je n'étais pas à Pleyel... Si c'est cela, dis-le... Ce n'est pourtant pas ton genre... Est-ce cela ?... Réponds-moi... Est-ce cela ?

JACQUES, *cédant, faiblement, mais un peu étonné qu'Hélène pense à ça.* — Mais non, voyons... D'abord qu'est-ce qui peut te faire supposer que j'aie pu avoir cette idée ?

HÉLÈNE. — Mais je ne sais pas, moi... Ton attitude..., tes réticences... J'étais en retard, je t'ai dit pourquoi, à cause de cet incendie..., cet incendie, tiens justement, qui semble tellement t'intriguer. Comme si j'y étais pour quelque chose !

JACQUES. — Rassure-toi, je ne suis pas assez stupide pour penser que c'est toi qui l'as allumé.

HÉLÈNE. — Ne fais pas de l'esprit, je t'en prie... Mais enfin, mon chéri, comment pourrais-je te rassurer ? Comment te prouver que j'y étais ? Je t'ai cité les gens que j'y ai vus ; je t'ai parlé de ce qui a été joué... Je ne sais plus, moi... Tu sais que j'y étais avec Janine. Veux-tu que nous lui téléphonions ?

JACQUES. — Ah non ! je t'en prie ! Je n'ai rien du juge d'instruction... Et puis, d'abord, je ne t'ai jamais dit que je doutais de ce que tu sois allée à ce concert, et je ne comprends pas cet acharnement que tu mets maintenant à te défendre d'une accusation que non seulement je n'ai pas formulée, mais à laquelle je n'ai pas pensé une minute.

HÉLÈNE. — Je suis heureuse de te l'entendre dire parce que ton attitude depuis que je suis rentrée aurait plutôt fait croire le contraire... Tu ne t'es pas vu, mon cher.

JACQUES. — Tu as peut-être raison... Je ne sais plus... Excuse-moi et ne m'en veux pas. Je venais de sommeiller et j'ai fait un cauchemar épouvantable. Je crois bien que j'avais un peu de fièvre.

HÉLÈNE. — Oui, eh bien ! mon bonhomme, tu vas me faire le plaisir de prendre un cachet d'aspirine.

JACQUES. — Je viens justement d'en prendre deux à l'instant.

HÉLÈNE. — Bravo, tu as bien fait, mais je parie que tu les a pris dans un verre d'eau et je vais te préparer une bonne infusion de tilleul. Je veux que tu dormes tranquille et que tu ne m'assommes plus avec tes cauchemars.

JACQUES. — Je n'y tiens pas non plus, ça, je te l'assure.

HÉLÈNE. — Alors, donne-moi trois minutes.

(*Elle sort à gauche et ferme la porte derrière elle. Jacques reste seul, perplexe ; il reste pensif un moment, se gratte la tête, hésite, jette un coup d'œil au poste de T.S.F., puis à la fenêtre, puis vers la porte de gauche, voit celle-ci fermée, prend le téléphone, hésite un instant, fait un numéro et parle assez bas se cachant d'Hélène.*)

(*La scène que voici a deux versions. On jouera l'une ou l'autre suivant le désir exprimé par la majorité du public.*)

SCÈNE VIII
(*PREMIERE VERSION*)

JACQUES, *puis* HELENE

JACQUES, *au téléphone.* — Allô !... Allô !... la salle Pleyel ?... Je m'excuse, Monsieur, de vous déranger... C'est bien ce soir qu'a lieu le concert donné par M. Samson François ?... Allô !... Comment ?... Je vous entends mal... Ah !..., Ah oui !... c'est terminé ?... Il y a trois quarts d'heure... Oh ! merci, Monsieur... Il n'y a pas de quoi ? Oh ! Si Monsieur, vous ne pouvez pas savoir... Merci, Monsieur, merci beaucoup. (*Il raccroche l'appareil, le repose sur le meuble, son visage s'épanouit. Criant très fort.*) Hélène ! Hélène !

HÉLÈNE, *rentrant précipitamment.* — Qu'est-ce que tu as ?

JACQUES, *très enfant.* — Tu ne m'as pas embrassé en entrant.

HÉLÈNE. — Et c'est pour cela que tu fais un raffut pareil et que tu me déranges.

JACQUES. — Non, mais dis donc, il me semble que cela a une certaine importance. Si vous n'aimez pas ça, Madame...

HÉLÈNE, *elle s'est assise au bord du divan, ils s'enlacent.* — Espèce de fou ! Et ton infusion qui est sur le feu.

JACQUES. — Laisse-la infuser. Embrasse-moi, je t'assure que c'est bien meilleur pour la fièvre.

HÉLÈNE. — Je n'en suis pas si sûre. Tu vas encore avoir des cauchemars.

JACQUES. — Ceux-là ne seront pas tellement désagréables. (*Ils s'embrassent très tendrement.*) Figure-toi, mon chéri, que ça a commencé par un coup de téléphone...

(*Sonnerie du téléphone. Ils s'embrassent. Le téléphone sonne, sonne, sonne ! ! !*)

(*Et le* RIDEAU, *quant à lui, tombe bien simplement.*)

SCÈNE IX
DEUXIEME VERSION

JACQUES, *puis* HELENE

JACQUES, *au téléphone.* — Allô !... Allô ! la salle Pleyel... Je m'excuse, Monsieur, de vous déranger... C'est bien ce soir qu'a lieu le concert donné par M. Samson François ?... Allô... Allô !... Comment ? Je vous entends très mal... Ah !... Comment... le concert a été remis à une date ultérieure ?... M. Samson était malade ?... Mais cela n'a pas été annoncé ?... Ah ! ce matin... non... non... je vous remercie... (*Il raccroche très lentement, pose l'appareil sur le meuble, il agit un peu comme un automate, assommé par ce qu'il vient d'apprendre ; il se passe la main sur le front comme pour chasser une obsession et reste le regard fixé dans le vide, assis sur son lit.*)

HÉLÈNE, *elle entre de la gauche portant un plateau avec une infusion, dans une tasse. Elle pose le plateau sur le bureau.* — Voilà ton infusion, tu vas pouvoir dormir tranquille et ne plus faire de cauchemars. (*En passant devant la fenêtre, elle a un coup d'œil machinal.*) Oh ! ça brûle encore là-bas ! C'est terrible.

JACQUES, *très froid, un bloc, il est crispé ; mais en dedans.* — Dis-moi, Hélène, il est jeune, Samson ?

HÉLÈNE. — Oh ! tu sais, je l'ai vu d'assez loin, mais il m'a paru encore assez jeune.

JACQUES. — Il paraît que c'est un malade.

HÉLÈNE. — Je n'ai pas remarqué.

JACQUES. — Il a joué la *Polonaise* ?

HÉLÈNE. — Oui, on l'a rappelé trois fois.

(*Ce sont les mots mêmes du rêve. Jacques a une crispation du visage, ses dents se serrent.*)

JACQUES. — Tu ne m'as pas embrassé en rentrant, Hélène. Viens m'embrasser.

(*Le timbre de la voix, l'attitude de Jacques, tout cela la gêne horriblement et... bien d'autres choses encore.*)

HÉLÈNE. — Mais... si tu veux.

(*Elle s'approche lentement du divan, se penche. Il l'enlace et, brusquement, comme dans le rêve, les mains montent vers le cou et serrent violemment.*)

Tu me fais mal... Jacques..., tu es fou... Jacques... Lâche-moi... Ja...

(*Elle tombe morte et Jacques reste les yeux hagards, fixés dans le vide. Un instant il reste ainsi, puis prend le téléphone, fait un numéro et porte l'appareil à l'oreille.*)

JACQUES. — Allô !... Gérard... Viens..., viens vite... J'ai besoin de toi..., non... non... j'ai tué Hélène. (*Il repose lentement l'appareil et, au bout de quelques secondes, alors qu'il est resté immobile, perdu dans ses pensées, le téléphone sonne, sonne, sonne, sonne...*)

(*Et le* RIDEAU, *quant à lui, tombe comme un couteau.*)

FIN

Alger, le 13 mai 1955.

Drame ou Comédie, la pièce devient l'un ou l'autre suivant le choix et cependant... Cependant elle se termine dans les deux cas identiquement de la même façon, puisque le rideau tombe... sur une simple sonnerie de téléphone !

Les Etendards du Roi, *au Vieux-Colombier ;*
Le Voyage à Turin, *à La Michodière.*

Après trois mois de festivals, de tournées et de vacances hors de la capitale, comédiens, critiques... et spectateurs ont regagné Paris. La nouvelle saison théâtrale est commencée. C'est le Théâtre du Vieux-Colombier — l'un des hauts-lieux nocturne de l'art dramatique depuis le passage dans cette salle, voici 35 ans, de Jacques Copeau et de ses compagnons — qui ouvre le feu des projecteurs avec *Les Etendards du Roi*, de M. Costa du Rels.

Jusqu'ici M. Costa du Rels était une personnalité parisienne. Longtemps ambassadeur de Bolivie en France, il était surtout connu comme appartenant à cette aristocratie de diplomates, écrivains et artistes qui, sans cesser de servir et d'aimer leurs pays d'origine, trouvent à Paris leur climat idéal d'expression. Depuis hier au soir, M. Costa du Rels s'est révélé comme un auteur dramatique qui honore à la fois sa patrie américaine et la France, sa « patrie mentale », comme il l'appelle volontiers, puisque, tout imprégné de culture française, c'est en français qu'il a écrit cette première pièce que nous venons d'applaudir.

Essayiste et romancier avant tout, l'auteur aborde, avec *Les Etendards du Roi*, un genre difficile; la pièce d'idées qui met en scène un débat de conscience. Il n'en a éludé aucune difficulté. Affirmant qu'il n'est pas sociologue et, encore moins, théologien, il a voulu exprimer, par le truchement de la scène, quelques-unes des préoccupations spirituelles et morales les plus brûlantes de notre temps. Autrement dit : le problème des prêtres-ouvriers français, dont le rappel hors de leur lieu de travail et d'apostolat, en décembre 1953, suscita dans les milieux catholiques, et non catholiques, une émotion considérable.

Ce thème élevé, dangereux, pouvait prêter à l'ennui et à la déclamation. Il a été traité par M. Costa du Rels avec une rigueur et une sobriété également remarquables. Certes, le personnage de Philippon, l'ouvrier communiste, peut paraître schématique et conventionnel, certains effets, comme la mort d'un enfant en coulisses, mélodramatiques, il n'en reste pas moins que le débat ouvert est passionnant de bout en bout et — même si l'auteur se garde volontairement de conclure — tient le public en haleine jusqu'au rideau final.

En fait, de quoi s'agit-il ? L'affaire est simple et se trouve bien posée dès les premières scènes. Le Père Jean-Pierre Cramail et le Père Luc de Restorès, appartenant tous deux au même Ordre religieux, partagent, depuis plusieurs années, la vie des travailleurs — l'un dans une usine comme manœuvre, l'autre sur une péniche comme marinier — qui, accaparés par des conditions d'existence inexorables, avaient perdu jusqu'à la notion de Dieu. Apôtres chez les Gentils des temps modernes, leur mission les enthousiasme. Ils prennent conscience d'une classe qui souffre, pour laquelle ils sont prêts, désormais, à partager les revendications et les espoirs. Prêtres sans soutane ils perdent, sans le vouloir, leur caractère sacré aux yeux de leurs camarades travailleurs et s'exaltent devant une fraternité qu'ils ignoraient.

Mais la Hiérarchie veille. Les autorités de leur Ordre finissent par estimer que la vie matérialiste de ces missionnaires d'un nouveau genre n'est pas compatible avec leur vie spirituelle. L'expérience doit être arrêtée. Un envoyé de l'Ordre enjoint aux prêtres-ouvriers de cesser leur apostolat et de regagner, avant une date déterminée, leur couvent.

Le drame personnel de ces religieux isolés éclate. Ont-ils le droit d'abandonner leurs camarades dans l'œuvre entreprise ? Ont-ils le droit de sacrifier la cause de Dieu dans un milieu qui commençait, à nouveau, à entendre sa voix ? Ce drame, Jean-Pierre Cramail et Luc de Restorès le résoudront de façon différente. Le premier, non sans déchirement, se soumettra. Le second refusera. Mais ce refus l'oblige déjà à adopter une attitude intransigeante qui le rejette, presque de lui-même, hors de l'Eglise.

Le problème est d'importance, et il faut féliciter M. Costa du Rels de l'avoir traité avec la conscience et le talent qui convenaient, et le Théâtre du Vieux-Colombier, de l'avoir présenté avec le soin qu'il méritait.

Deux jeunes comédiens, Christian Alers et Pierre Pernet, dominent la distribution, au demeurant fort bien dirigée par Marcelle Tassencourt. Pierre Pernet est le Père Cra-

mail, sensible, vibrant, qui souffre dans sa chair avec ses compagnons de labeur, et dans son âme de fils soumis — mais à quel prix ? — de l'Eglise. Christian Alers est le Père de Restorès, une force de la nature, qui n'admet pas la défaite, même pour sauver une vocation et une amitié. Il s'y montre hallucinant de vérité et de maîtrise, confirmant les qualités révélées lors de sa précédente création dans *Comme avant, mieux avant...*, de Pirandello.

★

Ce *Voyage à Turin*, de M. André Lang, qu'Yvonne Printemps et Pierre Fresnay jouent au Théâtre de la Michodière avec l'autorité que l'on devine, pourrait s'intituler aussi bien « Le voyage à Cythère » ou « Le voyage autour d'une chambre »...

Madeleine et René, l'amoureuse et le logicien, veulent vivre un grand amour et sont prêts à tous les départs... mais ne partent jamais. Ils tournent en rond pendant quatre actes !

Pourtant, les deux premiers actes sont prestement enlevés. René Vernon, industriel mûrissant, croit à la puissance de la raison, même dans les affaires de cœur. Charmé par Madeleine Leroux, une femme d'affaire qu'il considère comme son idéal féminin, il a attendu patiemment cinq ans, dans l'ombre, qu'elle soit libre, pour lui proposer une association sentimentale de tout repos.

Mais Madeleine, en dépit des apparences, ne vit que pour l'amour. Au moment où René surgit dans sa vie, elle s'apprêtait à partir pour Turin, retrouver le souvenir émouvant d'un homme qu'elle avait cru aimer autrefois... Evidemment, elle ne part pas puisqu'aux souvenirs lointains elle préfère, tout compte fait, l'amour pataud mais présent de René. Un duel s'engage alors, en quatre manches, ponctué seulement par les interventions du rideau. On sait très bien, dès les premières répliques, que Madeleine et René ne pourront plus se passer l'un de l'autre car — comme prétend le programme — les contraires s'attirent et les extrêmes se touchent. Aussi, tant que le dialogue de M. Lang tient, l'intérêt se soutient. Mais on ne peut faire de la corde raide pendant trois heures malgré toute la virtuosité des acrobates.

Je suis persuadé, cependant, que celle déployée par Yvonne Printemps et Pierre Fresnay — bien qu'ils aient passé, apparemment, l'âge de l'amour fou — forcera le succès. S'ils ont choisi *Le Voyage à Turin* dans le but de déployer toute la gamme de leurs ressources scéniques, ils ont parfaitement réussi. On ne peut rêver domination plus souveraine de son métier et de son public. Ce dernier, en définitive, n'est pas déçu. Mais que le prétexte est mince !

Andrée Tainsy, en gouvernante ronchonne, connaît, elle aussi, toutes les ficelles de son emploi. Décidément le Théâtre de la Michodière semble condamné aux performances d'acteurs. Après *Le Ciel de lit*, dans lequel triompha le charmant couple François Périer-Marie Daëms, et *Le Séducteur*, numéro à transformations du même François Périer, voici le futile *Voyage à Turin* dont Yvonne Printemps et Pierre Fresnay parviennent, quand même, à faire un voyage d'agrément.

Nous nous permettons d'insister auprès de nos abonnés pour qu'ils surveillent la date d'échéance portée sur leur étiquette-adresse afin de renouveler leur abonnement avant qu'il ne vienne à expiration. Par là seront évités les frais de recouvrement par mandat-postal et les irrégularités dans le service de la revue. Il n'est pas adressé de lettre individuelle de rappel.

Ainsi les abonnés dont l'étiquette porte la mention « ECH. FIN SEPTEMBRE » sont priés de renouveler leur abonnement par retour du courrier, le présent numéro étant le dernier de leur abonnement en cours (2.600 francs pour un an).

Nous attirons à nouveau l'attention de tous nos lecteurs sur les améliorations que nous avons pu offrir à nos abonnés :

— Couverture cartonnée, permettant le classement vertical en bibliothèque,

— Impression sur papier édition,

— Encartage 11 fois par an (12 fois par an en 1957) d'un « masque » d'acteur, signé en exclusivité pour « L'Avant-Scène » par Thérèse Le Prat.

Malgré ces améliorations nos abonnés continuent à bénéficier d'un tarif réduit puisque le numéro cartonné leur revient à 113 francs au lieu de 150 francs en édition ordinaire.



JAMES : « *Romaine..., dis-lui que tu n'as pas écrit cette lettre...* » (ACTE III.)



Sir Wilfred ROBARTS : « *C'est vous, Madame, qui mentez!...* (ACTE II

QUELQUES SCÈNES DE « TÉMOIN A CHARGE »

SPECTACLES DE PARIS



Yvonne PRINTEMPS et Pierre FRESNAY dans une scène de *Voyage à Turin*, au Théâtre de la Michodière.



Christian ALLERS et Pierre PERNET au cours d'une répétition *Les Etendards du Roi*, au Théâtre du Vieux-Colombier.

l'Avant-Scène

JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU

DANS LES NUMEROS RECENTS

Liste complète des 135 numéros sur demande

LA MAISON DE LA NUIT (Th. Maulnier), *épuisé*.
LES HUSSARDS (P.-A. Bréal).
CRIME PARFAIT (F. Knott), *épuisé*.
L'ENGRENAGE (J.-P. Sartre).
LA MATINEE D'UN HOMME DE LETTRES, (Tchekhov).
LES QUATRE VERITES (M. Aymé), *épuisé*.
LA FABLE DU SECRET BIEN GARDE (Alejandro Casona, André Camp), *épuisé*.
HAMLET DE TARASCON (J. Canolle).
L'HUITRE ET LA PERLE (W. Saroyan).
LE VOYAGEUR (M. Druon).
ZAMORE (G. Neveux).
LA MEUNIERE D'ARCOS (A. Casona, André Camp).
UN NOMME JUDAS (Cl.-A. Puget et P. Bost)
UN FACHEUX ETAT D'ESPRIT (Cl.-A. Puget).
YERMA (Federico Garcia Lorca, adapt. Jean Camp).
PORTRAIT DE FAMILLE (P. Gilson et N. Frank).
RESPONSABILITE LIMITEE (R. Hossein).
LE FANTOME (Cl. Santelli), *épuisé*.
LES TROIS SŒURS (Tchekhov), *épuisé*.
LA BANDE A BONNOT (H.-Fr. Rey), *épuisé*.
IL EST IMPORTANT D'ETRE AIME (O. Wilde. Adapt. de Jean Anouilh et Cl. Vincent), *épuisé*.
CECILE OU L'ECOLE DES PERES (J. Anouilh).
L'ECOLE DES VEUVES (J. Cocteau).
PRINTEMPS PERDUS (P. Vendenberghe), *épuisé*.
LE PING-PONG (A. Adamov), *épuisé*.
UN CAS INTERESSANT (Dino Buzzati, adaptation française d'Albert Camus).
LA RAISON DES AUTRES, LA FLEUR A LA BOUCHE, BELLAVITA (L. Pirandello, adapt. A.-M. Comnène).
LA CONDITION HUMAINE (A. Malraux. Adaptation théâtrale de Thierry Maulnier).
LA MOUETTE (A.-P. Tchekhov).
LA MORT DE MAXIMILIEN D'AUTRICHE (J. Perret).
LES FIANCES DE LA SEINE (Morvan Lebesque).
ELISABETH, LA FEMME SANS HOMME (André Josset).
LE MEDECIN DE CUCUGNAN (Max Rouquette).
LES SORCIERES DE SALEM (Arthur Miller. Adaptation française de Marcel Aymé).
LIEN DE SANG (R. del Valle Inclan, J. Camp).
LE PAVILLON DES ENFANTS (J. Sarment).
LA MANIERE FORTE (Jacques Deval).
LE PRINCE D'EGYPTE (Christofer Fry, Thierry Maulnier).
LES PETITES TETES (Max Régnier, André Gillois).
L'ETERNEL MARI (J. Mauclair, d'après Dostoïewski).
LE CHIEN DU JARDINIER (G. Neveux, d'après Lope de Vega).
SYSTEME DEUX (G. Neveux).
UNE LETTRE PERDUE (Ion Luca Caragiale).
UN MONSIEUR QUI ATTEND (Emlyn Williams. Adaptation André Roussin).
TRIO EN SOL MAJEUR (Léon Ruth).
JUDAS (Marcel Pagnol).
EST-IL BON ? EST-IL MECHANT ? (Diderot).
LE SEDUCTEUR (Dieggo Fabbri).
LA CORDE POUR TE PENDRE (Fr. Valmain, d'après Pierre Mac-Orlan).
CHARMANTE SOIREE (J. Deval).
L'EVENTAIL DE LADY WINDERMERE (O. Wilde, adapt. Michelle Lahaye).
LE PARIA (Strindberg, adapt. Michel Arnaud).
L'OMBRE DU CAVALIER (A. Husson).
HIVER (J. Tardieu).
ENTRE CHIEN ET LOUP (G. Arout).
JE SUIS SEULE CE SOIR (A.-P. Antoine).
MINUIT EN PLEIN JOUR (M. Arnaud).
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT, L'ETAU (A. Pirandello, adapt. A.-M. Comnène).
A LA MONNAIE DU PAPE (L. Velle).
LES SERMENTS INDISCRETS (Marivaux).
LES AMANTS PUERILS (F. Crommelynck).
PREMIER AMOUR (A. Josset).
EL PELELE (E. Suarez de Deza, Jean Camp).
A PROPOS DE LA CHAMPMESLE (R. Gaillard).
LES OISEAUX DE LUNE (Marcel Aymé).

Envoi franco contre dix timbres à 15 francs par numéro

Dans notre numéro 137 :

LE MAL COURT, d'AUDIBERTI (Théâtre La Bruyère)
L'ECOLE DES DUPES, d'André ROUSSIN

et dans notre numéro 138 :

ADORABLE JULIA, de Somerset MAUGHAM
(Adaptation de Marc-Gilbert SAUVAGEON).

ABONNEMENT ANNUEL (23 numéros, 50 pièces)
France et Union Française (couverture cartonnée) .... **2.600 fr.**
Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale
ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :
L'AVANT-SCENE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)
Téléphone : TRI. 88-78
par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00
POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE s'adresser à **M. H. VAN SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES**
Abonnement : 390 francs belges — C. C. P. 2364-99
POUR LA SUISSE : **Roger HAEFELI, 11 avenue Jolimont, GENEVE**
Abonnement : 40 francs — C. C. P. 1.6390
POUR LE MAROC : **LE MEUR, 7 cours Lyautey, Rabat**
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat

Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

— Imprimerie Commerciale —
6, r. Gambetta, Le Mans. — 36.324

Prix : 150 francs
ETRANGER : 170 francs

Le Directeur-Gérant :
A. SOREL DE NEUFCHATEAU.